Gustave Ouimet

UNE MINE.

Imprimatur,

✠ E. A. Archpus, Quebecen.

L. J. C. & M. I.

UNE MINE

PRODUISANT L'OR ET L'ARGENT,

DÉCOUVERTE ET MISE EN RÉSERVE

POUR LES CULTIVATEURS SEULS

PAR LEUR AMI

R. P. ZACH. LACASSE, O. M. I.

Missionnaire des Sauvages

SEPTIÈME ÉDITION

QUÉBEC :

TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU,

188[illegible]

A NOS BONS HABITANTS ET ARTISANS DU CANADA.

—

J'ai conçu l'idée de vous faire une visite. Vous êtes d'une hospitalité proverbiale, vous m'en avez déjà donné des preuves. Je n'ai pu me décider à partir de nouveau pour mes lointaines missions, sans aller vous voir une seconde fois. Que voulez-vous, mes chers amis, ce n'est pas ma faute si vous avez su gagner mon amitié ?

Je viens de visiter le lac St. Jean. Dans l'intérêt de mes compatriotes, je veux faire connaître les avantages que la Divine Providence réserve aux cœurs vaillants et aux bras vigoureux qui iront

changer une vaste forêt en un grenier fertile, devant alimenter plus tard toute la Province de Québec.

Que chacun de vous se mette bien dans l'esprit que tout ceci n'est écrit que pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de notre Patrie commune. Rien de moins ne saurait être le mobile des actions d'un missionnaire des sauvages, que vous connaissez et qui a déjà frappé à la porte de vos cœurs, pour attirer votre commisération en faveur de ses enfants de la forêt. Je me rappelle votre générosité, et je crois acquitter une partie de la dette de reconnaissance que je vous dois en vous présentant ces notes qui, je l'espère, vous seront de quelque utilité.

Voyageur par état, fils d'un cultivateur, je connais le sol de mon pays d'un bout à l'autre. J'ai vécu avec vous autres, mes chers habitants ; je n'ai mangé le pain de boulanger que par exception ; et le pain noir, quand j'en ai, est encore ma nourriture. Je connais les fatigues du colon au milieu de ses forêts, et les mouches qui le tourmentent sont mes compagnes de voyage dans mes courses continuelles à travers les bois. Braves colons ! après une journée de fatigue, que de nuits nous avons passées sans dormir ! Je connais la vie de nos marins, j'ai partagé leurs dangers ; j'ai mangé dans la gamelle du *voyageur* des chantiers et j'ai vu notre demi-million de Canadiens qui travaillent dans les manufactures de l'étranger. J'ai été le confident des espé-

rances et des déceptions de chacune de ces classes; j'en parlerai donc en connaissance de cause. Dans cette vallée de larmes, qu'on appelle la terre, je connais quels sont ceux qui en versent le moins et quel est le moyen de sécher celles que la perspective d'un triste avenir fait répandre. Ce moyen, je viens vous l'indiquer. Il a réussi à des milliers, pourquoi ne réussirait il pas encore ?

Je compte donc sur votre attention. Ne craignez rien, je serai simple, peut-être incorrect, mais je parlerai votre langage. Je suis de l'avis de ceux qui prétendent qu'il vaut mieux se taire que de parler sans se faire comprendre. D'ailleurs j'ai soumis mon livre *à la critique.* Je l'ai lu à trois habitants, retranchant ce qu'ils ne comprenaient pas et laissant ce qu'ils trouvaient de leur goût. D'autant plus que j'ai lieu de croire que ce livre ne verra d'autres rayons que ceux de votre armoire. C'est là toute mon ambition. Au collége, je me rappelle avoir eu un accessit d'arithmétique : ce titre est trop faible pour me permettre de me présenter devant le monde littéraire. Si je pouvais seulement empêcher, par cet écrit, un de mes compatriotes de partir pour les Etats, je serais satisfait.

Vous lirez ces notes au coin du feu. Dans cette visite-ci, je vous entretiendrai durant trois veillées. Certains auteurs divisent leurs ouvrages en sections, paragraphes, alinéas auxquels nous ne comprenons rien. Canadien jusqu'aux ongles, nous diviserons

notre visite en trois veillées et chaque veillée en pipées et en touches, que nous fumerons eusemble sur la colonisation ; puis, la prière faite, nous nous endormirons en rêvant à la bonne récolte et à la prospérité qui nous attendent.

Ma visite est celle d'un mendiant ; jusqu'ici j'ai passé partout pour *un bon pauvre.* Si j'allais en personne vous demander à couvert, vous me logeriez et donneriez à souper : ce qui vous coûterait le moins vingt-cinq centins : je ne vous demande que cette somme en faveur de nos sauvages du Canada.

UNE MINE

PRODUISANT L'OR ET L'ARGENT,

DÉCOUVERTE ET MISE EN RÉSERVE POUR LES CULTIVATEURS SEULS.

—

PREMIÈRE VEILLÉE.

—

PREMIÈRE PIPÉE.

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Où allons-nous ?

Celui qui aime son pays comme vous l'aimez tous, mes chers habitants et artisans, se demande avec anxiété en voyant l'état actuel des choses, où allons-nous ? Que vont devenir les canadiens-français de la province de Québec ? Le père ne peut plus garder ses enfants autour de lui, la mère les voit avec douleur s'éloigner du clocher de leur village, la terre qu'on arrose de ses sueurs se refuse à nourrir les

ou 12 enfants qui prennent place autour de la table ; et, l'anxiété dans l'âme, on se regarde et on cherche, et tout bas on dit à l'oreille de son voisin : qu'allons-nous devenir ? Les chars conduisent par milliers nos compatriotes sur une terre étrangère, qui n'est point faite pour eux. Ces chers compatriotes ! voyez-les partir l'œil morne, l'âme abattue. Le sifflet des chars qui annonce le départ, retentit au fond de leurs cœurs comme un coup de massue qui les écrase. Ils laissent leur pays qu'ils aiment, leur pays qu'ils ne voudraient jamais quitter. Vingt, trente, cinquante et plus par paroisse nous laissent chaque année. Les calculs démontrent que vingt mille canadiens laissent la province de Québec annuellement pour aller se constituer esclaves dans un pays étranger, encore une fois où allons-nous ? Vous qui aimez votre patrie, vous qui aimez vos enfants, vous voudrez bien, je l'espère, réfléchir sur ce triste état de chose ; et je ne doute pas que votre générosité inventive ne trouve un remède à ce mal qui va nous anéantir, si nous ne savons le détruire. Méditons ensemble sur le meilleur moyen à prendre, et avec votre puissant concours, Dieu aidant, jespère que nous viendrons à bout de notre tâche. Voyons.

TOUCHE DEUXIÈME.

Ce que c'est que d'être chez soi.

Il faut bien se mettre dans l'esprit, mes bons compatriotes, que l'habitant est le plus heureux des mortels qui vivent sur la terre. Qu'on se fait grandement illusion sur ce point dans nos campagnes! Vous connaissez pourtant le proverbe: " heureux comme un habitant ". Ce proverbe exprime une grande vérité. J'ai beaucoup voyagé; j'ai connu toutes les classes de la société. J'ai habité dans la chaumière du pauvre et quelquefois je me suis assis à l'abri des rideaux brodés qui cachent le malheur de plusieurs riches aux regards des envieux; croyez-m'en, bons habitants, le peu de bonheur qui se trouve sur cette terre, se rencontre chez nos cultivateurs, dans leur petite demeure proprette, dont les quatre murs sont blanchis de chaux. Personne sur terre n'est plus indépendant que l'habitant. Il est chez lui, appartient à son Dieu et à lui-même, et n'attend pas qu'il plaise à Monsieur et à Madame qu'il aille s'endormir du sommeil des justes. Un jour, je rendis visite à un avocat avec un de mes parents, habitant. Que je suis heureux de vous voir! dit-il, je me flattais de pouvoir causer deux heures avec vous, mais je suis occupé, le juge m'attend. Que c'est triste, messieurs, d'être avocat, ajouta-t-il! Deux mois plus

tard, j'allai voir ce parent qui m'avait accompagné chez ce malheureux avocat. Je voulus m'excuser de ce que j'arrivais à l'heure du travail : vous n'êtes pas chez un avocat, ma cause est toujours gagnée, me dit-il, en montrant son champ : c'est le bon Dieu qui la juge Asseyez-vous, mon cher père, vous êtes chez un habitant, entendez-vous ?

Le médecin, le notaire, le marchand, le commis, l'homme de bureau envient la tranquillité et l'indépendance du noble cultivateur. Mais, me dira quelqu'un, il faut travailler si fort, et bien souvent manger du pain noir. Travailler si fort ! Quoi ! un canadien se plaindrait de travailler ! Mais c'était un plaisir pour nos pères ; c'est encore un plaisir pour un homme de cœur. Le travail n'a jamais tué personne. Il n'a qu'un inconvénient, il fait vivre quelquefois un peu trop vieux. Regardez dans votre paroisse, lecteurs, et dites moi, si les vénérables têtes blanches que vous apercevez ne sont pas celles sur le front desquelles le travail a fait couler plus de sueurs.

" Le travail le plus fatiguant, disait un jour un habitant à son curé, c'est de ne rien faire : ce travail-là tue un homme en deux ans. L'homme, mes chers amis, a été fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler ; et la raison pour laquelle vous êtes plus heureux que les autres, c'est parce que vous travaillez plus que les autres, ayant en cela et en beaucoup d'autres choses, plus d'esprit que bien d'autres Vous man-

gez le pain noir quelquefois, ajoutez-vous. En êtes-vous plus mal ? Quels sont ceux qui vivent le plus longtemps ? Quels sont ceux qui sont gras et *rougeauds* ? Le pain noir vous donne un sang couleur de rose et le pain de boulanger vous rend pâle et maigre comme un squelette. Ecoutez bien ce qui m'arriva un jour dans une de nos grandes villes. J'avais quinze ans, *j'étrennais* un bel habit d'étoffe du pays ; je m'avançais timidement saluant tout le monde, pour obéir aux injonctions de ma bonne mère. Deux grandes dames traversaient la rue ; j'ôtais mon chapeau pour saluer leurs Anges gardiens Elles échangèrent un regard qui signifiaient beaucoup, du moins, je l'ai toujours cru. Une d'elles dit vivement à l'autre : Regarde donc ! regarde donc ! comme il est rougeaud ! et l'autre, jetant un regard furtif sur mon bel habit d'étoffe, ajouta : c'est un petit habitant ! A ces mots, mes yeux, je crois, lancèrent des éclairs de gloire, et toute la purée de pois que j'avais mangée le matin me monta aux joues, je gravai profondément ces deux mots dans ma mémoire : comme il est rougeaud ! c'est un petit habitant ! Ce fut ma première faiblesse ; et ma seconde fut de raconter ce fait à tout le monde. Espérant cependant que Dieu m'a pardonné ces deux fautes patriotiques, plus mes péchés personnels, je continue en vous assurant que le plus sûr moyen d'être rougeaud est de manger de la bonne soupe aux pois.

En étant *chez vous*, vous avez tous les avantages

possibles. Vous êtes libre de la belle liberté des enfants de Dieu ; vous n'êtes sous la dépendance de personne ; votre genre de vie vous assure une bonne santé, l'un des plus précieux dons ; et vous avez par surcroît un brevet de longue vie, qui vous permettra de célébrer votre cinquantième année de mariage. Et voilà ce que c'est que d'être chez soi.

—

TOUCHE TROISIÈME.

De l'inconvénient d'être chez les autres.

Vite, lève-toi, mon cher époux ; le sifflet de la manufacture et la cloche du moulin viennent de se faire entendre, vite, entends tu ? Si tu allais arriver trop tard, tu t'exposerais à perdre ta place, et nos enfants mourraient de faim. Vous connaissez, mes chers amis, cette voix inquiète, c'est celle d'une épouse qui craint que son mari ne retarde de cinq minutes, et de ces cinq minutes dépend le salut de toute sa famille. Cette femme n'est pas chez elle, son mari ne travaille pas pour lui-même, mais, au lieu de s'enrichir, il a jugé à propos d'enrichir les autres, et de rester lui-même dans la misère. Il travaille pour un bourgeois, qui, d'un moment à l'autre, peut le mettre à la porte. Cet homme est quelquefois malade, les rhumatismes l'accablent, il a un mal de tête qui le mine ; son épouse est malade, un de ses enfants se meurt : rien n'y fait : marche, esclave, la cloche a

sonné, et travaille jusqu'à ce que tu perdes connaissance ou qu'on vienne t'annoncer que ton enfant est mort, ton enfant que tu aimais tant et dont tu n'as pu recevoir le dernier soupir. Que veux-tu ? Tu n'es pas chez toi. Tes enfants qui grandissent ne sont pas chez eux ; tu leur obtiens une place dans une manufacture. C'est là que cette jeune fille qui te donnait tant d'espérance, vient de recevoir son coup de mort en respirant l'air empesté de ces usines. A 12 ans, les rides de la vieillesse se montreront sur son front, vous contemplerez ses grands yeux caves, ses joues décolorées ; et bientôt vous assisterez à ses funérailles, si toutefois vous n'êtes pas déjà empoisonné et enterré vous-même. Ecoutez le fait suivant :

Il y a une dizaine d'années, j'étais en promenade dans un but agricole au pays dit des montagnes. La faim me força d'arrêter dans une petite cabane, le long de la route, je demandai à manger. Avec plaisir, Mr. le passant, me répondit une jeune personne d'une vingtaine d'années ; mais je ne sais si vous voudrez manger de notre nourriture ; nous n'avons que de la galette d'avoine, du lait et des bluets : ce ne sera pas beaucoup soutenant pour vous. Essayons toujours, dis-je, en souriant. Je me mis à table ; cinq lieues de marche m'avaient ouvert l'appétit, et il fut facile à cette bonne enfant qui me servait, de voir que je n'en étais pas à mes premières armes en fait de galettes.

–Tous ces petits enfants sont vos frères et vos sœurs ?

—Oui, monsieur.

—Ils sont tous bien gras et pleins de santé ?

—Oh ! par ici, Mr., on n'a pas le temps d'être malade. Il faut aller travailler au champ, couper, engerber, râcler, faire jusqu'à de la terre neuve. Trouvez ensuite le temps d'être malade si vous le pouvez. Ces jours ci, nous n'avons pas même le temps d'aller faire moudre notre grain, et l'on mange des bluets à pleine poignée : il n'y a pas de mal à cela, n'est ce pas ?

Pendant qu'elle me parlait, j'examinais son beau mantelet et sa jupe de flanelle, raccommodée avec beaucoup de goût. Elle alla s'asseoir près d'une autre demoiselle de haute stature, habillée à l'américaine, qui était venue dans ces montagnes respirer l'air de la liberté qu'elle n'avait pas trouvé dans ce qu'elle appellait Rhode Island des Etats-Unis. Celle-ci portait une robe à plis et à replis plus ou moins bizarres, robe de quinze jours d'existence et déjà usée. Elle parlait un langage à part ; elle me dit qu'elle avait fait une *walk* dans l'avant-midi et qu'elle se proposait de *rider* dans la soirée pour se donner appétit, justement ce qui lui manquait. Ses veines ne paraissaient plus contenir de sang tant elle était pâle ; ses yeux encadrés dans un grand visage de terre-glaise, paraissaient éteints dans leur orbite. Elle voulait amener sa compagne aux Etats pour manger

du pain blanc. Je dis à la jeune fille qui me servait la galette de rester près de son clocher d'argent. Elle paraissait indécise ; j'eus cependant sa promesse de ne pas quitter le sol natal avant deux ans. Six ans plus tard, j'étais à réciter mon bréviaire dans la sacristie d'une belle église qui venait de se terminer. Une jeune femme portant dans ses bras un joli enfant aux joues rouges s'avança vers moi et me dit : me reconnaissez-vous, mon père ? puis éclatant de rire, elle ajouta : la fille à la galette ?

—Vous n'êtes pas allée aux Etats ?

—Oh ! non ; je suis mariée et bien établie. Si vous voulez venir nous voir, vous mangerez du bon pain cette fois-ci. Nous avons eu une bonne récolte, et je suis remplie d'espérance pour l'avenir.

—Votre compagne, qu'est-elle devenue ?

—Ne m'en parlez pas, mon père. Elle est morte deux ans après votre visite. Elle s'est ruinée dans les manufactures. Deux autres de ses sœurs l'ont suivie dans la tombe ; et leur mère ! qui n'a plus de soutien, m'a écrit me demandant de l'argent pour s'en revenir. Je crains, ajouta-t-elle, avec une peu de malice, qu'elle ne s'ennuie du *pain blanc.* Comptez que c'est la quatrième fois qu'elle change de place.

Et voilà ce que c'est que d'être chez les autres.

DEUXIÈME PIPÉE.

TOUCHE PREMIÈRE.

La Colonisation.

Vous aimez votre pays, braves habitants, qui lisez ces lignes, eh bien ! réfléchissons un peu sur l'avantage de la colonisation. On laisse notre pays, pourquoi ? Est-ce parce qu'étant rempli comme un œuf, il ne peut pas faire vivre plus d'habitants qu'il n'y en a maintenant ? Mais, nous n'avons guère que le quart de nos *bonnes terres* de prises et d'habitées. Le Bas-Canada peut faire vivre vingt millions d'habitants, c'est-à-dire, vingt fois plus qu'il n'y en a maintenant. Nous sommes dans un riche pays. L'hiver est long, dites-vous, mais aussi le climat est salubre et on y vit vieux ; point de serpents venimeux, point de fièvre comme dans les pays chauds. Celui qui veut travailler dans notre pays ne mendiera jamais son pain. Nos pères ont laissé la France, la belle France pour venir profiter des avantages qu'offre notre pays ; et nous, lâches ! nous le laisserions pour permettre aux autres de s'en emparer ! Dans notre province, il y a encore des vallées qui offrent autant

d'avantages que la vallée du St. Laurent en présentait autrefois à nos pères. Les vallées de l'Ottawa, du lac St. Jean, de la Gaspésie, de Témiscouata, de la Beauce, du St. Maurice, présentent leurs richesses aux bras vaillants qui iront changer de vastes forêts en des plaines fertiles. C'est par la colonisation de nos cantons que notre pays deviendra une grande nation Si nous restons dans les limites de nos vieilles paroisses qui donnent un surcroît de population, nous courons infailliblement vers l'anéantissement. Nous sommes débordés de toutes parts. Il ne faut point se faire couper l'herbe sous les pieds dans notre propre province. Mes chers habitants, vous avez du cœur, vos fils en ont : le temps est arrivé de le montrer. Nous allons nous mettre à l'œuvre et nous enfermer dans nos forêts. Les commencements sont durs, mais tout va bien qui finit bien. Nous ne serions pas dignes de nos pères si nous reculions devant l'entreprise. Ils laissaient eux la France pour traverser les mers dans de petits bâtiments, et pour venir se jeter au milieu des sauvages, alors leurs ennemis. Quel courage ! Et nous ! nous craindrions de nous éloigner de quelques lieues pour assurer l'avenir de nos familles et le salut de notre race. Si nous eussions voulu coloniser notre province, nous compterions près d'un million de canadiens de plus, et notre Bas-Canada aurait eu une telle prépondérance sur les provinces sœurs que Manitoba serait aujourd'hui peuplée par desCana-

diens-français. Mais jusqu'ici nous n'avons point voulu coloniser et nous nous sommes affaiblis. Depuis vingt-cinq ans, il y a eu un courant d'émigration constant que nous n'avons pas su diriger. Si tous ces émigrants eussent pris la même route, ils auraient formé une autre colonie française ; mais des gens laissés à eux-mêmes se sont dispersés partout et ont été englobés par l'élément plus fort qui les entourait. Il est encore temps de reprendre notre ancienne vigueur. Nos mères généreuses sauront encore donner des enfants à la patrie et des bras vigoureux à la forêt ; et dans vingt-cinq ans d'ici, nous pourrons être quatre fois plus fort sque nous ne le sommes. Réfléchissons un peu sur le moyen à prendre pour mener à bonne fin notre entreprise en tirant une autre touche. Cette fois-ci, chargez la pipe comme il faut, et choisissez le plus fort tabac que vous ayez, car de grands intérêts sont en jeu.

—

TOUCHE DEUXIÈME

Un moyen de colonisation

On a dit de nous que nous étions de bon travailleurs, mais de bien mauvais colonisateurs. Le courage manque au nouveau colon, dit-on, et après quatre à cinq ans, il abandonne son lot et il lui faut partir pour la terre étrangère. Je sais, mes chers habitants et artisans, qu'il y a un peu de vrai dans ce reproche ;

mais je tiens à vous montrer que je connais les besoins du colon, et qu'ici tout n'est pas sa faute. Notre système de colonisation, si toutefois on en a un, est une des causes de notre émigration. La chose est facile à prouver. Nous trouvons des gens de courage qui vont s'enfoncer dans la forêt ; mais ils y vont seuls. Ils cherchent un lot, font un petit abattis et se fixent au milieu de la forêt, à l'aventure. Ils ont bien souvent un mille pour aller chez le premier voisin. Les mouches les dévorent la quatrième année tout aussi bien que la première. Les enfants crient jour et nuit et tombent malades ; la mère pleure d'ennui parcequ'il n'y a pas de chemin pour aller à l'église qui se trouve à quatre, cinq et sept lieues. Le gouvernement n'a pas jugé à propos de faire un chemin seulement pour quelques familles ; et le découragement s'empare de ces pauvres êtres qui songent au départ. Je crois que nous ne réussirons jamais dans nos projets de colonisations si la *classe dirigeante* de la société ne donne pas au mouvement colonisateur, un autre essor, plus fécond en résultats. Nous ferons des dépenses, et au bout de quelques années, nous serons en face d'une hutte abandonnée. Le meilleur moyen de coloniser nos forêts est la colonisation par paroisse, par groupe, pour éloigner de nos colons les innombrables désavantages de l'isolement. Rien cependant n'est plus facile.

L'an dernier je prêchais des retraites dans les pa-

roisses. J'avais toujours un entretien sur la colonisation. Il n'y a pas une seule paroisse où je n'aie trouvé 40 à 50 personnes prêtes à me suivre au lac St. Jean, dont je leur vantais la fertilité. Personne ne voulait y aller isolément, tous étaient prêts à me suivre en groupe. J'ai trouvé partout des particuliers riches dont quelques-uns étaient prêts à fournir jusqu'à deux mille piastres pour aider dans les conditions les plus avantageuses ceux qui voulaient devenir colons. Qu'un homme désintéressé et vraiment patriote comme le Rév. Père Labelle, curé de St. Jérome de Montréal, aille visiter un lopin de terre de trois lieues de large sur deux de profondeur.* Dans cette future paroisse, on peut y faire trois rangs doubles de trois lieues de longueur chacun. Une route coupe ces rangs au milieu. Mgr. permet, je suppose, d'y bâtir une chapelle au rang du milieu : le plus éloigné de l'église n'aura que deux lieues à faire pour venir à la messe, et cependant 360 habitants peuvent trouver place dans les limites de cette colonie. Je certifie que cet agent de colonisation ne mettrait pas trois jours à trouver le nombre voulu pour former cette colonie. Qu'il se présente dans une paroisse avec un plan du terrain qu'il vient de visiter, et que chacun sache avant de partir le lot qu'il doit bientôt défricher. Il sait que ses voisins sont ses compagnons d'enfance Il sait qu'il sera parmi le monde. Il sait

* Il n'en est pas toujours ainsi, mais peu importe la disposition des lots, pourvu qu'ils soient contenus dans les limites d'une paroisse.

que l'évêque ne laissera pas 300 familles sans prêtre. Il aura aussitôt des écoles, des moulins à scie, à farine, des forgerons, des menuisiers, des docteurs, etc. Les mouches ne seront à craindre que la première année. L'année suivante, le découvert, à chaque côté du rang double, sera suffisamment grand pour éloigner ces nuisibles petits êtres, le plus grand tourment des colons. Avec une telle perspective, vous pouvez en trouver des milliers, tout aussi bien que nos bourgeois de chantier en trouvent trois à quatre mille dans quelques jours. La perspective d'avoir aussitôt un prêtre les encourage surtout. La première question que nous posent ceux et celles qu'on veut envoyer dans la forêt, est celle-ci : le prêtre est-il loin ? Est-on exposé à mourir sans sacrements ? Ces braves gens ! comme on ne meurt qu'une fois et que c'est pour toujours, je trouve leur question bien à propos. Puissent nos gouvernements, dans un but patriotique, en comprendre toute la portée !

Par le système de colonisation par paroisse, on pourrait donc retenir aisément les vingt mille canadiens qui nous laissent chaque année. Il ne s'agit donc que de savoir diriger le courant de colonisation et de se rappeller le proverbe : "L'union fait la force ". Le proverbe est vrai partout, mais surtout dans la forêt. Quelqu'un m'objectera sans doute : le système serait admirable si ces jeunes gens et ces familles pouvaient vivre de l'air du temps pendant toute la première année. Je vais répondre à cette

objection dans la touche suivante. Mes chers habitants, je demande votre concours pour m'aider à fendre la glace dans laquelle dorment les pauvres cœurs de plusieurs de nos capitalistes.

—

TOUCHE TROISIÈME.

Une manière de s'enrichir en enrichissant les autres.

Je remarque, chers habitants que vous êtes tous attentifs ; je m'attendais à cela. Toutes les fois qu'on parle de s'enrichir, les yeux s'élargissent, les lèvres se compriment et le cœur bat avec une force inaccoutumée. J'aime à vous dire que je ne viens pas vous tromper et que si vous voulez suivre mon conseil, vous deviendrez riches et rendrez les autres de même.

Mais ces jeunes gens vont-ils vivre de l'air du temps pendant un an, m'a-t-on dit ?

D'abord, vous savez comme moi qu'en admettant le système de colonisation par paroisse, on peut dès l'instant même former plusieurs paroisses avec des jeunes gens ou des familles, qui peuvent se supporter elles mêmes. Des centaines de pères de famille m'ont dit qu'ils pourraient donner à leur fils cent à deux cents piastres, mais que ce n'était pas suffisant pour l'établir à côté de chez lui. Plusieurs m'ont dit qu'ils feraient un emprunt de cinquante piastre

en faveur de leurs enfants, et, qu'en outre, ils leur donneraient cheval, vache, moutons etc. Un agent de colonisation pourrait donc entraîner dès maintenant un nombre suffisant pour former une belle colonie, qui n'aurait besoin d'aucun secours étranger. Laissez cependant ces gens à eux seuls et ils partiront tous pour les Etats. Un fils qui prend sa vingtième année et qui voit que son père n'aura qu'une centaine de piastres à lui donner plus tard, en demande aussitôt cinquante et va tenter la fortune au loin. Que la *classe dirigeante* de la société, c'est-à-dire, celle qui par l'avantage de son éducation, *pense pour les autres*, vienne tendre la main à ce jeune homme en lui offrant un chez soi dans une nouvelle colonie et vous avez un vaillant pionnier de plus.—Que de milliers de jeunes gens qui nous ont laissés seraient aujourd'hui propriétaires de belles fermes, si nous eussions eu une organisation quelconque, un système de colonisation. Venons-en maintenant à ceux qui pourraient aller s'établir sur des lots et qui nous laissent, à cause du danger de crever de faim. A-t-on quelque moyen de leur venir en aide *sans qu'il nous en coûte un sou ?* Mais oui, et la chose est bien simple. Recueillons-nous.

Je suppose un jeune homme qui ne trouve point de protecteur dans ses parents. Il n'a que sa hache, ses deux bons bras et ses vingt ans. Il voudrait aller s'établir sur une terre nouvelle ; son père et sa mère veulent l'y envoyer, mais il dit que la chose

lui est impossible. Il a raison, n'est-ce pas ? Lors qu'on voit ce jeune homme partir pour les chantiers ou les Etats, qu'on y réfléchisse de près avant de lui jeter le blâme. D'abord, la forêt au milieu de laquelle il ira se fixer ne pourra le nourrir la première année, de plus, il lui faut un poële, quelques ustensiles de cuisine, une herse, un bœuf ou un cheval, des roues etc. Presque toutes ces choses sont de première nécessité. Il lui faut s'endetter si toutefois il peut trouver ces articles à crédit. Il fera une dizaine d'arpents de terre la première année. Où trouver la semence ? Il est facile de voir que ce jeune homme laissé à lui-même est dans l'impossibilité de parvenir. Beaucoup de jeunes gens au cœur pourtant vaillant, ont dû laisser après un an ou deux un lot qu'ils avaient arrosé de beaucoup de sueurs. Le marchand est venu étendre ses longs doigts de fer sur leur domaine et tout y a passé. Ces jeunes gens s'en sont revenus dans leur paroisse natale et ont dit à ceux qui se proposaient d'imiter leur exemple. " On crève de faim sur des terres nouvelles, impossible *d'en ressourdre.* Partons pour les Etats ; et tous ensemble, ils bouclent leur malle et disent adieu à leur pays, à leur pays qu'ils ne verront plus. Peu d'aide fait grand bien, dit le Proverbe. En venant au secours de ces pauvres mais courageux jeunes gens au commencement de leur entreprise, nous conserverions la fleur de notre population. Comment peut-on les secourir ? Mille

fois on a fait cette question, mille fois on y a répondu et cependant nos jeunes gens sont encore laissés à eux-mêmes.

On peut les secourir de bien des manières. Le moyen le plus fécond en résultats serait celui qui ne compterait pas trop sur l'esprit de sacrifice et de désintéressement des canadiens qui, comme tous les autres peuples, prennent les intérêts des autres quand cela ne nuit pas aux leurs. D'ailleurs, charité bien ordonnée commence par soi-même ; et nous ne faisons de reproche à personne de prendre ses propres intérêts. Mais un moyen de colonisation qui ferait notre affaire en faisant celle des autres, réussirait à merveille. Le voici : mettre son argent à intérêt à un taux tel que cent ou deux cents piastres nous en rapporteraient mille au bout de six ou sept ans, et qu'elles en donneraient mille autres dans la même période à un pauvre homme qui n'avait pas le sou.

J'ai deux cents piastres à ma disposition. Je prends un lot dans la fertile vallée du lac St. Jean ou ailleurs ; je connais un jeune homme plein de courage qui a travaillé pour moi ou qui est mon voisin. Je sais que tôt ou tard, il devra aller faire fructifier de ses sueurs un pays étranger. Il a du cœur, aime sa mère, voudrait faire un habitant, mais ne le peut. Je l'aborde.

—Veux-tu travailler pour moi, jeune homme ?

—Très volontiers, Mr., j'étais pour aller m'engager dans les chantiers ou les manufactures.

—Je viens de prendre un lot de bonnes terres de quatre arpents et demi sur vingt-huit. Je te vends deux arpents et demi de front, je vais te nourrir toute l'année, c'est-à dire que je vais te donner deux quarts de farine, un quart de lard, vingt livres de saindoux, et douze livres de beurre ; j'ajouterai une bonne paire de bottes et 12 livres de tabac canadien : soit un compte de cinquante piastres.

—Mais, Mr., comment vous payer cela ?

—Avec tes deux bras, mon garçon. Tu as vu que je me réservais deux arpents de front sur un lot ; pour mes cinquante piastres tu vas me défricher cinq arpents de terre, et le reste de l'année, tu travailleras pour toi. Si tu veux un cheval au printemps, tu me nettoieras quatre arpents de plus. Tu auras encore le temps de défricher trois arpents de terre sur ton propre lot. Au printemps, je te fournirai le grain pour ensemencer mes neuf arpents et je te vendrai les trois minots que tu requiers pour tes trois arpents. Tu auras le privilége par contrat de semer mes neuf arpents à moitié. Pour ne point être exposé aux déceptions, on ne supposera pas une récolte de trente à quarante minots par arpent, mais seulement douze ; tu auras plus, mais calculons seulement sur douze minots pour un, 36 minots sur ta terre et 108 sur la mienne, soit 54 pour moi et 54 pour toi, plus 36 te donneront 90 minots à ta part.

Mes 54 minots dont le tiers de blé, me donneront au moins 36 piastres, je calcule tout au plus bas. J'aurai trente-six piastres pour payer l'intérêt des 90 que je t'aurai avancées ; et ma terre avec neuf arpents de défrichées vaut dejà plus de 200 piastres. Quant à toi qui te trouves en possession de 80 minots, tu pourras vivre l'année suivante et t'acheter une charrue, une vache, et des poules. Que sera-ce donc si la première récolte te donne vingt pour un ! Quand tu voudras bâtir étables, grange, t'acheter des habits, car tu es encore garçon, et tu n'as personne pour t'en fabriquer, ne t'endette pas ; je vendrai le produit de ma terre et je te ferai faire de nouveaux défrichments. En cas de malheur, d'incendie, de gelée ou de grêle, tu travailleras pour moi, et toujours tu auras l'avantage de semer à moitié. La troisième année quand tu verras que tu as pris le dessus, que tu as une petite maison, une grange, des vaches, des moutons, tu viendras, mon petit François, chercher la petite Françoise. On fera de belles noces et c'est moi qui paierai le joueur de violon. Au bout de dix ans, tu auras une trentaine d'arpents de terre de défrichées sur ton lot et autant sur le mien, car je t'aurai fait gagner de l'argent pour battre et exporter mon grain, pour me bâtir une grange, etc. L'aisance t'accompagnera ; tu seras chez toi, tranquille et heureux. Et moi, qui aurai déboursé 100 piastres, 150 tout au plus, je me trouverai possesseur d'un beau bien de cinquante six arpents, estimé de-

20 à 25 piastres l'arpent. Ajoutez à cela, si Dieu nous favorise de bonnes récoltes, chaque année je pourrai mettre entre vingt à trente piastres de côté. Acceptes-tu ce marché, mon garçon ?

—Un instant, Mr. ; serai-je seul dans la forêt ?

—Loin de là, mon garçon ; l'agent de la colonisation a trouvé dans ce comté trois cents chefs ou futurs chefs de famille qui vont t'accompagner ; vous partirez tous ensemble. Tu auras une demi-lieu pour te rendre à l'église, et là tu rencontreras toutes tes connaissances de par ici.

C'est bien, Mr. je suis prêt ; je vous remercie grandement de me protéger de la sorte. Vous me sauvez de la misère, et la plus grande joie que j'éprouve maintenant, est de penser que je pourrai retirer mon vieux père et ma vieille mère dans leurs vieux jours

—

TOUCHE QUATRIÈME.

Est-ce un rêve ?

Quelqu'un peut penser, mes bons habitants, que la fumée du tabac nous a monté à la tête et que nous sommes à rêver dans les meilleures intentions du monde. Ce n'est pourtant pas un rêve. Le système des Protecteurs est réalisable ; car il n'y rien à risquer ; et dès qu'on pourra prouver que c'est dans l'intérêt des capitalistes, notre cause est gagnée.

Quelques-uns peuvent m'objecter qu'ils ont déjà mis certaines sommes sur des lots et ont échoué. Pourquoi ? parcequ'on n'a pas voulu admettre ce proverbe : l'union fait la force. On a voulu fixer des colons à quelques lieues de tout débouché, de toutes nouvelles et surtout à distance du prêtre. Ils s'en sont revenus. Quelques capitalistes ont pris des lots, ont fait *débarrasser* quelques arpents au milieu de la forêt. Les lots n'étant pas habités, les récoltes ont été à la merci des animaux et du feu, et les défrichements sont maintenant repris en *fredoches*. Mais on obvie à tous ces inconvénients par le système de colonisation par paroisse. Dans ce cas le protecteur n'est ni seul, ni au milieu de la forêt, mais au milieu d'une paroisse ; et son lot ne court pas le risque de devenir sans valeur.

Un lot ne coûte que vingt piastres. Pour 200 piastres, vous vous faites défricher 20 arpents. Or, votre lot ainsi défriché vaut bien 220 piastres. Cette année même je marchandais à St. Prime du lac St. Jean, un lot de 7 à 8 arpents nettoyés. On demanda 150 piastres ; pas un sou à moins. Le capital du Protecteur est donc assuré, et il faut que la récolte de 10 arpents soit bien mauvaise pour ne pas donner 20 piastres pour les intérêts. Dans toutes les parties du Canada, nos terres neuves pendant les 10 premières années, ont toujours donné en moyenne plus de dix pour un. Au lac St. Jean, elles donnent quatorze et demi. Il n'en sera pas autrement pour les Protec-

teurs de nos colons. Dieu ne fera pas un temps défavorable exprès pour eux. Vous donnerez, Protecteurs, la moitié de votre récolte pour les travaux ; et avec l'autre moitié, vous ferez faire de la terre et sans débourser un sou au delà de cent piastres, dix ans plus tard, vous serez en possession d'une belle ferme de 2,000 piastres. N'en mettez que 1,500, quoiqu'on ait déjà mis toutes choses au pire, et vous avouerez que votre argent vous a rapporté un joli intérêt.

Avec ces chiffres, pourrait-il se faire que nous rêvions ? je ne pense pas. D'ailleurs, ce système a reçu de trop hautes approbations pour qu'il ne se réalise pas. Sa Grandeur, Mgr. Dominique Racine, qui, comme tous ceux qui aiment leur Dieu et leur patrie, est un chaud partisan de la colonisation, me disait à ce propos : 'il faut des Protecteurs à nos jeunes colons ; car ceux qui sont à l'aise restent sur leurs vieilles terres, et ceux qui n'ont rien nuisent plus à la colonisation en venant sur des terres nouvelles qu'ils ne la favorisent. Quand un homme qui a fait quelques économies prendra sous sa protection un colon, qu'il sera pour lui un bon père, alors on fondera des paroisses. Sans cela, on criera beaucoup, comme on a crié depuis vingt ans ; et nos Canadiens iront aux Etats comme auparavant." Voici un autre témoignage qui a son poids. M. S. Lesage, notre Assistant-Commissaire des Travaux Publics me disait l'autre jour : " je prendrai volontiers un colon sous ma protection. L'idée est magnifique et

je ne doute pas qu'on ne trouve mille de mes compatriotes qui fassent ce que je suis disposé de faire." Douze de nos membres du Parlement me disaient à ce sujet : Si malgré les dépenses et les efforts faits en faveur de la colonisation, on n'est pas encore venu à un résultat marquant, c'est parceque nos capitalistes n'ont pas réfléchi qu'il était de leur intérêt d'utiliser leurs capitaux au défrichement de la forêt. Entendons-nous, formons l'opinion publique sur ce point vital ; et chacun des comtés que nous représentons, fournira une paroisse chaque année à un canton nouveau, du surcroît de sa population. Grand nombre de prêtres auxquels j'ai exposé ce projet, m'ont fortement encouragé, me promettant leur appui auprès de leurs paroissiens. Non ! ce n'est pas un rêve ; et notre Canada verra des jours meilleurs. Dans notre pays, nous trouverons, mes chers habitants, des milliers de personnes qui pourront mettre un cent piastres de côté pour venir en aide à notre classe indigente. Remarquez bien que je ne dis pas que nous trouverons des milliers de personnes qui *donneront* cent piastres, mais qui *placeront à intérêt d'au moins* 20 *pour cent*, cent piastres dans un but agricole, sachant en même temps que ces cent piastres seront le salut d'une famille. Nos évêques, nos prêtres, nos ministres, nos marchands, nos commis, se feront un plaisir d'avoir un protégé, ayant devant eux la perspective de posséder une belle ferme pour 100 à 200 piastres. Dans chacune

de nos paroisses, ne peut-on pas trouver au moins 10 Protecteurs en moyenne, 10 colons par paroisse ? Quel beau résultat ! !

La crise que nous avons traversée, va diriger l'opinion vers un autre courant d'idées à l'égard de l'emploi de nos capitaux. Tôt ou tard, le commerce a ses déceptions ; c'est une roue qui tourne. Les entreprises hasardeuses ne sont plus à la mode du jour ; on est devenu prudent à force d'avoir été déçu. Les sociétés de construction paraissent ne plus vouloir fonder de villes. Les compagnies ont plus peur que jamais des allumettes. On y regardera maintenant à deux fois avant de fonder de nouvelles banques lesquelles surgissaient il y a quelques années, comme par enchantement. Il n'y a qu'une seule chose qu'on n'ait point essayée : placer ses capitaux sur le sol ; la chose pourtant la plus importante de toutes, l'industrie la moins hasardeuse qu'il y ait ; car comme disait le père mourant à son fils : " C'est le fonds qui manque le moins." Tant qu'il faudra manger pour vivre, les terres auront leur prix et en leur confiant des sous, elles nous rendront des piastres. Je crois que nos capitalistes vont jeter leurs regards vers la forêt et qu'ils comprendront le bien du pays et leur propre intérêt.

TOUCHE CINQUIÈME.

Si j'avais vingt mille piastres.

Vous conviendrez, mes bons habitants, que le *si* n'est pas de trop. Avec ce mot, on dit que tout est possible, qu'un chameau peut passer par le chat d'une aiguille et qu'un missionnaire des sauvages peut avoir de l'argent. Eh bien donc, mettons le *si* et disons : Si j'avais vingt mille piastres, qu'en ferais-je ? Je vais d'abord vous dire ce que je ne feraispas. Je ne bâtirais pas une belle maison dans Montréal, je ne prendrais pas commerce, je ne les mettrais pas dans une banque. Je ne construirais pas une manufacture à chaussures, je n'achèterais pas quelques arpents de terre autour d'une ville pour planter des oignons en attendant que cette ville s'agrandisse. Je ne les déposerais pas dans une compagnie d'assurance contre le feu, il y a maintenant tant d'allumettes ! Je ne les mettrais pas dans la compagnie des chars urbains ; mais, braves habitants, je les confierais à notre bonne mère commune, la terre, dont nous avons été formés, et qui a toujours conservé un bon naturel pour ses enfants. J'irais visiter 100 beaux lots de quatre arpents et demi pour lesquels je donnerais au gouvernement quatre cents piastres par année pendant cinq ans. Je tâcherais que ces lots fussent séparés en gardant seulement deux lots ensemble de manière à ne pas être exposé

à de grandes pertes en cas de feu, de grêle, etc. J'engagerais cent jeunes garçons au cœur vaillant; il n'en manque pas en Canada. Je les prendrais deux par deux et leur dirais : j'ai deux lots en tel endroit qui me donnent neuf arpents de front, je vous vends à chacun trois arpents à chaque extrémité, je réserve pour moi les trois arpents du milieu, je vais vous nourrir pendant un an à condition que vous me fassiez chacun cinq ou six arpents de terre. En deux mois, tout au plus deux mois et demi, vous serez quitte avec moi et vous pourrez travailler sur votre propre lot. Si vous comptez sur moi pour un cheval, vous me nettoierez dès l'automne chacun deux arpents de plus et dans le printemps le cheval vous sera envoyé pour vos semences. Vous pourrez avoir au printemps chacun, dix ou douze arpents à semer et il faudra que l'année soit bien mauvaise si vous ne pouvez l'année suivante vous suffire à vous-mêmes La moitié de la récolte de mes lots sera pour moi; je pourrais vous la vendre, si vous en avez besoin, toujours à la même condition de défricher mon lot. De cette manière au bout de trois ans vous aurez une douzaine d'arpents de défrichés sur chacun de vos lots et autant sur le mien que vous aurez le privilége de semer à moitié pendant les six premières années. Vous serez alors en état de vivre; et pour moi, ma récolte me suffira pour faire continuer le défrichement de ma terre par vous ou par d'autres. Ceci est à votre avantage et au mien. Vous serez possesseurs

d'un beau bien sans avoir couru le risque de manquer d'un seul repas, et moi je me trouverai en face d'une belle ferme qui ne m'aura coûté que deux cents piastres au plus. Je placerais ainsi mes cent jeunes garçons deux par deux, sur deux lots dont je conserverais le milieu, et au bout de 10 ans, je me trouverais à posséder, dans une belle grande paroisse, *cinquante-deux beaux biens* de trois arpents de front, bien impérissable qu'aucune crise financière ne pourra m'enlever, bien qui, dans un quart de siècle, atteindra la valeur de 100,000 piastres. Ces chiffres ne sont pas placés machinalement. Allez voir, dans les paroisses, de bonnes terres de trois arpents de front, et cherchez à les avoir pour 2,000 piastres. Cinquante terres à ce prix vous donneront pourtant les cent mille piastres dont nous parlons. Les cent jeunes gens que vous aurez établis possèderont, eux aussi, chacun un bien de 10 à 12,000 francs ; et voilà une valeur de 250 à 300,000 piastres dans un endroit où vingt-cinq ans auparavant, vous étiez incapable de nourrir un enfant. Huit cents âmes, peut-être mille, ont été arrachées à la misère et à l'esclavage, et peut-être à l'enfer. Patriote capitaliste ! voilà ton ouvrage. Quelle noble manière d'employer ton argent ! La postérité t'élèvera un monument, les nations futures te béniront pendant que tu dormiras du sommeil de ceux qui ont passé en faisant le bien.

Bien que nos calculs n'aient rien d'exagéré, puisque nous avons choisi des récoltes bien ordi-

naires, nous avons pourtant supposé de la bonne terre, par exemple, comme celle du Lac St. Jean. Dans les terres légères, le profit ne serait il que de la moitié, ne serait-il pas encore plus grand que dans aucune spéculation hasardeuse ?

—

TOUCHE SIXIÈME.

L'histoire de deux veuves.

Mais vous me direz, mes chers habitants et artisans : ils sont bien rares parmi nous ceux qui ont vingt mille sous ; comment alors voulez-vous avoir vingt mille piastres ? Comme je vous l'ai dit, pour être protecteur, il suffit d'avoir quatre-vingts à cent piastres. Il suffit même de cela pour devenir riche, si elles sont bien employées ; mais qu'elles ne soient pas mises à profit, cent piastres suffisent pour nous ruiner. Ecoutez bien l'histoire de deux bonnes dames qui se reconnaîtront en lisant ces lignes. Chacune d'elles était venue me demander des prières pour le repos de l'âme d'un époux chéri et me faire part de leurs inquiétudes pour l'avenir. L'une d'elles me dit : j'ai trois enfants, deux filles et un garçon ; le plus âgé n'a que dix ans, je n'ai aucun moyen de subsistance, je possède à la vérité une petite maison dont

le loyer ne suffit pas pour me faire vivre. Que vais-je devenir, mon père ?

—Pouvez-vous vendre votre maison ?

—Peut-être, mais j'aurai bientôt mangé tout mon argent et alors ?

—Avez-vous des parents, un frère par exemple ou des neveux, qui aimeraient à travailler la terre ?

—J'ai un neveu qui parlait d'aller s'établir au *lac bleu*, qu'il a visité quand il a été en chantier. Il dit qu'il est entouré de fertiles terres, mais maintenant il est trop pauvre pour y monter.

—Ecoutez, madame ; voici le conseil que je vous donne. Vendez votre maison, rendez-vous au lac bleu, que je connais ; il y a là de bonnes terres ; prenez un lot pour vous ; donnez deux arpents de front à votre neveu et faites lui gagner sa nourriture et tout ce que vous lui fournirez, par le travail qu'il fera sur votre terre. Que votre enfant de 10 ans et vous travaillent selon la mesure de vos forces, et Dieu qui a soin des veuves ne vous abandonnera pas.

Elle suivit mon conseil, elle vendit sa maison, paya ses dettes, fit prier pour son mari, et elle partit avec sa famille à la suite de son neveu, avec cent soixante à cent quatre-vingts piastres pour tout partage. Aujourd'hui, braves lecteurs, allez les voir. Il y a huit ans de cela. Deux jolies maisons s'élèvent

sur le lot de cette veuve, qui pleure encore son bon mari. Son garçon, aidé des conseils de son cousin, cultive sa ferme de deux arpents et demi de front, son neveu est marié, possède un beau bien de deux arpents de front, et est déjà très-à-l'aise. Cette veuve est heureuse parce qu'elle a ses deux filles et son garçon avec elle et qu'elle peut les nourrir et les vêtir. Dites maintenant si ces cent quatre-vingts piastres n'ont pas donné de bons intérêts ? Que serait devenue cette veuve si elle fût restée dans la ville d'Ottawa ? Que seraient devenus ses enfants dont l'une est maintenant à recevoir son éducation dans un couvent ? Les filles laveraient les planchers çà et là, et le garçon balaierait les rues pour demander un sou aux passants.

Venons maintenant à l'autre veuve qui était plus à l'aise.

La mort était venue faire un grand vide dans son cœur ; cinq enfants pleuraient autour d'elle. Elle me raconte ses peines et ses craintes.

—Voudriez-vous aller sur une terre, madame ?

—Oh ! mon père, la chose m'est impossible ; je n'ai pas de goût pour cela et je n'y entends rien, mes enfants élevés à la ville s'ennuieraient à mourir à la campagne. J'ai 1400 piastres d'épargne et je vais aviser au moyen de les placer sûrement.

—Que Dieu vous bénisse, madame ! mais considérez que quatorze cent piastres, sur des terres nou-

velles, sont ni plus ni moins qu'une petite fortune, au revoir.

—J'allai dans mes missions. Quand je revins, on me demanda au parloir.

—Tiens : bonjour madame ; j'espère que vous ne venez pas m'annoncer de tristes nouvelles cette fois-ci ?

—Encore de pénibles nouvelles ; mon père. Il ne s'agit pas de mort, mais de la perte de mes biens.

—Comment cela ?

—J'avais pris des actions dans une compagnie d'assurance. Une allumette tombée dans une botte de foin vient de m'enlever ma fortune. On dit qu'il n'y a aucun moyen d'y échapper et qu'il faut payer. Que vais-je devenir ? Si j'avais pris le chemin de la forêt, je n'aurais pas à prendre celui des Etats maintenant.—Et cette pauvre veuve sanglotait. Je plaignais son sort en me disant : Si cette dame eût pris quatre lots au milieu de la forêt et eût placé quatre familles sur ce lopin de terre de dix-huit arpents de front, elle eût assuré immédiatement l'existence de vingt personnes. Chaque famille eût eu une belle terre de trois arpents ; et six beaux arpents sur vingt-huit seraient maintenant en son pouvoir. Avec la moitié de ses épargnes, c'est-à-dire avec sept cents piastres, elle eût fait défricher soixante-dix beaux arpents de terre. Elle eût pu non seulement vivre avec la récolte de ses fermes et l'intérêt de ses autres

700 piastres, mais encore augmenter le défrichement. Elle se trouverait aujourd'hui en possession de *beaux biens* qu'elle ne donnerait pas pour trois mille piastres. Elle pourrait faire instruire sa famille, qui serait plus tard sa gloire. Maintenant quel triste avenir se présente pour elle ! ! ! Apprenons, bons artisans, du malheur de cette femme, à placer sûrement nos capitaux. Sachez une fois pour toutes, que c'est la terre, notre bonne mère commune, qui prend le plus grand soin de l'argent de ses enfants.

TROISIÈME PIPÉE.

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Un moyen de trouver beaucoup de colons et de protecteurs.

Mes vaillants artisans et bons habitants, on comprend que le système des protecteurs, mis à exécution, donnerait des résultats extraordinaires ; mais on se demande par quel moyen pourra-t-on trouver ces milliers de protecteurs ?

D'abord, je répondrai que l'expérience m'a prouvé qu'on pourrait trouver des protecteurs dans toutes les paroisses, gens qui ont vécu sur des terres et qui comprennent l'avantage d'être chez soi. Dans chaque paroisse, on peut trouver au moins en moyenne quarante pères qui peuvent nourrir leurs fils un an, l'habiller, lui donner un cheval et une voiture : C'est suffisant pour *le partir*, c'est suffisant pour en faire un riche cultivateur, s'il n'est pas laissé seul dans la forêt. J'insiste sur ce dernier point dont je montrerai les funestes conséquences plus tard. Mais

il faut quelqu'un qui *pense pour ce père et ce fils*, sans quoi celui-ci est perdu pour le pays. Ce quelqu'un où le trouverons-nous ?

Dans toute société bien organisée, il y a des agents qui remuent ciel et terre pour faire comprendre à ceux qui voudront en devenir membres, les grands bénéfices qui les attendent. Les agents de compagnie d'assurance, avec bien peu de titres à la confiance du public, ne savent-ils pas arracher un demi-million, en quelques mois, à nos pauvres cultivateurs ? Amis lecteurs, regardez nos charlatans qui font fortune. Dans leur zèle, je ne dis pas à soulager l'humanité souffrante, mais à faire de l'argent, ils se présentent partout avec une fiole de *pain killer* ou de *Radway.* Ils encombrent nos places publiques, nos chars, nos bateaux à vapeur. Crions, disent-ils, il en restera quelque chose. Avez-vous mal aux dents ? messieurs, trois gouttes de cette fiole dans une cuillerée d'eau vous enlèvera la douleur. Vous êtes-vous écrasé un orteil, trois gouttes sur un linge, et à l'instant même, vous serez si bien guéris que vous croirez avoir rèvé de vous être fait mal. J'en entendais un une fois dire : mesdames et messieurs, si Mathusalem a vécu 967 ans, c'est parce qu'à chaque matin, il prenait un coup de *Radway.*

Un autre disait : Vous êtes-vous cassé un bras ? Prenez une cuillerée de pain-killer et frictionnez-vous ; si une cuillerée ne fait pas, prenez toute la bouteille ; si une bouteille ne fait pas, courez chez le

marchand, et achetez en une douzaine ; et vous verrez que tôt ou tard vous serez guéris. Il oubliait de dire au bout de quarante jours. Malgré toutes ces paroles creuses, ils obtiennent leur but.

Pourquoi ne parviendrions-nous pas au nôtre, dans une cause si belle et si légitime que celle de la colonisation ? Pourquoi ne pas parler un peu plus des avantages de la vie agricole ? On a fait bien des discours auxquels vous n'étiez pas présents ; on a écrit bien des livres qui ne vous sont jamais parvenus ; et vous qui n'avez pas le loisir de voyager, vous ignorez qu'à quinze lieues de chez vous, votre fils pourrait s'enrichir sur un beau lot. La chose n'est pas facile de vous y rendre vous-mêmes et vous y rendriez-vous, quel en sera le résultat ? L'agent des terres demeure à six ou sept lieues et se contentera de vous dire que tel numéro n'est pas pris. Il n'est pas payé pour aller vous le montrer. De plus, votre fils sera-t-il seul là ? Quels sont ses voisins? Cette place est-elle pour devenir importante ? Va-t-on bientôt y construire une église ? Quand y aura-t-il un chemin ? Je suppose beaucoup de courage à votre fils, mais avant qu'on puisse répondre à ces questions, ce n'est pas moi qui lui jetterai la pierre s'il ne va pas s'y établir. Il y en a beaucoup, mes chers habitants, qui traitent vos fils de lâches et qui feraient pis qu'eux s'ils étaient à leurs places. Je parle ici de la généralité. Qu'on fasse disparaître devant le jeune homme la triste perspective de se

trouver seul au milieu de la forêt, qu'on aille l'y mener, qu'on l'assure de ne pas mourir de faim et nos jeunes gens par milliers s'enfonceront dans nos forêts, je parle de ceux qui peuvent trouver des protecteurs dans leurs parents. Pour les autres, il s'agit de leur en trouver. Un agent du gouvernement, un prêtre zélé et patriote, qui saura inspirer la confiance, qui ira voir de ses yeux les terres bonnes à défricher, qui aura sous sa main des jeunes gens prêts à les habiter, n'aura qu'à se présenter pour trouver des protecteurs. Comme je ne suis pas littérateur, voici à peu près le discours que je tiendrais à l'assemblée d'une paroisse que j'aurais fait réunir à tel endroit par une annonce au prône.

" Mes bons Canadiens, comme vous êtes tous de bons garçons, du moins, quand vous dormez, ça me fait plaisir de vous rencontrer. Je viens vous parler sans cérémonie, et vous demander votre avis sur une affaire bien importante. Veuillez bien m'écouter et ensuite je noterai dans mon cahier vos conseils ; commençons :

" Je vois de bons, et il va sans dire, de beaux garçons parmi ceux qui m'écoutent. La moitié de ces jeunes gens se proposent d'aller aux Etats. J'ai appris cela avec peine, et je viens les engager pour plusieurs années à vingt piastres par mois, nourris et logés ; (mouvement de surprise dans l'auditoire, les jeunes gens s'approchent de la tribune). Je ne viens pas vous tromper, messieurs,

je suis sérieux. Quelle belle chance vous avez là ! C'est un bon bourgeois canadien qui vous l'accorde. Vous aurez de plus l'avantage de rester dans votre pays, de venir voir votre mère ou de la garder chez vous, vous aurez une église et une école à votre porte. Il vous faudra donner une bonne journée d'homme chaque jour, et voilà tout ; le voulez-vous ? (L'air retentit des cris mille fois répétés, oui, oui !) Etes-vous prêts à me suivre n'importe où ? (oui, oui.) Je vous reconnais bien là, mes chers amis ; vous êtes prêts à me suivre au bout du monde. Qu'il nous connait bien cet américain qui disait de nous qu'il pourrait trouver trois mille jeunes gens en trois jours, prêts à le suivre à la mer polaire, pourvu qu'il les assura de la nourriture, du vêtement et d'une livre de tabac par mois ! Il faut le dire ; nous avons peu d'ambition pour les choses de cette terre. Assis sur les genoux de notre mère, nous avons entendu parler de la longueur de l'éternité et de la brièveté du temps ; et pourvu qu'on nous promette la nourriture et l'habillement, nous paraissons satisfaits. Le riche Crésus Rostchild d'ailleurs ne peut se donner plus. Voilà pourquoi nos Canadiens se sont engagés si facilement à la compagnie de la Baie d'Hudson, qui les envoyait aux quatre coins de l'Amérique. J'ai trouvé des compatriotes chez les Esquimaux ; il y en a au McKenzie ; vous en déterrez de l'autre côté des Montagnes Rocheuses. Ils sont partout. Leur maître leur dit de rester au milieu des mouches toute la journée, ils y restent ; il leur dit de se jeter à l'eau au

mois d'avril et d'amener le bois des chantiers jusqu'à Québec, aussitôt ils se jettent dans l'eau jusques sous les bras et passent la journée dans la glace pour obéir à leur maître. A la fin de l'engagement, leur maître leur dit : Voici ton compte pour tes deux ou trois ans. Le compte pour tes habits, tes bottes, ton tabac se monte bien haut : il te revient quinze piastres. Au revoir, mon garçon, j'ai été bien content de toi. ' Et ils s'en reviennent *Gros Jean* comme auparavant. J'entends dans l'auditoire des personnes à qui la fortune permet d'être protecteurs des jeunes colons, dire : comme il parle bien ! (Le discoureur qui, pour la première fois de sa vie, reçoit un compliment de ce genre, a la faiblesse de l'inscrire sur son calepin et demande pardon à Dieu et aux hommes de ne pas avoir le courage de l'effacer). Je ne viens pas vous engager, messieurs, pour exposer votre santé à de tels dangers et votre vie à de si grands risques ; je ne veux pas vous engager pour que vous soyez, à l'âge de vingt-cinq ans ou trente ans, en face du chemin du roi. Il fait peine aux vrais patriotes de voir nos jeunes gens et nos pères de familles aimer mieux vouloir enrichir les autres que de s'enrichir eux-mêmes. N'est-il pas vrai que jusqu'ici, jeunes gens, il y en a plusieurs qui ont déjà fait la fortune des autres et qui n'ont encore rien devant eux ? Qu'ils sont nombreux ceux qui, âgés de trente ou quarante ans, sont venus me dire ! je sers les autres depuis mon jeune âge, je suis ruiné de santé, le moulin est arrêté, et si vous ne venez à mon secours,

on va mourir de faim. Oh ! si c'était à recommencer, si j'avais travaillé pour moi-même la moitié de ce que j'ai travaillé pour les autres, je serais riche aujourd'hui ; j'ai perdu mon avenir, mon Père, et c'est ma faute. Que de jeunes gens, j'ai vu courir les chantiers, les moulins, les manufactures, s'en revenir chez leur père, après quatre, six, huit ans d'absence, et n'avoir qu'une chaîne de montre de quinze sous et—comme me disait l'un d'eux—*une paire de claques comme il n'y en a pas par ici* : " c'est aux Etats, monsieur, qu'ils font cela *snug*, ajouta-t-il." Quelle honte ! Perdre le plus beau temps de sa vie, et ne commencer à penser pour soi que quand on n'a plus la force d'agir ! Vous, jeunes gens, qui m'entendez et dont les yeux brillent comme des chandelles, comprenez-moi bien, je viens vous engager pour un bourgeois, et ce bourgeois n'est autre que vous-même pendant dix mois de l'année. Je viens de visiter en tous sens une forêt de dix lieues sur six. On veut y fonder neuf paroisses, je viens chercher ici quarante jeunes gens ; j'en prendrai demain quarante dans la paroisse voisine ; vous serez tous des compagnons d'enfance, les uns près des autres. Vos lots auront deux arpents et demi ou trois de front ; on vous nourrira pendant toute l'année, à condition que vous travailliez dès les deux premiers mois et demi sur la partie du lot qui vous touche, et qui appartient à votre oncle ou à votre curé, ou bien encore à M. Thibaudeau ou Dupuis Frères, marchands. Vous serez trois cents pionniers ; dans

une journée, vous bâtirez un grand presbytère dont le haut servira de chapelle provisoire ; j'irai vous dire la messe, et dans l'après midi, nous aurons bien du plaisir. L'an prochain, vous aurez un petit moulin à scie et un moulin à farine sur un beau pouvoir d'eau, qui se trouve à deux lieues de votre paroisse. Dans trois ans, vous serez possesseurs d'un *beau bien*, dont une bonne partie de défrichée. " Voyons ! quels sont ceux qui veulent me suivre ? "

Qu'on dise ce que l'on voudra, l'expérience de l'an dernier m'a prouvé qu'il sera trouvé plus de colons que les arpenteurs ne pourront chaîner de lots. Nos jeunes gens aiment leur patrie et supportent bien la misère en bande. Mais comment voulez vous que seuls ils partent avec une hache sur le dos pour aller s'établir à quinze ou vingt lieues de leur paroisse ? N'est-ce pas que j'ai raison, mes braves habitants ? Ce n'est pas à tort que je vous disais que j'ai mangé de la soupe aux pois. D'ailleurs ces choses ne sont pas de moi, c'est de vous que je les tiens, je cite mot à mot. Ceci confirme une fois de plus la vérité de la chanson de mon défunt oncle Germain :

" Qui dit pas fin est le Canadien
Ne s'trompe pas rien qu'un petit brin."

Maintenant continuons notre discours : " J'ai trouvé, messieurs, des colons parmi les jeunes gens, je demande maintenant des protecteurs. Vous, M.

J. Baptiste Jovial, qui m'écoutez si attentivement, vous êtes encore jeune, et on me dit que vous avez deux petits garçons qui poussent, et dont les bras s'agitent assez, du matin au soir, pour faire espérer qu'ils seront bons à la terre neuve plus tard. Vous avez une terre de deux arpents de front, vous devez bien peu, et, avant que la famille soit forte, vous pouvez vous suffire à vous-même, mais on me dit que vous craignez pour plus tard, car probablement vous ne pourrez établir vos enfants autour de vous. J'ai réservé le lot numéro quatre, pour vous, dans la nouvelle paroisse que nous allons former tout d'un coup. Il y a ici un jeune homme qui a déjà travaillé pour vous, et qui est sur le point de partir pour les Etats. Vous en avez été bien content ; vous ne craignez rien de sa part ; vous allez le nourrir pendant un an et lui donner une bonne hache. Vous pouvez peut-être vous-même fournir le lard et le beurre, et il vous en coûtera peu. Votre lot ne vous coûtera que quatre piastres par an pendant cinq ans ; comme vous voyez, ce n'est pas la mer à boire. Vous allez garder deux arpents de front que vous appellerez le lot d'Arthur, votre petit fils de sept ans, et céder à votre protégé les deux autres arpents et demi, moyennant paiement. Il est entendu qu'il ne vous paiera qu'avec l'argent qu'il a dans les bras, c'est-à-dire, en travaillant sur votre lot pour le mettre en valeur. Pour les dépenses que vous ferez pour lui, il s'engage à vous faire cinq arpents de terre qu'il aura le privilége de semer à moitié ; vous lui fournirez,

bien entendu, la semence. S'il compte sur vous pour avoir un bœuf pour ses semences, vous devrez le lui accorder : il vous défrichera deux arpents de plus. Je verrai moi-même à ce que ces sept arpents soient tous défrichés vers la mi-Septembre. Ensuite il travaillera pour lui. Au printemps, il vous sèmera ces sept arpents, aussitôt que le feu aura passé ; sur la cendre une bonne récolte est à espérer ; mais pour ne pas avoir de déceptions, ne comptons que trente cinq minots de blé ou d'orge pour votre part, qui seront l'intérêt des quarante piastres tout au plus que vous aurez déboursées pour votre avantage et celui de votre ancien engagé. Avec de telles récoltes, vous faites faire de nouveaux défrichements, chaque année, pendant que votre Arthur grandit. Dans onze ans d'ici, il aura dix-huit ans, possédera un beau lot avec un défrichement assez grand pour le mettre, dès l'abord, au dessus de ses affaires, et vous aurez la consolation de voir votre ancien engagé propriétaire d'une belle terre, qui ne lui aura coûté que du travail. Et vous, mon brave M. Jovial, combien aurez-vous déboursé pour établir votre fils ?—Peut-être cent cinquante piastres.—Vais je prendre votre nom comme protecteur ?

—Tout de suite, M. l'Agent."

Et quinze autres, dans les mêmes conditions, vous en diront autant. Mais continuons toujours le discours, et ne laissons pas la pipe s'éteindre :

"Et vous, brave M. Mariòn ; ce sont vos deux fils que je vois à coté de vous ? Que pensez vous faire d'eux ?—Je n'en sais trop rien, Monsieur l'Agent ; je me suis donné à mon aîné, qui doit leur remettre un cheval tout attelé. Je ne puis plus rien faire pour eux.

—Votre voisin, qui n'a pas d'enfants et qui est à l'aise, va se prendre deux lots dont il gardera le tiers. Il va me donner maintenant huit piastres pour les droits du gouvernement, et va s'engager à nourrir vos deux fils pendant l'année ; il ne lui en coûtera pas un sou en argent ; il a du blé et du lard à vendre ; ils lui feront dix beaux arpents de terre et autant sur leurs propres lots. Ils ont leur cheval pour ensemencer leurs vingt arpents de terre ; et, consolez vous, M. Marion, vos deux fils sont sortis de la misère. Quand à votre voisin, comme il n'a pas d'enfants, s'il ne veut pas garder son lot de trois arpents de front, il trouvera à le vendre dès l'an prochain avec profit. Avec dix arpents de défrichés, il peut faire aussitôt l'établissement d'un jeune homme qui a quelques cents piastres ; car remarquez bien que ce lot n'est pas isolé dans la forêt, mais qu'il se trouve dans une paroisse de trois cents habitants. Il n'y a donc rien à perdre, M le Protecteur, vous aurez une terre de plus, et voilà tout. Je me charge de veiller sur vos intérêts comme sur les miens propres. D'ailleurs si vous ne connaissez pas votre colon, et que vous craigniez, vous pouvez passer un contrat *pardevant*

le notaire qui nous écoute, par lequel le jeune homme s'engage à commencer dès la semaine prochaine, à travailler sur votre lot. Ainsi vos deux quarts de farine et votre quart de lard sont sauvegardés."

Inutile de vous faire tout mon discours, que j'aurai, d'ailleurs, à répéter dans chaque maison que je visiterai, le lendemain, dans la paroisse. Je passerai trois ou quatre jours dans un endroit, puis je courrai à l'autre. Je tâcherai de rechercher avec soin tous ceux dont je crains le départ prochain ou futur pour la terre étrangère, puis je remuerai ciel et terre pour leur trouver des protecteurs. Voilà ce que fera un vrai patriote, agent de la colonisation.

TOUCHE DEUXIÈME.

Quel doit être cet agent ?

Un prêtre ! lui seul saura inspirer assez de confiance à nos artisans et à nos habitants pour les amener à son but. Dans le prêtre on voit un homme qui aime son Dieu et sa patrie, un homme désintéressé, qui ne laisse pas d'héritiers après lui ; un homme qui parle pour le bien des autres ; un homme qui ne veut tromper personne et qui, chaque matin, prie pour le bien de ses compatriotes ; la mère voit dans le prêtre un homme qui aura soin de son enfant ; qui lui don-

nera de bons conseils ; qui l'éloignera des mauvaises compagnies ; qui l'amenera au confessionnal ; qui le consolera dans ses peines ; qui fera dix lieues à pied, s'il le faut, pour aller le voir dans sa maladie ; un homme enfin qui lui fermera les portes de l'enfer et lui ouvrira celle du ciel. Le clergé doit favoriser l'œuvre de la colonisation, il ne sera jamais traître à son devoir. Ce prêtre devra avoir une bonne santé, un estomac qui se prête à tout, et, comme le bon François d'Assise, savoir aller à pied quand il n'y a pas de voiture. Au point de vue économique, ce devra être un prêtre ; car il sera toujours reçu à bras ouverts chez son confrère le curé, qui se fera un bonheur, au point de vue de la colonisation et du salut des âmes, de le conduire partout dans sa paroisse, de l'aider de son influence, et de correspondre avec lui. Ce prêtre aura le mot pour rire afin d'encourager ses colons : ce sera un second M. Hébert. Cet agent, travaillant pour le bien public, au grand profit des compagnies de bâteaux à vapeur et de chemins de fer, obtiendra facilement, je crois, un passage gratuit, ce qui le rendra plus libre de poursuivre son œuvre. Il devra bien connaître la nature du sol, pour ne point tromper ses colons, et aimer les jeunes gens comme tous les prêtres les aiment. Avec un agent ou *des agents* semblables, on peut opérer des merveilles, fendre les montagnes et changer les forêts en greniers. Mes chers habitants, si le gouvernement ne voulait pas nous donner cet agent ; nous attendons trop de bons résultats de la grande

assemblée de 1880 pour douter un instant qu'il n'y aura pas là assez de patriotes disposés à nous en donner un au moyen d'une souscription. Je promets que cet agent réussira plus, dans ses efforts, que les vendeurs de *Radway* dans les leurs.

—

TOUCHE TROISIÈME.

Dans nos villes.

Dans nos villes on peut trouver des milliers de colons, mais bien peu peuvent se protéger eux-mêmes. On dit que nos artisans sont de mauvais colonisateurs. Il y en a, cependant, qui ont fait preuve de grand courage et réussissent bien sur des terres. Il ne faut pas oublier que beaucoup d'entre eux viennent à peine de laisser nos campagnes. D'ailleurs, la faim qu'ils ont éprouvée depuis trois ou quatre ans, a changé leurs dispositions; et, s'ils se voyaient maintenant sur des lots, ils ne les laisseraient pas. Il faut leur venir en aide. C'est à nos riches des villes qu'il appartient de secourir leurs frères. Nous aimons à dire qu'ils ont pris la chose à cœur. Ils ont fait des dons, ils ont organisé des excursions, etc., etc. Dans les assemblés, les patriotes se sont demandé ce que coûterait le support d'un colon pour la première année; mais on a toujours cru que ce support ne pouvait se faire qu'aux dépens de la

bourse. Comme on l'a vu, tel n'est pas le cas. Chaque protecteur peut se réserver un arpent et demi de front sur un lot, en donner trois à son protégé, je dis trois, et non deux et demi, comme pour des fils d'habitants; car ici, il ne s'agit pas seulement de jeunes gens, mais de familles, pour lesquelles trois arpents ne seraient pas trop. L'entretien de la première année sera probablement plus coûteux : disons 100 piastres; mais aussi le protecteur pourra avoir plus de terre de défrichée ; car un enfant de onze à douze ans peut être très utile à un père, en relevant le bois, plus que ne le fait quelquefois un homme dans l'âge mûr. Artisans, qui m'entendez, vous connaissez quelqu'un pour qui vous avez travaillé, et qui peut vous engager pour trois mois. Dites-lui : Mr., je vais vous faire 10 arpents de terre que je vous sèmerai à moitié le printemps. Sur la cendre, vous aurez une récolte magnifique, ces dix arpents peuvent donner 150 minots de blé ou 200 minots d'orge, dont la moitié sera pour vous. Ça fera votre affaire et la mienne ; votre terre, avec ses dix arpents en culture; et entourée d'une centaine de colons, vaudra bien les cent piastres que vous m'aurez avancées ; vous aurez la consolation d'avoir séché les larmes à six malheureux qui crèvent de faim. Dites, Monsieur, que vous voulez, n'est ce pas ?

Dans nos villes, nous déterminerons, par la voie des journaux et par des assemblées, ceux qui ont un surplus de deux cents piastres et au dessus, à quintupler

leur avoir en faveur de la colonisation. Un homme riche, qui a laissé les affaires, jouissant d'une certaine influence parmi ses semblables, voulant s'occuper de colonisation comme tout bon patriote, réussirait à merveille dans les villes, en faisant de la réclame auprès de ses confrères, en faveur des colons. Le tout humblement soumis.

—

TOUCHE QUATRIÈME.

Pourquoi les individus et non les sociétés?

Nous prenons les protecteurs individuellement, parce qu'ainsi le gouvernement ne cède aucun de ses droits, et que chacun règle son affaire, comme il l'entend, avec son protégé. Dans ce dix neuvième siècle, il est bon de présenter un système qui ne gêne pas la liberté individuelle. De plus, quel est celui qui n'a pas un parent, un neveu, un cousin pauvre. Il pourra l'aider, l'établir là où il voudra, sans attendre le consentement des Directeurs d'une Société. Dans un cas de maladie ou de feu, il fera les conventions qu'il jugera à propos avec lui. Le colon aimera mieux aussi n'avoir affaire qu'à son protecteur, qui sera peut-être son parent. De plus, les Sociétés, à certaines conditions, obtiendront des droits, bien en-

tendu, imprescriptibles. Comme la sagesse humaine est toujours faible par quelques endroits, il arrivera ce qui arrive toujours, c'est qu'on n'aura pas tout prévu. Le gouvernement voudra quelques années plus tard, dans ce siècle de progrès, je devrais dire quelques mois plus tard, changer une clause ; la société montrera sa charte et le gouvernement devra courber l'échine. Pour vous, bons habitants, vous croyez le gouvernement plus riche que n'importe quelle société, et vous aimez mieux avoir affaire au gouvernement qu'à une société. Dans ma faible opinion, je crois que le gouvernement devrait y réfléchir deux fois avant de se départir de ses droits. Au point de vue matériel, il est quasi le père de ses sujets, et il ne doit les confier à des tuteurs que dans le cas où il se sent incapable de pourvoir à leur entretien. Le gouvernement a promis de rivaliser avec les sociétés de colonisation jusqu'à la concurrence de la moitié de la somme d'argent que celles-ci débourseraient pour la colonisation, c'est-à-dire, que si une société fournit 30,000 piastres, le gouvernement en donnera de son côté, 15,000. Avec 45,000 piastres, on peut assurer au pays, la présence d'au moins 450 chefs de famille, qui représenteraient maintenant ou bientôt, le chiffre de 2700 âmes : je suppose que ces familles n'ont pas un seul sou. Que ces familles aient seulement vingt à trente piastres chacune, ou au moins leurs ustensiles de cuisine, on peut porter à six cents le nombre de chefs de famille, qui pourront être secourus par cette somme de 45,000

piastres. Un homme qui s'occupe de colonisation depuis dix ans, m'assure qu'avec un secours de cinquante piastres, il peut assurer l'existence de n'importe quelle famille ; dans les familles nombreuses, les plus âgés peuvent travailler et gagner au moins leur nourriture pour l'hiver. Alors il faudrait porter à neuf cents le nombre de ceux qui pourraient bénéficier des 45,000 piastres. Maintenant quel est le nombre que la Société de 30,000 piastres, qui vient de se former, je suppose, veut soutenir ? deux cents ? Alors le gouvernement n'a que faire de la Société, car avec les quinze mille piastres qu'il se propose de donner, il peut en entretenir un plus grand nombre. Dans ce cas-ci, il est clair que la société voudrait spéculer ; or, des spéculateurs, on n'en a pas besoin, dans nos nouveaux établissements. Ils sont la ruine du pays et la mort de tout mouvement colonisateur. Que dire d'un homme qui prend mille arpents de terre pour y mettre une famille ou deux ? Mettons qu'il faille dix arpents de terre pour faire vivre un homme, personne ne trouvera cela trop petit ; cent personnes pourront vivre sur ces mille arpents, et il n'en vit que dix ; les quatre-vingt dix autres partent pour les Etats et, pendant qu'ils disent adieu à leurs parents, qu'ils sanglottent dans les chars, le spéculateur qui fait fortune, fume tranquillement son cigare en déposant son vingt-cinq centins à chaque tour de carte, *au mistigri.* Supposez qu'il y en ait cinquante comme lui réunis en société, et calculez le dommage qu'ils peuvent faire à la cause de la colonisation. En

thèse générale, je ne suis pourtant pas contre toutes les sociétés, mais je veux que l'intérêt public domine l'intérêt privé. Que les sociétés se forment par centaines, pourvu que la première condition soit d'assurer au moins la subsistance de dix personnes par cent âcres de terre cultivable.

—

TOUCHE CINQUIÈME.

Les sociétés ont-elles un bon côté?

Oui ; les sociétés ont leur bon côté, parcequ'elles sont formées de gens riches qui sont d'un grand secours aux classes pauvres qui les entourent. Qu'il y ait, à des distances qui ne sont pas trop rapprochées, des sociétés de quelques individus, se partageant quelques mille acres de terre, et s'engageant à les faire défricher le plutôt possible. Ils feront gagner la vie à ceux qui les entourent et qui sont à la gène à cause du manque de récolte ou de la perte de leurs animaux. Ceux-ci iront gagner sept ou huit piastres au temps des semences ou des moissons, pour se procurer un quart de farine ; des hommes riches peuvent leur bâtir un moulin à cardes, à farine, à scie. Ils enverront sur leurs lots des animaux de bonne racequi

seront plus tard la richesse du canton. Ils se procureront les meilleures semences, cultiveront avec intelligence et serviront de modèles aux autres. Par leur influence, ces cantons jouiront bientôt d'un bureau de poste, des écoles, d'un docteur, etc., etc. Oh ! oui, les sociétés ont leur bon côté ; mais quand l'intérêt du colon est sauvegardé. La société dont M. E. Beaudet est président, a fait vivre cette année au lac St. Jean, près de trente familles.

Les sociétés ont leur bon côté encore dans les cas particuliers suivants. Il y a des fortunes à faire dans les terrains *savaneux* du lac St. Jean, mais non pour le colon pauvre. Il ne peut s'y établir, car il faut qu'il fasse d'abord de grands fossés, quelquefois d'une lieue de long, qui lui coûteraient mille piastres et au-delà. Un particulier riche ou une société trouvera de grands profits dans l'assainissement de ces savanes. Ces terrains d'alluvion sont inépuisables. L'humus servira d'engrais pour des siècles. Dans une savane d'une lieue, quelle belle *commune* on pourrait former ! Quelle magnifique prairie, qui fournirait ses trois cents bottes à l'arpent chaque année ! Supposons une savane de quatre mille acres de terre, et vous avez aussitôt un million de bottes de foin. Pas un côteau, pas une butte, pas une roche pour nuire aux machines à faucher. D'après l'expérience des prairies de l'Ouest, on peut calculer pour le blé, vingt minots pour un. Qu'il se forme des sociétés pour mettre en valeur les endroits bas, qui jamais ne seront habités par nos colons, si le

gouvernement ne fait pas lui-même de grands fossés dans ces marécages qui entretiennent la fraicheur et attirent la gelée sur les terrains voisins. Les sociétés sont donc bonnes toutes les fois qu'elles sont formées dans un but patriotique ; et il faut espérer que le plus grand nombre appartient à cette catégorie. D'ailleurs, c'est à vous, mes chers habitants, à veiller sur vos propres intérêts, par la voix de vos députés.

QUATRIÈME PIPÉE.

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Je vais prendre un lot pour moi, un pour mon petit Joseph et un pour mon Arthur qui a cinq ans.

—Vous voulez donc prendre trois lots, mon cher Magloire ?

—Oui, mon père, tandis qu'ils sont à bon marché, j'en profite ; plus tard j'établirai mes garçons à côté de moi.

—Je veux que vos enfants soient à côté de vous, mon brave ami, mais en prenez-vous bien le moyen ? Réfléchissons un peu ; nous avons probablement chacun nos idées là dessus. Si je contrarie vos plans dans cette touche-ci, n'allez pas de dépit broyer le manche de votre pipe entre vos dents : nous finirons peut-être par nous entendre.

Vous voulez prend[illegible]s, c'est-à-dire, treize arpents et demie de front : vous ne voulez point prendre de protégés sur vos lots, vous les garderez jusqu'à ce que vos enfants grandissent en vous con-

tentant d'y défricher quelques arpents pour vous conformer à la loi, n'est-ce pas votre but ? Excusez ma manière de penser, mon brave habitant, mais je vais essayer de vous démontrer que vous ne prenez pas le moyen d'arriver à votre but. Ces trois lots vous coûteront la première année douze piastres ; ensuite, quand vous ne pourrez payer vos termes, vous paierez l'intérêt et bien souvent, étant incapable de le payer, vous accumulerez votre dette au gouvernement. Comme on vous suppose pauvre ou ayant tout au plus trois à quatre cents piastres, il vous sera impossible de défricher *trois cent soixante dix-huit arpents de terre.* Dès que vous aurez quatre-vingts arpents de défrichés, songez qu'il vous faudra déjà trois bons chevaux, n'ayant à votre disposition qu'un mois pour les semences et un mois pour les labours. Vous ne ferez alors que de bien petits défrichés chaque année; car vous n'aurez que six mois et demi pour opérer le travail nécessaire à la culture de vos champs : semences, fossés, clôtures, récoltes des grains et des légumes, les labours. Vous ne pourrez, suivant votre *bonne* expression, que vous tenir *bonne à bonne* avec votre terre et n'aurez guère le temps d'empiéter sur la forêt. Pendant tout ce temps, votre voisin sera peut-être à dix arpents de chez vous ; que dis-je ? s'il lui prend envie de prendre trois lots lui aussi, ou quatre, il en sera peut-être à vingt. Vous serez dans les mouches toute votre vie, vous aurez des chemins pénibles et coûteux à entretenir, vous paierez cher pour les cotisations, vous serez à une

lieue de l'école, n'étant que deux habitants par mille sur un rang simple et quatre sur un rang double Vous n'aurez pour des années et des années qu'une chapelle provisoire où le missionnaire viendra dire la messe une fois par mois, ne pouvant résider dans une colonie de quarante familles tandis que sa présence est requise à quatre lieues de chez vous, dans une paroisse de 1300 âmes Vos terres par conséquent auront bien peu de valeur. Dans les cas de maladie urgente, la difficulté se complique, car le médecin ne viendra pas se mettre au milieu de douze familles. Cet isolement vous obligera d'avoir un engagé, pendant l'enfance de vos enfants, quand vous aurez un voyage à faire ; car vous n'aurez pas de voisin à votre porte pour faire votre ménage, abreuver vos animaux, et les dépenses seront plus fortes. Si un malheur vous frappe, que vous deveniez infirme ou malade, et que vous vouliez vendre votre terre, l'acheteur qui se présentera, offrira un prix bien modique, pour une terre placée dans des conditions si désavantageuses. Remarquez-bien mon cher Magloire, c'est le grand nombre d'habitants, dans une paroisse, qui donnent de la valeur aux propriétés.

D'ailleurs regardez, dans nos paroisses, quel est celui qui a même six arpents de front. On appelle gros habitant celui qui a une terre de trois arpents. Il y élève une famille de dix enfants. Croyez m'en, mon cher ami, deux lots suffisent pour établir, non seulement deux, mais trois garçons, qui auront cha-

cun trois arpents de front, et qui pourront vous faire vivre heureux sur vos vieux jours. En établiriez-vous quatre ; qu'ils auraient encore deux arpents un quart, c'est-à-dire, soixante et trois arpents de terre. Je trouve bien établi un jeune homme de vingt ans qui a soixante trois arpents de terre, dont trente de défrichées. S'il a du cœur, avant que la famille augmente, il pourra mettre de l'argent de côté et acheter une autre propriété bientôt. S'il est paresseux, il en a trop de ses soixante-trois arpents.

Le père qui a une famille, et qui a quelques cents piastres à sa disposition, peut très-bien être le protecteur d'un jeune colon qui n'a que sa hache. Il nourrira ce jeune homme chez lui, il lui en coûtera moins, il lui passera la moitié du lot qu'il réserve pour son fils, et le protégé travaillera sur l'autre moitié, qui sera plus tard l'héritage de votre enfant, pour vous rembourser vos dépenses. De cette manière, vos dépenses seront insignifiantes, mettant vos chevaux à sa disposition pour sa semence. Votre fils à 18 ans, aura un beau bien. Chaque lot sera habité ; même il y aura trois habitants sur deux lots. Les lois du gouvernement seront sauvegardées, les voisins seront proches, l'Eglise et l'école dans le voisinage ; et, étant en société—comme vous êtes faits pour elle—vous serez contents, mon cher Magloire. Mais comme votre pipe s'éteint, rechargez-la et tirons une touche en écoutant parler un habitant.

TOUCHE DEUXIÈME.

Ce que l'on pense dans la forêt.

Je visitais un jour un colon de la forêt et voici ce qu'il me disait : J'ai pris quatre cents âcres de terre ; je croyais faire un bon coup, mais je me suis grandement trompé. Je vois que l'homme n'est pas fait pour habiter seul une paroisse. J'ai vingt-deux arpents à faire pour aller chez mon voisin qui a été aussi fou que moi ; mon deuxième voisin s'est découragé et est parti ; hier j'ai fait une lieue pour emprunter une lime ; ma journée y a passé. Ce qu'il y a de plus embêtant, c'est que ma femme ne veut pas venir ici, elle dit qu'elle n'a jamais été ours et ne veut pas le devenir. J'ai hâte de me *débarrasser* des trois-quarts de ma terre et mon voisin offre trois de ses lots en vente. J'en ai assez de cent âcres maintenant, et même de reste, pour d'ici à douze ans. Dans ce temps-là, si j'ai le dessus, j'aurai beau à m'agrandir ; il y aura toujours des terres à vendre tant que le monde sera monde. Ce sera ici comme ailleurs ; allez voir dans les vieilles paroisses, vous êtes à même de choisir entre cent terres. Vous choisirez de même ici : il y en a qui meurent ; d'autres tombent malades et deviennent incapables de cultiver ; d'autres perdent leurs épouses et partent ; d'autres sont malheureux ; d'autres, paresseux ; d'autres, ivrognes ; d'autres, blasphémateurs, ont de mauvaises récoltes et décampent, en sorte qu'il y aura toujours

des terres à vendre. Le tout est de prendre le dessus, et la chose est impossible quand on est seul au milieu d'une paroisse, qu'on n'a pas de curé, ni d'école, ni de forgeron, ni de menuisier, ni de chemin, ni de poste, *ni foule ni branle.* C'est le monde qu'il faut à une place ; c'est le monde qui fait le commerce. Tous les jeunes gens qui viendront par ici, dites qu'ils ont assez d'un lot de deux arpents à deux arpents et demi de front. Si un jeune homme qui n'est pas encore marié n'a pas le temps de *prendre le dessus* avec un tel lot, il est certain de *prendre le dessous*, lui donneriez-vous une paroisse, l'Eglise *avec.*
—Cher Alphonse, j'ai trouvé que tu parlais bien.

—

TOUCHE TROISIÈME.

Sur le qui vive.

Vous avez vu, mes bons habitants, que pour les protecteurs nous avons toujours réservé une somme pour les imprévus. Nous avons demandé cent à cent cinquante piastres pour nourrir son protégé, rienque la somme de cinquante piastres suffira dans bien des cas. C'est ainsi que pour celui qui a vingt mille piastres, je lui conseille de prendre seulement cent protégés bien qu'il pût en prendre trois cents ; dans le cas de la veuve, qui avait quatorze cents piastres, je regrettais qu'elle n'eût pas pris quatre colons seulement, au lieu de dix, pourquoi cela ? Voici la

raison : il faut être sur le qui vive et garder une poire pour la soif ou, comme on dit dans ce pays-ci, du tondre pour son batte-feu. On peut s'attendre à des déceptions ; il peut se faire qu'il pleuve beaucoup au printemps, et que le colon ne puisse faire passer son abattis au feu, la première année ; alors il faudra le nourrir pendant deux ans, le protecteur ne perdra que l'intérêt de ses cinquante piastres ; et, l'année suivante, il aura l'avantage de semer dix arpents au lieu de cinq. Le feu peut faire du dommage ; la maladie peut survenir et, s'il n'y a pas de réserve, on fera comme les américains ont fait à Chateaugay : on décampera pour ne plus revenir. La cause de la colonisation, bien loin de gagner du terrain, reculera. Il n'y a rien de pis qu'un colon qui laisse son lot ; c'est comme un renard qui a manqué la poule ; il aime mieux se laisser mourir de faim, lui et tous les siens, que de tenter de nouveau l'entreprise. En mettant de cent à cent cinquante piastres en réserve à la disposition du colon, on est assuré contre tous les événements fâcheux, et le protecteur court moins de risque, car si le colon était obligé de partir la première année, celui-là resterait avec son lot et ses cinq arpents de défrichés. Cette ferme aurait moins de valeur par l'absence du colon, mais même dans ce cas, le protecteur ne peut rien perdre, car il peut trouver un autre protégé qui sera heureux d'avoir cinq arpents de plus à semer l'année suivante.

TOUCHE QUATRIÈME.

J'ai bon pied, bon œil.

J'ai vingt ans, je suis garçon, j'ai bon pied, bon œil, je pars pour prendre possession d'un lot. Nous sommes douze de cette paroisse ; je suis content comme un prince sous le règne du bon roi St. Louis ; ma mère est si joyeuse qu'elle est allée communier pour moi ce matin, et mon père dit que son fils tiendra de lui. Il n'y en a qu'une, pas bien loin de chez nous qui était un peu triste, d'abord, mais je lui ai promis que je reviendrais dans deux ans, et elleest *aux oiseaux*. Je viens vous dire adieu et recevoir vos conseils, M. le Curé.—Ainsi parlait à son pasteur, un jeune homme qui partait cet automne pour le lac St. Jean. Le curé qui avait été pasteur d'une jeune colonie, homme d'expérience, lui parla en ces termes :

"Mon cher Napoléon, tu pars pour devenir un pionnier de la colonisation : cette détermination me console beaucoup; tu as bon pied, bon œil; ces deux choses sont suffisantes pour devenir un gros habitant. D'abord, la première chose que tu as à faire est d'être bon garçon ; évite le blasphème si commun dans notre pays. C'est ce péché qui rend les terres stériles. Il y en a qui ne peuvent remuer un morceau de bois sans maudire ce qu'il y a de plus saint ; ils ne peuvent faire un pas sur leurs terres, sans la faire

trembler sous le poids de leurs jurements. Remarque bien ceci : une terre couverte de *sacres* ne sera pas longtemps couverte de blé. Travaille bien, ne fais pas d'excès, comme il y en a qui font, pour se vanter à la porte de l'Eglise, que dans une journée, ils ont bûché quatre cordes de bois et que le soleil était encore haut, puis qui ne font plus rien le reste de la semaine. Lève-toi matin et travaille modérément, mais sans relâche, toute la journée. La fourmi ne va pas vite, mais dans un an, elle fait plus de chemin que l'homme. Prends garde de t'endetter ; ce serait ta ruine. J'ai vu un grand nombre de jeunes colons faire des dettes dans le temps des bonnes années. Les premières années, tout pousse bien. Le colon se dit : De la semence de trois minots, j'en ai eu cinquante ; l'année prochaine, de la semence de neuf, j'en aurai cent cinquante. Donc, je puis m'endetter de cent piastres sans crainte.

L'année suivante il lui faut payer son compte, la récolte n'a pas été fameuse ; il porte son blé au marchand, qui le convertit en farine, et, le printemps, il va chercher cette farine qu'il devra payer quatre fois plus cher qu'il n'aura vendu son blé. Quand paiera-t-il ? quand il vendra sa terre. Evite cet écart, mon enfant. D'ailleurs, tu n'as que quelques années à souffrir. Si tu ne t'endettes pas, dans trois ans, tu auras le dessus, et ton aisance est assurée ; si tu t'endettes, ne serait-ce que de cinquante piastres, tu seras obligé de sacrifier peut être une valeur de

deux cents piastres pour acquitter cette dette, c'est-à dire que tu fermeras une porte pour en ouvrir une autre, jusqu'à ce qu'elle restent ouvertes toutes deux. Prends bien garde, ne ruine pas ta terre dès les premières années. Donne toujours quelque chose à ta terre en retour de ce qu'elle te donne. Une bonne terre est comme une bonne vache : si tu la nourris, elle te nourrira ; si tu l'épuises, elle t'épuisera. Procure toi des animaux de bonne race ; tu peux, par exemple, te procurer, avec trois moutons, autant de laine que ton père en retire de ses douze, et ces trois moutons n'ont chacun qu'une bouche comme les autres. Tâche de bien connaître la nature du sol de ta terre, et sème les grains qui y poussent le mieux. Fais attention à ce point ; j'ai vu un homme se ruiner en s'entêtant à semer des pois dans un champ qui n'en voulait pas pousser. Porte une grande attention aux fossés ; qu'une pluie de trois jours ne baigne jamais ton champ que tu viens d'ensemencer. Il y en a qui, par ambition, perdent tout. Il fait beau pour semer, ils sèment pendant quinze jours : à plus tard les rigoles. La pluie tombe, séjourne sur la terre qui se convertit en croûte, et la récolte prouve que si on eût semé une pièce de moins, on eût eu cent minots de plus. Ne tiens pas aux grandes semences, mais sème avec intelligence. Quatre arpents de terre bien cultivée peuvent te donner plus que tout un champ d'avoine. Tu connais tout l'argent que ton oncle a fait, avec le demi

arpent de tabac qu'il avait planté ! un demi arpent de carottes nourrira tes animaux plus longtemps que dix arpents de grains. Un arpent en blé-d'inde te donnera plus que dix arpents en sarrasin. Pour ta table, tu as un défaut à éviter : ne mange pas ton lard pendant les longues journées d'hiver, où tu n'as que ton ménage à faire, pour ne manger ensuite que du pain et du lait pendant les semences et les récoltes. Sois poli et hospitalier, mais n'attire pas toute la paroisse chez toi pour manger en fricots les deux cochons gras que tu as tués pour vendre ? Maintenant, pars, mon garçon ; va te bâtir un petit chantier, une grange, une étable ; et, dans deux ans quand tu auras serré le grain des vingt arpents que tu auras défrichés, tu viendras chercher *celle qui est aux oiseaux* et je te marierai pour rien.

—

TOUCHE CINQUIÈME.

Napoléon le Grand dans les épinettes.

Ce jeune homme dont je viens de vous parler, ce Napoléon, le plus grand des cinq de ce nom, je l'ai vu au milieu de la forêt. Il est l'âme d'une petite colonie qui compte douze membres. Ils ont chacun leur lot, mais ils n'habitent encore que deux chantiers. Ils attendent que le feu ait passé dans leur abattis pour se bâtir. Ils ont dans leurs chantiers

des beaux lits moelleux de branches de sapin qui répandent une odeur que les pharmaciens sont impuissants à vous procurer. Ils ont un bon plancher tillé sur lequel ils peuvent danser. Un gros sapin fendu leur a fait une table qui a su résister au poids d'un ours qu'ils ont tué, et dont j'ai mangé ma bonne part. Un petit poële de tôle, qu'ils appellent l'engin du *Great Eastern*, réchauffe le salon, la cuisine et les chambres à coucher, vu que, grâce à un nouveau mode d'architecture, ces trois choses sont dans le même appartement. Chacun fait la cuisine sa semaine, et chacun lave la vaisselle à son jour. Chaque chantier a choisi un chef auquel ils ont juré obéissance. Le matin, le chef crie : lève, lève, et chacun de se lever au premier mot. Ils font la prière et mangent en commun. Le déjeuner ne retarde pas, le cuisinier s'est levé une demi-heure avant les autres. Alors ils se dispersent chacun sur son lot. Quelquefois ils se prêtent une journée quand ils ont à travailler dans le gros bois. Jamais jeunes gens ne furent plus ambitieux. Ils ont hâte que la journée du Dimanche soit passée pour recommencer leur ouvrage. C'est à qui avancera son lot plus vite que les autres. L'un d'eux me disait : chez nous, j'étais paresseux à moisir sur ma chaise, et maintenant je regrette le temps que je perds en allumant ma pipe, je veux semer huit arpents le printemps prochain, et je les sèmerai, ou, mon nom n'est pas Robichon.

Ils se disputent chaque soir, entendez-les : Oui,

mais, Pierre, si tu es en avant de nous autres ce soir, c'est parce tu as eu la chance de te trouver dans le bois clair ; j'ai eu, moi, trois bouleaux qui m'ont pris presque mon avant-midi ; attends à demain pour te vanter ; si, demain, tu es plus avancé que moi, tu auras de l'écume sous les bandes du harnais, quand tu reviendras le soir, entends-tu ? Un autre dit : ah ! ça ; il parait que dans l'autre chantier, il y en a un qui a déjà cinq arpents de faits.

C'est de la blague tout ça ; il mesure ses arpents avec de la peau d'anguille ; après tout il n'a que deux bras comme nous, il n'est pas *plus diable que tous nous autres.* En les entendant, que j'étais heureux d'avoir de tels compatriotes ! On a dit avec raison : celui qui fait pousser un épi de blé, là où ils ne poussait qu'un brin de mil sauvage, est un conquérant. Que dire de ces douze jeunes gens qui vont semer cent minots de blé, peut être en récolter deux mille, c'est à dire, assurer la nourriture de deux cent cinquante personnes sur un terrain qui, douze mois auparavant, était insuffisant à nourrir l'ours qu'ils ont tué ! Ce sont de grands conquérants, qui s'emparent d'un pays sans verser d'autre sang que celui que les mouches leur sucent.

Et dire que ces jeunes gens étaient sur le point de partir pour les Etats, s'ils n'avaient trouvé un protecteur, qui ne veut pas que je mentionne son nom ! Que de milliers de nos jeunes gens laissent notre patrie et seraient des conquérants, s'ils avaient des

protecteurs ! même *des protecteurs intéressés*, qui feraient fortune tout en fumant leurs cigares.

Si j'avais mille piastres, que j'aimerais à mettre dix colons dans la forêt ! je les visiterais chaque année dans ma promenade accoutumée. Que je serais content de les voir ! qu'ils seraient heureux de me presser la main ! Et puis, quand il n'y aurait plus de mouches, j'irais me bâtir une belle petite maison près de l'Eglise ; mes enfants s'instruiraient au couvent, et je surveillerais mes *dix belles fermes*, conquises sur la forêt, pour avoir assisté dix jeunes hommes pendant un an ou deux. Mais......ça viendra.

—

TOUCHE SIXIÈME.

Napoléon le petit, chez un barbier.

C'était au centenaire de Philadelphie. Un Canadien d'une noble intelligence et d'un cœur plus noble encore, entre chez un barbier. Un nègre lui fit la barbe. Notre compatriote entendit du bruit, se retourna et vit deux figures courbées vers la terre. De grands doigts décharnés ramassaient des cheveux à l'aide d'un porte-ordure. Quelle ignoble fonction ! se dit-il, passer le beau temps de sa jeunesse à ramasser des cheveux d'une main et tenir un porte-ordure de l'autre ! Il faut que je leur dise que dans mon pays, il y a une fortune à faire pour un cœur

vaillant. Il leur adresse la parole en anglais, on le comprend à peine. Il leur parle français, o honte ! il reconnait des compatriotes, des compatriotes esclaves d'un nègre ! des compatriotes qui mangeaient les restes de leur maître, qui ne les souffrait pas à sa table ! des compatriotes auxquels un noir disait : tire mes bottes et lave-moi les pieds ; des compatriotes auxquels une mère généreuse avait donné un sang riche et assez vigoureux pour en faire des fondateurs de paroisse. Quelle humiliation ! être les valets d'un valet, les esclaves d'un esclave ! !

Cependant pourquoi leur jeter la pierre ? j'ai peut-être tort. Ils avaient eu le malheur de naître pauvres, d'avoir été élevés pauvres ; et, à vingt ans, ne pouvant s'engager nulle part, ne pouvant s'endetter nulle part, ne pouvant vivre de l'air du temps, ils ont dit, en pleurant, adieu à leur patrie ; après trois ans d'absence, les larmes leur coulent encore des yeux au souvenir de leur mère ; ils voudraient revoir le clocher de leur village, mais ils ne le peuvent plus : ils sont esclaves pour toujours......... toujours..... *..à moins qu'ils ne trouvent un protecteur.*

Le malheur de ces jeunes gens me touche. Ont-ils pu l'éviter ? je n'en sais rien. S'ils ont eu une chance de s'établir sur des lots, s'ils ont gagné de l'argent ; et, qu'ils l'aient dépensé, ils ont bien mérité leur sort. S'ils ont été les esclaves de l'ivrognerie ou de la paresse, ils méritent d'être les esclaves d'un nègre. Lâches ! qui avez abandonné votre patrie, quand

elle pouvait vous nourrir, soyez esclaves ; déserteurs de la plus belle des causes, portez sur votre front courbé vers la terre, les stigmates du déshonneur ; meurtrier de votre mère, meurtrier de vos enfants, portez attachée à votre main la marque de l'ignominie, et que les travaux forcés soient la peine que vous subissiez pendant toute votre vie. Vous dont le nom devait figurer à côté de celui de vos ancêtres, dans l'histoire du pays, vivez ignorés dans le mépris du silence ; qu'on ne sache pas même le nom que vous portez, ni celui de votre paroisse, qu'on ignore le lieu de votre sépulture. Le Canada, que vous avez déserté, ne vous doit plus rien, si ce n'est à peine d'annoncer votre mort à vos compagnons d'enfance.

Mais, chers amis, laissons un sujet si triste, et retournons à notre Canada, notre cher pays que nous aimons tant et qu'il ne faut pas avoir de cœur pour quitter. " O Canada, si jamais je dois te laisser, que ma droite se sèche, et que ma langue s'attache à mon palais ! ! ! "

—

TOUCHE SEPTIÈME.

Pour la première fois dans le bois.

C'est la première fois, jeune homme, que vous êtes dans la forêt dans le but de défricher une terre. Ceux qui ont l'expérience du pays, nous disent que vous aurez à faire :

1° Un petit chantier de bois ronds, couvert d'écorce sur laquelle vous jetez de la terre, que vous retenez par quelques gaules. Cette terre empêche l'épinette de fendre et vous protége contre le froid de l'hiver. Vous construirez un *petit abri* pour vos provisions : une espèce de four à l'épreuve du feu des bois ; si vos provisions allaient brûler, que deviendriez-vous ? je connais des jeunes gens qui ont perdu leur avenir pour ne pas avoir pris cette précaution.

2° Vous défrichez en vrai canadien. Dans l'automne, à l'approche de la neige, vous serpez les fredoches et les jeunes pousses, de manière à ne laisser que le gros bois, ce qui vous permettra de continuer votre défrichement tant qu'il n'y aura pas trop épais de neige.

3° Vous irez passer l'hiver chez vous, si ce n'est pas trop loin, car il faut ménager vos provisions ; trouveriez-vous chez quelques habitants à gagner votre nourriture, c'est déjà beaucoup. Soyez sur votre lot vers la fin de Mars.

4° Quand la neige sera fondue, continuez votre défrichement ; ayez bien soin de remarquer, à la fonte des neiges, vers quel endroit se dirige l'eau sur tous les points de votre lot. Ceci vous aidera à déterminer avec intelligence la direction de vos fossés. Faites brûler quand l'occasion le permettra. Mettez tout ce qui vous appartient dans votre *cachette*, ou caveau, recouvert en terre. Si votre chantier brûle,

et que vous ne puissiez le sauver, *laissez-le brûler.* Après le feu, vous en bâtirez un autre, plus grand, que vous devrez habiter cinq ou six ans et dans lequel vous commencerez à élever votre famille. Comme vos fossés sont faits depuis l'automne passé, on n'en parle pas. Semez à la saison voulue. Si vous pouvez vous procurer quelqu'un, pour pouvoir semer en temps convenable, faites-le ; ne regardez pas la dépense de quatre à cinq piastres. Si, dès la première année, il y a des animaux autour de votre lot, il vous faut de la *bonne* clôture. Qu'il est pénible de voir les animaux détruire, dans trois ou quatre nuits, l'espérance d'un an de travail ! et cela, quelquefois, parce qu'on est trop négligent pour fermer une barrière, ou trop paresseux pour *boucher* une pagée de clôture. La première année, il faut que vous semiez de la graine de mil, pour avoir une prairie qui puisse nourrir votre cheval, et avoir du paturage.

5° Pendant que votre grain pousse, vous continuez votre défrichement. Vous mettez de côté les arbres qui peuvent vous être de quelque utilité pour bâtir votre grange, votre étable, ou votre chantier, si le premier est brûlé. Vous levez de l'écorce pour couvrir votre grange, vous l'étendez, et vous la chargez d'un poids suffisant pour qu'elle ne se roule point Deux hommes bâtissent une grange provisoire dans trois jours. Cette grange pourra vous servir bien des années en calfeutrant les joints avec de la paille.

6°. Vous récoltez votre grain, et l'assurez contre

le mauvais temps. J'étais pour ajouter que vous pouvez ensuite en manger une partie selon les besoins de votre estomac, pendant tout l'hiver, mais je crois ce conseil inutile.

7° Pendant le deuxième hiver, il ne faudra pas perdre son temps ; on se mettra avec un compagnon, on sciera des planches ; on équarrira du bois, on fera du bardeau, des pieux et des perches de clôtures. Vous voyez qu'il y a de l'ouvrage à faire. Mais encore une fois, assurez toutes ces choses contre le feu. Excusez-moi de vous répéter souvent ce conseil ; J'ai tant vu de jeunes colons travailler pour rien pendant trois ou quatre ans.

8° Quand le colon se sera bâti un bon petit chantier, une étable, une laiterie, une grange, et qu'il aura du *pâturage*, c'est-à-dire, pas avant la fin de la deuxième année, peut-être de la troisième, alors, il se pourvoira d'une vache, de deux moutons, de quelques volailles etc., etc., puis il se mariera et sera heureux tout le temps de ses jours.

—

CINQUIÈME PIPÉE.

LE PATRIOTISME.

Qu'est-ce que le patriotisme ? demandai-je un jour à mon oncle Germain, canadien dans le *fin bout des ongles*. Il me répondit dans son style accoutumé.

Ce cher oncle ne s'occupa jamais assez des règles de la grammaire et de la rhétorique. " Le patriotisme, mon neveu ; ce n'est pas *ceux* qui parlent deux heures le jour de la St. Jean Baptiste et qui ne font rien le reste de l'année, le patriotisme ! *c'est un bon habitant !* voilà ce que c'est que le patriotisme." Cette définition valait bien celle d'un écolier qui s'écriait du haut de la plateforme : " L'idée la plus noble, la plus grande, la plus sublime......... c'est d'être canadien-français." Ne me demandez pas le nom de cet écolier, il n'est pas prudent de tenter l'humilité des écrivains. Vous voyez que les deux définitions se rapprochent et qu'il doit y avoir de la parenté dans les auteurs. Mais à quoi bon savoir la définition du patriotisme, si on n'a pas la chose. Le patriotisme se prouve par des actes. Ecoutez un beau petit trait :

J'avais seize ans, je passais mes vacances dans les Etats. Le jour de la grande fête arriva. Les patriotes fourmillaient. Des cris et des discours, il y en eut à étourdir les roches. Un jeune homme surtout fit fureur. Il avait de l'orateur dans la poitrine. Quelle voix souple ! qui grondait, tonnait, pleurait, riait avec un naturel parfait. Le prestige de la richesse l'entourait, son père était grand constructeur de navires. Il était alors bien riche ; quelques uns disent qu'il l'est encore bien plus aujourd'hui, vu qu'il a fait banqueroute. Après que tous les beaux discours furent finis, un brave vieillard, à barbe argentée, s'avança sur l'estrade et

dit : Tous ceux qui sont ici présents et qui auraient du bois à fournir à un moulin à douves, ou, comme on l'appelle ici, à douelles, sont priés de se rendre en face de l'hôtel. On y courut en foule. Un grand nombre d'habitants promirent quantité de bois, l'un vingt cordes par année pendant dix ans, l'autre cent cordes pendant vingt ans, et ainsi de suite. Un homme, un crayon en main, posait des chiffres sur un papier. Le lendemain, les journaux annonçaient qu'un moulin à faire des quarts et des tonneaux de toutes dimensions allait bientôt se bâtir. Nous étions à l'hôtel et chacun parlait du héros du jour, du jeune homme qui avait fait dresser les cheveux sur la tête. Un vieillard qui a mêlé son nom à nos troubles de 37, M. Johnson, prit la parole : " Pour moi, messieurs, je trouve qu'il n'y eût qu'un patriote hier qui ait pris la parole ; car, remarquez-bien que le vrai patriote n'est pas celui qui fait dresser les cheveux sur la tête, mais celui qui fait agir les bras. Le vieillard qui a demandé aux habitants de se réunir devant l'hôtel, a fait plus pour son pays que tous les claque-dents de tribune qui l'ont précédé. Une bonne suggestion vaut mieux qu'un long discours. Les habitants de cet endroit, tout en défrichant leurs terres, vont venir vendre leur bois au moulin à futailles, qui sera d'une grande richesse pour ce pays." M. Johnson ne s'est pas trompé, une ère nouvelle de prospérité se leva pour les habitants de ce lieu. J'étais jeune, mais je n'ai pas oublié cette définition du patriote : c'est un homme qui ne

fait pas dresser les cheveux sur la tête, mais qui fait agir les bras. Cette définition plaisait souverainement à mon défunt oncle Germain *qui est mort*, bien entendu. J'étais obligé de lui raconter ce trait toutes les fois qu'il arrivait un visiteur ; et alors, invariablement, sortaient de sa bouche les paroles suivantes dont la répétition a dû hâter sa mort : Eh ! bien, monsieur, que pensez-vous de mon neveu ! hein ?

En 1868, l'expérience m'a prouvé, une fois de plus, l'inutilité des beaux discours, au point de vue patriotique. On chômait la St. Jean Baptiste. Quelques uns lancèrent mon nom à la foule. Je montai sur le palier pour faire une " improvisation " que je préparais depuis trois jours. Je commençai par la phrase traditionnelle : le grand jour est enfin levé pour nous ; puis, à l'aide d'une bonne mémoire, je répétai des phrases que j'avais entendues cent fois. En parlant de nos gloires militaires, je ne manquai pas de dire : Combat des Thermopyles, vous pâlissez devant les plaines de Chateauguay ! Léonidas, pigmée grecque, relève ta tête pour contempler la grande figure de Salaberry ! jeunes gens qui m'écoutez, restez fidèles au drapeau de l'honneur et de la vaillance ; jeunes hommes, dont le sang brûle les vaisseaux qui le contiennent, soyez dignes de vos aieux, et, à l'heure du combat, on vous trouvera au poste de la gloire, entourés dans les plis de notre " feuille d'érable," et notre fleuve St. Laurent, grossi du sang de nos ennemis, ira porter aux mers épou-

vantées, le tribut de votre courage indomptable et d'une valeur qui réduit à néant, celle des Bayard, des Crillon et des Condé. Il me semblait voir à chaque instant monter les chapeaux sur la pointe des cheveux hérissés de tous mes auditeurs. Je descendis de la tribune en me disant : c'en est fait ! les Canadiens ne partiront plus pour les Etats. Vive les discours ! !

Le lendemain, je rencontrai dans le chemin, un de mes compagnons d'enfance.

—Bonjour, mon cher Zacharie, me dit-il ; tu as parlé joliment fort hier.

—L'auditoire m'a communiqué son enthousiasme, dis-je, avec un humble extérieur.

—De crainte que je ne te voie plus, repartit-il, je te dis adieu tout de suite.

—Où vas-tu ?

—Aux Etats.

(*A part*). Mon discours ! Tu n'y penses pas, mon cher ; c'est une folie de partir pour les Etats, tu vas t'y ennuyer seul.........

Oh ! je ne suis pas seul ; les semences sont finies, il n'y a plus d'ouvrage, et nous partons *vingt deux*.

(*De côté*). Mon discours !.........

Ce qui précède, ne tend pas à dire qu'il n'y ait pas de patriotes dans mon pays, mille fois, non. Que j'étais heureux d'entendre dire l'autre jour à un de

nos membres du parlement : " le Rév. M. Labelle, de St. Jérome de Montréal, va nous fonder, s'il vit encore dix ans, près de trente paroisses. Il ne rêve que colonisation et s'occupe activement de la chose. Il presse, sollicite, commande, entraîne ; et on ne peut lui résister. Que de pères lui doivent d'avoir leurs enfants autour d'eux ! Ils déterminent ceux qui ont une grosse famille et qui ne peuvent les établir, de vendre leurs terres, et d'aller mettre les mille piastres qui leur restent sur des terres nouvelles ; car il est convaincu par l'expérience que c'est inutile d'envoyer dans le bois un colon qui n'a rien, à moins que le gouvernement ne l'entretienne en lui faisant faire des chemins ou des ponts. En bon patriote, il va encourager par ses visites, ceux qu'il a fixés au milieu de la forêt. Le pays, " ajouta ce membre, " lui doit beaucoup ; des hommes comme celui là méritent le nom de patriotes." J'étais heureux d'entendre, de la bouche d'un membre du parlement, cet éloge donné à notre clergé.

—

TOUCHE DEUXIÈME.

Un rayon d'espérance.

1880 sera une époque mémorable dans l'histoire de notre pays. La *classe dirigeante* de notre société va se réunir dans un but patriotique. On parlera un peu du Canada passé, mais on parlera surtout du

Canada futur. On me dit qu'il y a déjà des comités qui se forment, devant s'occuper chacun, d'une branche particulière de notre industrie. La colonisation sera le thème principal du jour, me dit-on.

On recherchera, pour la millième fois, les causes de notre émigration ; mais cette fois-ci, on veut y porter un remède. On parlera d'éducation, de luxe, d'ivrognerie, du système de crédits chez les marchands ; on traitera la question de nos mines, des canaux, des chemins de fer. On parlera de sucre de betterave, de tabac, de carottes, de patates. Sur toutes ces questions, les membres de notre *classe dirigeante* en Bas-Canada, recevra les lumières les uns des autres. Il y aura des questions, des réponses, des objections, des systèmes proposés, des systèmes démolis, des rêves faux et des rêves vrais, des arguments de toutes sortes, voire même des arguments *frappants*, le tout pour le bien du pays. Du choc des opinions jaillit l'étincelle de la vérité.

Toutes ces choses ne se traitent pas du haut de la tribune, devant le peuple assemblé qui crie : oui ! oui ! et dont cent oreilles, tout au plus, entendent ce qui se dit ; mais les comités, présidés par de bons patriotes, agiteront ces questions bouche à bouche, cœur à cœur. Chacun sa branche. Dans l'éducation, mes bons habitants, nous laissons faire ceux qui ont l'expérience de la chose et qui ont passé par là. Dans le comité qui s'occupera de colonisation, j'aimerais, mes chers habitants, que quelqu'un de

vous s'y trouva, *vous qui avez passé par là.* Que votre expérience serait utile dans ce comité ! ! Ne craignez rien ; vous parlerez votre langage et direz à tous les messieurs : Excusez-moi, je ne connais pas la grammaire, il n'y avait pas d'école dans mon temps, mais j'ai fait instruire mes fils ; l'un est prêtre, l'autre est membre, peut-être ministre ; vous commencerez à parler bien tranquillement en nommant un chien, un chien, et un chat un chat. Vous verrez que vous serez compris et écouté avec beaucoup de respect. J'espère qu'il y aura aussi de jeunes colons qui viendront parler de leur bonheur ou donner les causes de leur insuccès. Un dira : c'est parce qu'il manque un chemin ; un autre dira : c'est parce qu'il n'y a pas de pont ; un autre : parce qu'en tel endroit, la terre est trop basse ; un autre : parce que j'ai été trompé, et que je n'ai pas eu un seul minot de grain, depuis trois ans, la terre n'étant d'aucune valeur ; un cinquième s'avancera : c'est parce qu'il n'y a pas de chapelle dans notre endroit. Et moi, messieurs, retentira la voix vibrante du sixième, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : l'automne dernier, en cherchant des membres de traîneau, j'ai découvert le plus beau lopin de terre où il y a de la place pour deux paroisses, de la belle terre forte, messieurs, l'eau m'en vient à la bouche rien qu'à y penser. Si c'était arpenté, j'y établirais mes deux garçons. Les secrétaires sont toujours à écrire pendant ce temps. Mais portez attention aux paroles de ce beau jeune homme, habillé d'une étoffe à tissu

très-fin, faite au métier, moins chaude pour le jour de la St. Jean Baptiste que le drap noir et plus belle que le velours de soie : " Messieurs, quand on s'est établi dans notre endroit, il y avait des chantiers tout près de nous, et l'avoine et le foin se vendaient bien. On a semé de l'avoine à force et fait des prairies. Maintenant il n'y a plus de chantiers ; on a vingt lieues à faire pour porter notre avoine et notre foin au marché ; et les gens continuent de semer de l'avoine pour laquelle il ne leur reste pas cinq sous du minot de retour à la maison. Les gens ont pour leur dire qu'ils font comme les vieux faisaient, excepté qu'ils boivent un peu moins de rhum : le désir ne manque pas, mais ils sont trop pauvres pour donner leur raison à l'aubergiste. Quelques-uns de nous autres ont pensé qu'il valait mieux élever des animaux qui pouvaient se rendre seuls au marché et laisser la routine de nos pères de côté, vu que les circonstances ne sont pas les mêmes. De ce que mon père a été à la messe de minuit en voiture d'été, l'année dernière, pour la raison bien simple qu'il n'y avait pas de neige, il ne s'ensuit pas que je devrai m'y rendre l'an prochain avec mon quatre-roues, s'il y en a cinq pieds." (Dans l'auditoire on se regardera et on sourira, comme il est naturel de sourire le jour de la St. Jean Baptiste.) Le jeune homme continuera en ces termes— il n'est pas bête, comme vous allez voir, ce fils d'habitant : " peut-être, messieurs, que vous trouvez que je suis un peu long, mais que voulez-vous ? notre famille est en

grande renommée pour parler. Nous sommes treize et nous avons tous plus de langue les uns que les autres ; puis songez que je suis, moi, le dernier des enfants. J'achève cependant de vous parler : je disais donc que quelques-uns élèvent des animaux, mais ils éprouvent de la difficulté à les vendre ; ne pourriez-vous pas nous être utile ? " Le président du comité prendra la parole : mon cher ami, je connais un boucher de cette ville qui se plaignait l'autre jour de la difficulté d'obtenir des animaux gras. Le comté où il achetait les siens, les envoie maintenant au bourg voisin où se sont construites ces nouvelles manufactures dont vous avez entendu parler. Il est obligé de correspondre souvent et a beaucoup de trouble à servir ses pratiques ; je le verrai et je le mettrai en rapport avec vous ; je ne doute pas qu'il achète de votre paroisse une quinzaine de *têtes* de bêtes à corne, par semaine ; alors, les habitants n'auront plus rien à craindre. Etes-vous content, monsieur ?

—Oui ; pourvu qu'il achète les queues aussi, ajoutera Jean-Baptiste d'un air narquois.

Dans ces comités, on verra d'après des statistiques préparées d'avance, les comtés qui fournissent le plus de grains, de légumes, d'animaux ; on se demandera pourquoi le comté voisin, supérieur par la fécondité de son sol, produit-il moins ? Si la mauvaise culture en est la cause, on y portera remède.

On saura enfin, en 1880, quel est le surcroît de la population de tel ou tel comté. On connaîtra le

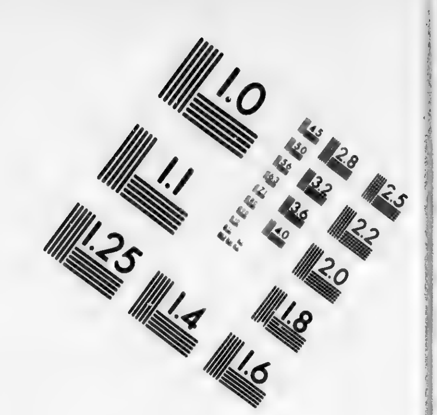
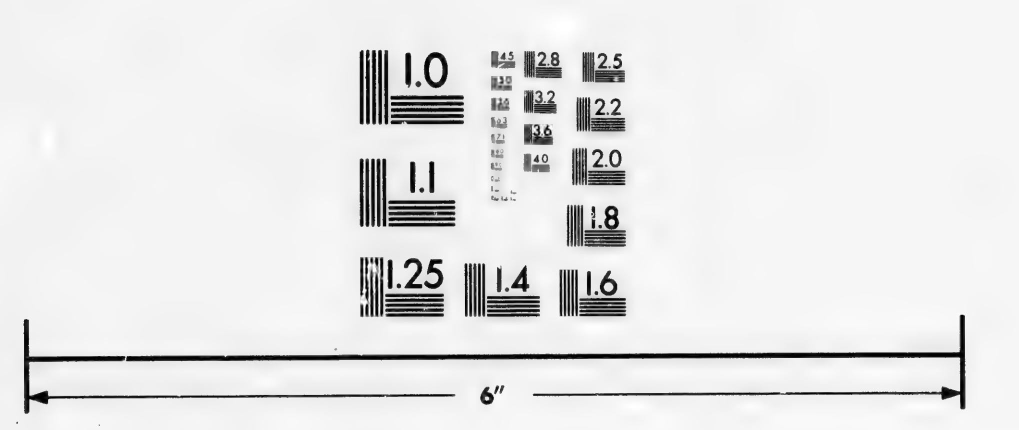


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





nombre des émigrants, on préparera des places dans nos forêts pour chacun des jeunes gens de ce comté, sur le point de nous laisser.

Chaque société de St. Jean-Baptiste,—et elles sont nombreuses—promettra de protéger au moins cinq colons, pris dans la localité de chacune de ces sociétés. Ces colons de toutes les parties du pays attireront de tous côtés un grand nombre de leurs connaissances. On parlera peut-être de créer "l'impôt du patriotisme," de demander cinq centins à chaque chef de famille canadienne en faveur de la colonisation. Que de cinq centins sont plus mal employés que ne le seront ceux-là ?

Comme cette assemblée sera composée de membres catholiques, on croira que le bon Dieu a quelque chose à faire dans le Bas-Canada, et on ne le regardera pas comme un étranger. On tâchera de se le rendre propice, sachant que c'est Lui qui donne les bonnes et mauvaises récoltes, les gélées et les grêles. On demandera une loi à la législature pour sévir contre les blasphémateurs qui attirent les vers dans notre blé. Cette loi ne sera pas une lettre morte ; on la mettra à exécution. Qu'il est ridicule de vouloir chercher la prospérité d'un pays loin de Dieu ! ! Dès que, dans nos assemblées publiques, on craindrait de prendre ses intérêts, on verrait aussitôt flétrir notre "feuille d'érable". Dieu avant tout, mes bons habitants ; Dieu avant tout !

Que de choses encore d'une utilité première, se-

ront traitées dans cette grande assemblée de 1880 ! On fera un rapport de toutes les délibérations de cette grande réunion pour l'instruction du peuple et l'utilité de nos compatriotes. Ce sera peut-être le plus beau monument que le patriotisme aura élevé à la gloire de Dieu et à celle de notre patrie. Les siècles futurs contempleront ce chef-d'œuvre ; et, dans leur admiration, ils diront de nous ce que Napoléon premier disait des vieux prêtres fidèles pendant la révolution :

“ Quelle pâte d'hommes que ces canadiens de 1880.'

—

TOUCHE TROISIÈME.

Pour nous reposer.

Depuis plus d'une heure et demie, nous sommes à faire de la terre neuve et à calculer les minots de grains que la Divine Providence nous a accordés. La veillée s'avance et nous ne nous laisserons pas sans nous amuser un peu comme le font de bons canadiens, c'est-à-dire, sans offenser le bon Dieu qui nous écoute.

Que voulez-vous que je vous raconte ? Des histoires de bêtes *à la grand'queue* ? Oh ! non ; ces histoires ne sont pas faites pour des canadiens pleins d'esprit comme nous le sommes ; ces contes ne sont bons qu'à faire peur aux enfants et à les rendre fous et mal-

heureux pour le reste de leur vie. J'ai envie de vous faire connaître le tisonnier de ma mère, de ma bonne mère qui est au ciel, j'espère; vos mères sont toutes bonnes, et la mienne était comme les vôtres. Quand je vois partir quelqu'un pour les Etats, ma première question est toujours celle-ci: Ta mère vit-elle, mon ami? Quand on me répond oui; il me semble entendre cette bonne mère sangloter. Elle doit se dire: si mon fils trouvait une main charitable pour le conduire dans la forêt, il irait me préparer un chez moi; je demeurerais avec cet enfant que j'ai élevé avec tant de peine, et que je ne reverrai plus.—Je parlais d'amusement, et nous voici la larme à l'œil! voyons, mettons cela de côté et revenons au tisonnier.

J'étais jeune et malade, je m'étais ni plus ni moins cassé la tête; mais comme cet incident n'est pas de nature à jeter du jour sur mon récit, je continue. Mon père était absent; il n'y avait point d'hommes à la maison, car ne comptez pas pour un homme, un enfant de neuf ans qui a la tête cassée. Maman était assise dans une grande chaise. Une lampe était posée au milieu d'une large table, autour de laquelle se tenaient presqu'une douzaine de filles, chacune occupée à travailler. Un journal était déposé sur cette table. Tout-à-coup, on frappe à la porte.

—Entrez!

—La porte s'ouvre. Un homme d'une taille de géant apparaît et demande à couvert.

—Volontiers, Monsieur, dit ma mère ; approchez du poële, car vous devez être trempé par cette pluie battante. Avez-vous soupé ?

—Oui ; madame.

Ma mère demanda alors un peu de bouillon, car elle était malade et bien faible. Six de mes sœurs se levèrent ensemble, l'une d'elles, plus heureuse que les autres, saisit la première le pot au bouillon et en apporta à ma mère. " Maintenant ma fille, regarde donc le journal, s'il parle de Notre Saint Père le Pape ? " Ma sœur commença aussitôt à lire une lettre du Saint Père, adressée à l'univers catholique, touchant le dogme de l'Immaculée Conception. Le géant se chauffait et comptait toutes les têtes de la famille. Tout-à-coup, il se lève et nous adressa la parole. A sa prononciation, on crut qu'il était italien : Comment ! vous croyez encore à toutes ces superstitions-là ! Si vous connaissiez celui que vous appelez le Saint Père, dit-il ! peut-être lui donneriez-vous un autre nom !...

Il n'eut pas le temps d'achever : ma mère, cette petite femme faible, se lève ; Oh ! permettez-moi de vous le dire : qu'elle me parut belle tout-à coup ! Ses yeux lançèrent des éclairs, quand elle bondit de sa chaise ; de ses deux mains, elle saisit le tisonnier— ancien manche de nos vieilles poëles canadiennes : ma fille, ouvre la porte ; puis brandissant cette arme au-dessus de la tête de cette homme pris comme un mur : petit polisson !—remarquez qu'il avait six pieds

et demi—petit polisson ! comprenez-vous le français, quand on le parle par signe ? Ma mère, dans ses écrits, se servait toujours de signes, et le tisonnier est la seule plume qu'elle ait jamais tenue. Le géant baissa la tête pour parer le coup et décampa en laissant une partie de son pantalon dans les dents de notre Jupiter, gros chien de Terreneuve.

Ma mère s'affaissa sur sa chaise : continue ta lecture, dit-elle. Ma sœur continua au milieu du plus grand silence qui ait jamais existé chez nous. Quelques instants plus tard elle ordonna que le fanal fut allumé. Le pauvre malheureux ! dit-elle ; il ne trouvera pas à coucher maintenant; il pleut et il peut prendre une maladie ; rappelez-le. On le rappela ; il faisait si noir dans cette nuit pluvieuse d'automne qu'il n'avait fait que traverser le chemin. Il revint au premier cri. Jupiter voulait lui arracher le reste de ses pantalons ; on apaisa ce chien fidèle.

—Entrez, entrez, dit ma mère, le chien ne vous fera aucun mal.

—Ce n'est pas du chien que j'ai peur, madame.

—De quoi donc ?

—Du tisonnier !

—Tenez ! vous allez vous coucher maintenant, dit ma mère, vous donnerez vos pantalons et votre blouse qui sont déchirées ; nous allons vous les raccommoder.

—Je vous serai bien obligé, madame ; puis revenu à

lui-même, il ajouta : je vois que vous avez un cœur aussi gros que votre tisonnier.

—Apprenez, monsieur, que c'est notre Saint Père le Pape qui me conseille de vous faire cela, ajouta ma mère.

Le gros monsieur se disposa à se coucher. Ah ! ça ! dit ma mère, n'oubliez pas de faire votre prière et pensez à remercier le bon Dieu de ce que vous ne couchez pas dehors par une pluie pareille. L'étranger hésita, se gratta le front, puis jeta un regard sur le tisonnier et se mit à genoux.

Quelques jours plus tard, ce même étranger se trouvait chez un canadien d'une autre paroisse ; on lui demanda ce qui l'avait frappé le plus dans notre pays.

—Les tisonniers ! répondit-il aussitôt.

Encore une autre histoire, si ça ne vous ennuie pas, l'histoire du bon mendiant qui a dit un mot " qui en vaut la peine. " Je ne la raconte qu'à vous, mes bons habitants, car peut-être que d'autres feraient la petite bouche tandis qu'ils l'ouvrent pour dire des choses pires que celle que je vais vous raconter.

Il y avait un mendiant qu'on appelait le mendiant aux deux chapelets. Je l'ai vu bien souvent dans mon jeune âge. Nous étions heureux de sa visite. Il disait un chapelet le soir, toujours un chapelet le matin, avant de partir. Il était bien humble. Il

racontait en quelques mots son histoire : " J'ai bien travaillé mais, j'étais un homme sans talents et bien malheureux dans mes entreprises, probablement par ma faute ; il est peut-être mieux pour moi que je sois pauvre ; c'est *mon moyen* de gagner le ciel. Dieu a été bien bon pour ma famille. J'ai eu douze enfants qui sont tous morts, mais morts après avoir reçu tous les derniers sacrements, ce qui n'est pas donné à bien du monde.

Un jour, le bon vieux mangeait dans une maison. On lui avait donné du bon pain, dont on avait enlevé la croûte, car il n'avait plus de dents, et assurait aux petits enfants qu'il était venu au monde comme ça.

Un jeune homme du voisinage entra dans cette maison et aussitôt commença à discuter avec un jeune écolier, qui lui disait de se taire. Ce malheureux jeune homme avait connu l'Afrique et l'Amérique, et était devenu impie. Il ne croyait plus à Dieu et disait qu'après la mort, il n'y a plus rien. Le jeune écolier lui répondait : tu n'es plus canadien alors, puisque tu as abandonné la foi de tes pères ; je t'en prie au nom de notre nationalité, dis que tu es né à Macao.—Oui, je suis canadien, retorquait l'autre, je le serai toujours, mais un *canadien reviré.*

Le mendiant aux deux chapelets qui avait écouté, sans rien dire, prit la parole : Un canadien est une *bonne chose*, or il ne faut jamais tourner les bonnes choses. Voyez ce morceau de beau pain, c'est une

bonne chose, puis se levant et regardant par la fenêtre qui donnait sur l'étable— mais quand c'est tourné......... La discussion fut finie.

Une autre : c'était à Chicago. Un canadien était devant un immense édifice où l'on faisait des coffres-forts à l'épreuve du feu. Il regardait de ses deux yeux. Un américain, faisant un clin-d'œil à ses voisins, clin-d'œil qui voulait dire : on va rire de ce petit canadien, s'approche de lui : Vous voyez ce coffre-fort ? eh ! bien, on l'a entouré de quinze cordes de bois ; on plaça un coq en dedans et on mit le feu au bois qui brûla pendant une journée ; quand on ouvrit le coffre, le coq chantait.

Pendant que l'américain parlait, le canadien faisait semblant de tout croire.

Par chez nous, dit le canadien, on fait aussi des coffres à l'épreuve des incendies. Quand on les éprouve, on y met un chien. Une fois on jeta un de ces coffres dans une pile de cent cordes de bois en feu. On avait donné à manger au chien parcequ'on croyait que le feu durerait plusieurs jours ; quand on ouvrit le coffre, on vit que le chien n'avait pas touché aux vivres.

—Pourquoi ? fit l'américain.

—Parce qu'il était gelé, M. l'américain, répondit le canadien.

Je vais en raconter une autre maintenant pour vos bonnes épouses qui nous écoutent. Elles mé-

ritent bien une histoire pour nous avoir permis de parler près de deux heures sans nous interrompre, ce qui est une marque d'esprit que certains hommes n'ont pas toujours.

Que vos filles soient attentives. C'est l'histoire de Demoiselle Françoise Soupaupoat, en robe de flanelle et de Demoiselle Amorosa-Pincetta Rangévoudeon dite Têtanlerre, en belle robe de satin, couleur de rose. Vous allez voir que je sais apprécier nos bonnes mères canadiennes qui font manger du beurre à tout le Canada et que je n'aime pas celles qui *se déclassent* ; celles-ci font rire d'elles par tout le monde. L'histoire s'est passée dans notre pays, et j'espère qu'il n'en arrivera jamais d'autre de cette nature.

La famille de Mademoiselle Françoise Soupaupoat est canadienne depuis Adam, sans aucun mélange de sang étranger : c'est tout dire.

Amorosa est venu au monde en Canada, mais a fait son éducation ailleurs. " L'éducation de nos couvents n'est pas bonne pour ma fille " disait un père, homme aux idées avancées au delà des limites de l'esprit. Sa fille partit sous le nom de Marie et revint . . . . Amorosa. Le nom est plus poëtique et rime avec Formosa qui veut dire " sans pareille."

Demoiselle Françoise Soupaupoat était pour prendre soixante-six ans " le jour de Notre-Dame des Avents, à quatre heures du matin. Elle naquit le samedi, jour d'une bordée de neige où l'on n'avait

pas vu l'heure de la porter au Saint Baptême." Elle était maigre et de petite taille, était d'une activité extraordinaire, se levait avant le soleil, mangeait quand elle y pensait et se couchait quand elle en avait le temps. Propre à l'excès, elle avait souvent son balai en mains—n'en eut jamais au front. Elle servait dans la maison des Rangévoudeon depuis cinquante ans, était d'une honnêteté à tout épreuve, travaillait la nuit comme le jour, ne sachant même pas ce qu'elle gagnait. Elle ne savait qu'une chose : sa probité et l'intérêt qu'elle prenait au bien de ses maîtres, l'avaient rendue maîtresse dans la maison de M. Rangévoudeon, surtout depuis la mort de son épouse, femme craignant Dieu et priant pour son mari qui n'allait à la grand'messe que le jour de Pâques. Elle savait bien son petit catéchisme, dont elle lisait une partie tous les Dimanches. Elle apportait son livre de prières à l'église et allait communier aux principales fêtes de la Ste. Vierge. On la respectait dans toute la paroisse ; on la craignait même. Quand les jeunes gens entraient chez Mr. Rangévoudeon, ils ne manquaient jamais de dire à celui qui en était à sa première visite : Si Demoiselle Soupaupoat est là, fais attention à toi, si tu ne veux pas te faire mettre à la porte. Qu'il est beau d'avoir du courage et de faire de suite ce qu'on *voudrait* avoir fait le lendemain ! !

M. Rangévoudeon dit Têtanlerre, était canadien et avait parcouru le monde entier. Sa foi s'était

émoussée dans les voyages. Il était revenu sans fortune ; le seul bien qu'il rapporta en son pays fut de comprendre, après douze ans d'absence, que le canadien "est fait pour le Canada." Un oncle mourut subitement et il lui revint 2000 piastres d'héritage. Il avait voyagé assez pour savoir que cette somme était suffisante pour faire une fortune sur des terres nouvelles. Il prit le chemin de la forêt et réussit, en effet, profitant de toutes les chances qui se présentaient, ayant l'argent sous le pouce. Il alla à confesse pour se marier et n'y retourna plus. Chacun disait qu'il avait perdu sa religion dans ses voyages, ce qui arrive si souvent.

Une fois riche, il voulut tirer du grand. Il pouvait lire les faits divers des journaux et savait presque signer son nom. Il crut que c'était suffisant pour se présenter pour la chambre locale. Il fut élu à la grande surprise des vrais patriotes ; son titre d'habitant lui avait porté chance. Il fit rire de lui, étant incapable de présenter un bill et d'en comprendre les mots. Quand il voyait voter les autres, il faisait comme eux, se levait avec beaucoup d'aplomb, puis s'asseyait pour demander à son voisin ce dont il s'agissait. Il passait le temps des discussions parlementaires à mâcher de la gomme, regardant souvent à sa montre. Il n'eut jamais d'influence en chambre, et les chemins de fer ne passèrent pas dans son comté. Les anglais qui étaient près de son siége, connaissaient la constitution du pays sur le bout de

leurs doigts, ce qui faisait un grand contraste. Il regretta bientôt sa folie, mais il était trop tard ; il s'était acheté une maison en ville, avait fait des connaissances, qui le lancèrent dans des spéculations hasardeuses, tout en buvant à son succès. Il crut qu'il devait boire au leur et en mourut.........pauvre. Mon oncle Germain disait de lui : " Quand on veut sauter plus loin que la borne, on se casse le nez."

Demoiselle, citons toutes ses patronnes, Amorosa, Œuilletta, Avoinia, Pinatta Rangévoudeon, dite Têtanlerre, avait dix-neuf ans, plus une figure faite comme les vôtres, un menton, une bouche, deux joues et deux yeux, *sans paupière*, seule circonstance qui la distinguait des autres. Toutes ces choses supposent une tête. Elle avait de grands sourcils qui montaient jusqu'aux cheveux. Son front était velu. En pays étranger, on avait peu veillé sur son éducation ; et, quoique bonne dans sa jeunesse, elle était devenue peu scrupuleuse. Elle achetait des romans d'amour où l'auteur et ceux qui les lisent rèvent en plein jour et ne peuvent dormir la nuit. Elle connaissait des noms que vous ignorez, témoins ses patronnes, prises dans des livres qui se moquent de ce que les Canadiens ont de plus cher.

Elle avait une bonne santé, jouait du piano deux heures sans s'arrêter, et paraissait encore moins fatiguée que ceux qui l'écoutaient. Elle faisait bien une boucle, c'était son fort, mais ne pouvait mettre une table, ne savait utiliser un morceau d'étoffe, ni

même raccommoder son bas. Quand on lui demandait si elle savait faire une bonne soupe, elle répondait que cela se faisait dans les chaudrons, salissait les doigts accoutumés à la dentelle ; elle riait des filles qu'elle voyait travailler dans les champs, leur donnait le nom de *communes.* Elle avait cependant son mérite : elle tirait bien son mouchoir de sa poche et se présentait avec grâce devant l'assemblée des grands miroirs qui étaient dans sa chambre. Elle dansait tout ce qui peut être dansé sur un plancher embouveté, patinait comme un gamin, et marchait à la raquette comme une montagnaise, ce qui est une bonne chose dans notre pays. En hiver, elle pouvait passer une journée dehors avec le premier fou qui voulait la promener, sans jamais " avoir froid aux yeux.' Sa robe était étroite, ce qui la gênait pour marcher, chose de peu d'importance peur elle qui trottait toujours. Cette robe était gâtée par la boue des rues, la poussière des hôtels, la fumée des vapeurs et la saleté des théâtres. Elle passait sur les trottoirs, les yeux les premiers, puis les jambes. Telle était Demoiselle Rangévoudeon dite Têtanlerre. Dès son arrivée, elle commença à tenir Françoise à distance, ne la souffrant plus dans sa chambre ; quelquefois, on l'entendait crier : petite Françoise, dépêche-toi donc !

Françoise avait trop d'esprit pour se fâcher de cela et trop de charité pour en rire avec ses connaissances. Un jeune homme venait souvent passer la

soirée à la maison. Il n'avait jamais pensé à épouser Amorosa, il en riait avec ses compagnons, mais les promesses de mariage remplissaient le salon. Ils disaient toujours, tous deux, la même folie qui se répète depuis deux siècles, et que vous avez le bonheur de n'avoir jamais dite : Que l'amour est un fardeau accablant quand nous ne sommes pas deux à le porter! Je savais que je vous ferais rire : mon oncle Germain se pâmait quand je lui citais cette phrase, et il s'exclamait pendant cinq minutes : " non ! mais ! dites moi donc, dans le monde ! Est-ce possible des choses comme ça ! puis il riait pendant un quart d'heure du progrès que faisait la jeunesse dans toutes les branches.

Ce cher oncle ! comme j'aime à me rappeler son souvenir ! !

Mais revenons à notre brebis. Amorosa était devenue inquiète, soucieuse, elle passait la journée à écrire un nom dans une fenêtre puis à l'effacer. Elle avait une phrase qu elle répétait à tout instant, et qui faisait sourciller Françoise : Oh ! petit oiseau que je vois voltiger dans l'air ! qui me donnera tes ailes pour voler, comme toi, au gré de mes désirs ! Pauvre fille ! Comme il est triste de la voir ! ! Elle est désœuvrée ; c'est une mondaine qui est un membre inutile dans son pays ; elle est dans les illusions du monde et ne veut plus écouter le cri de sa conscience.

Françoise ne la perd pas de l'œil. La mère mou-

rante d'Amorosa avait confié quelque chose à cette bonne servante. Françoise en faisait son secret.

Amorosa tombe malade : elle dit et *veut* qu'on dise qu'elle va mourir. Ne vous alarmez pas cependant ; ce n'était que pure hypocrisie. Vous aurez peine à le croire, mais c'est bien vrai tout de même ; elle faisait la malade pour voir l'impression que cela ferait sur celui qu'elle aimait, pour être témoin, du moins, elle en avait l'espérance, de son désespoir.(*) Quelle honte ! n'est-ce pas.

Françoise, fine comme toutes les femmes canadiennes, avait éventé la mèche.

Le jeune homme se présentait souvent et disait : " ayez la bonté d'avertir Mademoiselle que je suis venu m'informer de l'état de sa santé." Françoise refermait la porte et se disait : Pauvre Amorosa, tu es dans le lit, restes-y ; tu ne sauras pas de nouvelles par moi de sitôt. Amorosa s'informait souvent s'il n'y avait pas de lettres pour elle. On ne connaissait rien.

Le jeune homme, ne pouvant obtenir de nouvelles, se présente un jour et dit bien haut : "Mademoiselle, je suppose, ne peut recevoir de visites encore ? " Un cri d'une malade sans mal se fait entendre en haut. —Non ! dit Françoise, en tenant la porte. Le jeune homme disparut.

(*) Nota : Je prie bien celle qui me raconta son histoire, de se reconnaître seulement dans la circonstance de la maladie. " Elle est guérie maintenant, lecteurs. "

Amorosa n'y tenait plus. Françoise monte à sa chambre :—Quelle est donc la personne qui voulait me voir, demanda Amorosa Têtanlerre.

—Le jeune homme qui est la cause de votre maladie, dit Françoise, en fixant sur elle un regard pénétrant.

La jeune fille rougit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis deux ans. Françoise s'approcha du lit et commença à parler en ces termes : Ecoutez-bien une canadienne, mes chers amis : " Mademoiselle Marie, permettez à celle qui vous a vu naître de vous donner un conseil ; il faut que vous changiez de conduite, ou vous êtes perdue ; écoutez, mademoiselle.........

—Je crois que tu conviendras, Françoise, que je ne prendrai le conseil de mes servantes, que s'ils me plaisent, dit Amorosa.

Françoise, sans se fâcher, mais d'un ton plus accentué, reprit la parole : Puisqu'il faut changer de ton, je vais le faire. Eh ! bien, écoute Marie : Ta mère mourante m'a confié le soin de sa fille, alors son unique trésor, sa fille Marie, car c'est ton nom et je ne t'en connais pas d'autres. Je me souviens des jours de ton enfance. Te rappelles-tu que tu fus malade pendant trois longues années, et qu'une personne veillait constamment près de ton lit. Ta main défaillante, se promenait, caressait quelquefois mes cheveux blanchis par la fatigue, et tu disais alors : Oh ! bonne Demoiselle Françoise ! que je vous aurai de reconnaissance ! car tu me portais respect alors,

quand je serai mieux, c'est vous qui dormirez et moi qui veillerai. Que ces sentiments sont changés ! Demoiselle Marie ! J'en connais la cause. Depuis que vous lisez des romans, depuis que vous rêvez en plein jour, la bonne petite Marie d'autrefois est devenue une grande fille sans cœur. J'ai été malade une fois, je voulais ton secours pour prendre un bain de pied, et, à ma grande surprise, tu me répondis que tu étais à lire un livre où tu ne voyais pas qu'une maîtresse lavât les pieds à sa servante, ce qui me fit croire que ce livre n'était pas l'Evangile, où l'on voit qu'un Dieu les lava à ses disciples. Oh ! si ta mère vivait ! Elle ne reconnaîtrait pas sa fille dans la jeune mondaine qui est devant mes yeux, et qui a livré son cœur à un mondain ; car, si le jeune homme qui vient ici se respectait, quand tu es seule, il se retirerait en disant : excusez-moi, je croyais que votre père y était. Si tu avais un peu de respect pour toi-même, te permettrais-tu de ces conversations folles que mon oreille a surprises ? Je l'ai entendu, et je t'ai entendue. Il m'a semblé, Marie, voir un serpent qui ne lâche jamais sa victime, t'enlacer de ses replis qu'il ne dénoue que quand il a infiltré son poison mortel. Pardonne à Françoise de te parler de la sorte, mais j'ai un devoir à remplir, et dix-neuf ans d'expérience t'ont prouvé le cas que Françoise fait de son devoir. Maintenant lève-toi ; demain tu viendras à confesse avec moi ; ça te donnera de la force, et Dimanche je recommanderai aux prières de l'Archiconfrérie une fille qui a la passion de lire des

livres d'amour. Ma pauvre enfant ! ajouta-t-elle d'un ton radouci, nous allons les brûler ce soir pour faire plaisir à ta mère qui nous voit du haut du ciel. Je ne connais pas ces livres-là, moi, mais on m'a toujours dit que c'était, " *le récit écœurrant de deux écœurrés*, " c'est à-dire rien de bon.

Eh ! bien, mesdames, que dites-vous de Françoise ? En êtes-vous contente ? pour moi ce qui me console le plus, c'est de voir que la plupart de nos mères Canadiennes lui ressemblent et ce sera le salut du pays, comme Françoise fut le salut d'Amorosa, qui revint à de bons sentiments.

Mon oncle Germain disait souvent à ma tante : Si tu es bonne et craignant Dieu, ton époux et tes enfants s'en ressentiront toujours un peu.

Maintenant, faites votre prière, je vous dis bonsoir et vous remercie de votre hospitalité, à demain où nous chanterons encore une fois :

> Qui dit : pas fin est le Canadien
> Ne s'trompe pas rien qu'un petit brin.

DEUXIÈME VEILLÉE.

PREMIÈRE PIPÉE.

TOUCHE PREMIÈRE.

Les cendres de la pipe.

Mes bons habitants et artisans, nous voici encore réunis pour passer une veiliée ensemble. Vous êtes tous bien, j'espère ? La nuit a été bonne ? Dans vos rêves, vous n'avez pas rencontré le tisonnier de ma mère ? On dirait que le temps se pare un peu; après trois jours de tempête pareille, il est temps, je crois, qu'il fasse sa toilette. Merci bien, ma bonne dame, pour votre invitation, j'ai soupé avant de partir, " l'affaire en est faite." Asseyons-nous maintenant, et tâchons de recueillir la cendre du tabac que nous avons fumé hier.

Nous avons dit que notre pays n'est pas encore tout habité, qu'il y a de la place pour tous vos enfants, qu'il peut produire vingt fois plus qu'il ne produit. Malgré cela, nous voyons, avons-nous dit, nos Canadiens aller aux Etats par milliers. Veulent-ils y aller ? Nous en avons vu les trois-quarts pleurer en nous quittant, et entretenir l'espoir de revenir plus tard, tant ils aiment leur Canada. Nous avons dit que plus de la moitié resterait sur ce sol chéri, si nous avions une organisation ; nous entendons ici, par cette moitié, la partie des émigrants qui appartiennent à la classe de nos cultivateurs, et que leurs pères pourraient établir sans avoir recours à des protecteurs étrangers. Nous avons démontré que bien des pères pourraient nourrir leur fils un an ou deux, lui fournir un cheval, un poêle, etc., ce qui serait suffisant pour en faire un riche colon plus tard, si on *allait trouver* ce père, lui demander son fils comme membre d'une nouvelle colonie qu'on formerait tout d'un coup ; que ce père serait même content de l'y envoyer, mais qu'il n'osait le laisser partir seul, sachant que ce serait des dépenses inutiles, vu que son fils n'aurait pas le courage de rester dans la forêt, loin du commerce, des communications, des moulins, des écoles et des Eglises. Nous avons vu la mère de ce jeune homme trépigner de bonheur à la pensée que son enfant allait à la suite d'un prêtre. Nous avons vu ce jeune homme content de partir avec des compagnons d'enfance ; nous l'avons vu dans la forêt, travailler avec ambi-

tion et ne permettre à aucun de ses compagnons d'en faire plus que lui. Nous l'avons laissé en voie de prospérer, et capable de se suffire à lui-même. Ses deux bras sont maintenant dans l'intérêt de sa famille, au service de sa patrie, au lieu que, laissé à lui-même, il serait à enrichir les autres, ainsi que ses deux cents compagnons. Nous avons vu que l'autre moitié d'émigrants ne pouvaient trouver de protecteurs dans leur famille, et qu'ils avaient besoin d'un secours étranger. Nous avons démontré l'impossibilité, pour un jeune homme qui n'a absolument rien, de se fixer sur un lot. A ce jeune homme nous avons offert les deux tiers d'un lot, qui sont plus que suffisants pour établir un commençant ; nous lui avons trouvé un protecteur, qu'il n'a pas refusé ; nous lui avons donné l'avantage de ne pas s'endetter, ne réclamant jamais de lui d'autre monnaie que la monnaie de ses deux bras. Ce jeune homme a avoué que, sans cela, il devait servir les autres toute sa vie ; et, qu'au bout de dix, de quinze ans de travail, il n'aurait que le chemin du roi pour tout partage, si le moulin venait à se fermer : ce qui arrive toujours tôt ou tard. Il a accueilli notre projet avec bonheur. Ne pouvant se procurer un lot entier, il est heureux qu'on lui donne les moyens d'en avoir les deux tiers ; il est heureux de se faire un chez soi, de se préparer une retraite pour ses vieux jours. Il s'engage bien volontiers à *commencer aussitôt* le défrichement sur le lot de son bienfaiteur, pour ne pas exposer celui-ci à perdre son argent ; il est prêt à signer

un contrat, en vertu duquel, il défrichera à son bienfaiteur quatre, cinq, huit ou dix arpents de terre, selon la somme déboursée par celui-ci à son avantage; mais il réclame le privilége de semer ces quatre ou huit arpents à moitié, le protecteur lui fournissant la semence. Cette dernière clause lui donne l'espérance de pouvoir se suffire à lui-même, dès la deuxième, à coup sûr, la troisième année. Le gouvernement désirant que chaque lot soit habité, ne pourra s'opposer à ce contrat. Sur chaque lot, il reste 42 ou 56 arpents de terre, selon le cas, en possession du protecteur, pour le rembourser de ses dépenses. Nous avons démontré l'immense profit que ce dernier retirait de ses deniers; car ce lot n'est pas isolé dans la forêt, mais se trouve au milieu d'une paroisse, et la valeur en augmente de cinq à dix pour cent par année, soustraction faite du profit des récoltes. Nous avons dit que ces protecteurs, nous les trouverions par milliers dans nos villes, si des hommes influents voulaient former l'opinion en ce sens; que nous les trouverions aussi dans nos campagnes. Que de jeunes ménages peuvent préparer, au moyen d'un protégé, une belle ferme à leur enfant qu'ils ne pourront établir plus tard sans cela.

Nous avons essayé de démontrer l'inutilité de prendre des lots que nous ne pouvons défricher avant trente ou quarante ans. Un père a de grands garçons, qu'il prenne des lots pour les établir autour de lui, très bien; mais s'il veut prendre des lots pour des enfants en bas âge, sans y mettre de protégé, il

s'expose à être isolé dans la forêt pour le reste de ses jours, et à mener une vie misérable, loin des écoles, des Eglises, des docteurs, etc.; nous avons conseillé au père qui se trouve dans cette condition, d'avoir un colon, qui nettoiera à son fils la moitié d'un lot, ce qui sera suffisant pour l'établir convenablement. L'expérience nous a démontré que, dans nos paroisses, ceux qui avaient trois arpents de front, étaient de bons habitants. D'ailleurs, un homme peut-il défricher, dans sa vie, plus de quatre-vingts à cent arpents de terre? alors, pourquoi en garder trois cents arpents en *bois debout*, qui pourrient faire vivre trente à quarante personnes? Nous avons entendu notre compatriote dans la forêt. Il pleure son isolement. Que voulez-vous? l'homme est fait pour la société et ne pourra jamais rester seul sur un île. Nous avons vu que les sociétés avaient un bon côté, pourvu qu'elle n'aient pas *toute une province*, et qu'elles soient séparées de manière à soulager les pauvres d'alentour.

Nous avons vu nos braves Napoléons dans la forêt; nous les avons vus conquérir un pays; nous les avons vus se préparer un trône pour leur vieillesse, un chez soi impérissable qu'aucune révolution financière ne pourra leur enlever. Nous avons traversé les lignes, et notre œil a contemplé un triste spectacle: nous avons vu des esclaves qui traînaient avec eux le boulet de l'ignominie et du déshonneur; nous avons eu honte pour eux qui ne pouvaient plus

rougir, et nous avons pris la résolution de venir en aide à ceux de nos compatriotes dont le travail ferait la richesse de notre pays, et dont la conduite serait la gloire de notre nation, s'ils n'étaient pas laissés à eux seuls. Nous avons dit, enfin, pour ne nous arrêter qu'aux principales choses, que le patriotisme consiste dans les actions, et qu'en 1880 on prendra les moyens d'obvier à toutes les misères qui se répandent sur le Canada.

" Voilà ce que l'on dit, et que dis-je autre chose ?"

—

TOUCHE DEUXIÈME.

Dans les chars.

Pour vous montrer, mes chers habitants et artisans, que nous ne sommes pas les seuls, vous qui m'écoutez dans cette maison et moi qui vous parle, à croire que nous réussirons par la colonisation en groupe, en Lande, permettez-moi de vous faire part des opinions recueillies dans les chars.

Dans mes nombreux voyages, j'aime à me rencontrer avec mes compagnons d'autrefois, nos bons cultivateurs; je lie conversation avec eux, et il est rare que nous ne nous comprenions pas.

L'automne dernier, je m'approchai d'un homme à l'air honnête, qui fumait tranquillement sa pipe sur son siége.

—J'ai l'honneur de parler à un brave cultivateur, n'est-ce pas ?

—Oui monsieur, je suis habitant, répondit-il.

—J'en étais certain, dis-je, vous en portez les nobles marques. Votre beau capot de belle étoffe du pays me l'a indiqué.

—Et vous, monsieur, on me dit que vous êtes missionnaire ?

—Oui, monsieur, je le suis.

—J'ai lu vos lettres dans les annales de la Propagation de la foi, repartit-il ; je vous assure qu'en voyant l'abandon de ces pauvres sauvages, je n'ai pas regretté l'argent que je débourse pour le soutien du missionnaire.

—Dieu vous le rendra, brave homme ; et, pour me rendre à ses désirs, je me mis à parler de mes sauvages, ce que je fais toujours avec plaisir. Un groupe se forma autour de moi. Je crus le moment favorable.—Mon brave ami, y a-t-il beaucoup de jeunes gens qui laissent votre paroisse ? continuai-je.

—Beaucoup, monsieur, c'est bien malheureux. J'ai même un de mes fils qui veut partir ; cette dame, qui se trouve en arrière de vous, a dit adieu à deux des siens.

—Je me retournai, je vis une dame les larmes aux yeux.

—Oh ! mon père ; ne me faites pas de reproche, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour les retenir, mais que

voulez vous ? on ne peut les nourrir à la maison, et il n'y a pas d'ouvrage ; j'ai été trouver M. le Curé, je lui ai dit qu'ils avaient reçu une lettre de leur cousin les assurant qu'ils auraient de l'ouvrage au moins pour trois mois à Boston, à travailler à la brique. Il me conseilla de les envoyer sur des terres nouvelles. Je lui répondis que je ne pouvais les nourrir un an, ni leur acheter de semences. Il haussa les épaules, se promena dans la sacristie, me dit : c'est bien pénible ; puis il me laissa sans me dire ni oui ni non. Leur cousin leur envoya chacun dix piastres et ils partirent. Je vous assure que depuis ce temps là, je ne dors pas *dur* ; j'espère que vous prierez pour eux, mon père ?

—Certainement, Madame, j'aime tant mon pays qu'il m'est impossible d'oublier ceux qui sont forcés de s'en éloigner. Ayez confiance ; vos fils vont revenir, j'espère ; on s'occupe en ce moment d'eux.

—Quoi ! de mes fils !

—Ecoutez, Madame. Que diriez-vous si on leur offrait des lots au milieu d'une paroisse de 200 jeunes gens et qu'ils n'auraient qu'à travailler *sans s'endetter*, pour les défricher.

—Oh ! M. ; "j'en réponds, du moins avant qu'ils aient pris l'air des Etats. " Tenez ! mon père, si vous voulez m'obtenir cela, je vous dirai un dizaine de chapelet " tous les jours de ma vie jusqu'à ma mort. "

—Vous ; M. vous ne pouvez établir auprès de vous, votre fils qui parle de partir ?

—Oh ! certes ! non ; ça coûte trop cher, mon père !

—Mais ne pouvez-vous pas lui donner 100 piastres?

—Oui, mon père, et plus aussi, mais avec cent piastres, quand on veut s'établir dans la belle paroisse de St. François de la Rivière du Sud, on ne va pas *virer* bien loin.

—Est il vigoureux ?

—Comme un bric.

—Il a alors le capital nécessaire pour arriver à l'aisance avec votre concours. Si on établissait une paroisse dans un canton ou township fertile, vous pourriez le nourrir, n'est-ce pas ?

—Non seulement le nourrir deux ans, s'il le veut, mais lui donner un cheval, une charrue, une voiture, etc. Je ferai tout pour lui à condition qu'il ne parte pas seul, car, dans ce cas, ce serait des dépenses inutiles.

—Il ne faut pas oublier les deux fils de cette veuve, M. ; ils prendront un lot pour eux deux, à côté de celui de votre enfant. Ils mangeront ensemble. En retour, ils travailleront près de trois mois sur le lot de votre garçon, qui leur prêtera son cheval pour leurs semences. Ça ne vous coûtera pas si cher, après tout, de nourrir trois personnes ; puis, songez que vous rendrez un service à cette femme.

—D'autant plus, dit-il en baissant la voix et en s'ap-

prochant de moi, que c'est un peu de mes parents. On pourra, peut-être, faire quelque chose pour elle.

J'exposai notre projet longuement et simplement à tous les présents, qui pouvaient presque tous soutenir un fils devant partir tôt ou tard pour les Etats. Tous jubilaient de bonheur.

Le sifflet se fit entendre, je dus sortir.

Un ami du bon vieillard à qui j'avais adressé la parole, se précipite dans les chars pour lui serrer la main au passage. Mon oreille entendit ces mots qui firent bien rire le prêtre—mon compagnon : Tiens, regarde celui qui s'en va, c'est un père ; va le voir au presbytère, je t'assure que c'est lui qui en débite dans une demi-heure ! ! Mon fils va s'en aller avec lui,—avec un prêtre ! y penses-tu ?—En ce moment, mon compagnon et moi apparûmes sur la plate-forme, vis-à-vis de la fenêtre où il se trouvait ; il continua : tiens ; ils nous ont entendus... regarde-les donc rire !

—

TOUCHE TROISIÈME.

Rien qu'une bouffée.

La touche précédente veut dire : Il y en a qui ont le temps de penser, d'autres n'ont que le temps d'agir.

" Je pense pour vous," dit un constructeur de pont à ses hommes, " travaillez pour moi."

Qu'on s'organise ! et, braves cultivateurs, vos fils devant laisser le pays tôt ou tard, sont assurés à la patrie, soit 10,000 par année.

Que le système des protecteurs réussisse, (*) 10,000 de plus travailleront pour nous et nous serons un peuple... .....

—

TOUCHE QUATRIÈME.

L'exemple entraîne.

Pendant la guerre des Etats, un Canadien, *tourné*, vint dans le comté de Montcalm. Il voulait engager des hommes pour travailler sur la ferme d'un riche propriétaire américain qui ne trouvait plus personne par chez lui. Engager des Canadiens pour les Etats! les Etats en pleine guerre ! la chose me paraissait impossible.

Ce *grand* " *sans cœur* " courut partout pendant trois jours sans succès. Il réfléchit......... aborda notre ami Pierrot et lui dit :

—*Si tu veux* venir, il y en a trois autres qui viendront.

—Trois autres ? dit le Canadien.

—Trois autres de tes amis, répondit celui dont le père et la mère étaient canadiens.

(*) Ou tout autre système meilleur.

S'ils veulent y aller, j'irai moi aussi, dit notre ami.

Le vilain se hâta d'aller trouver les trois autres et aussitôt de dire : *Si vous voulez* venir, Pierrot m'a promis qu'il viendrait.

—Si Pierrot veut y aller, nous partirons nous aussi, répondirent-ils.

Le contrat fut signé. Ces quatre têtes légères se promenèrent dans la paroisse, allant dire adieu à leurs familles, et amis. Les jeunes gens venaient passer la veillée avec eux et parlaient de voyages. Le polisson était à l'hôtel et se disait : j'ai maintenant assez d'apôtres de ma cause, je n'ai plus besoin de bouger, et il ne bougea pas.

Le croirez-vous ? mes chers habitants ; écoutez bien, écoutez le crieur public dire le dimanche suivant à la porte de l'Eglise, pendant que d'autres faisaient de même, dans les paroisses environnantes : " Monsieur un tel (il l'appelait Monsieur !) avertit le public qu'il ne veut plus *être badré* par tous ceux qui viennent le trouver pour s'engager, il *en* a plus qu'il ne lui en faut." N'est-ce pas à faire verser des larmes, et des larmes de sang ?

Permettez, jeunes gens qui m'entendez, nous sommes en famille ce soir, cela ne vous offensera pas, permettez-moi, dis-je, de vous répéter en vous pinçant l'oreille, ces mots de mon oncle Germain *qui s'y entendait en hommes :*

" Le canadien est assez bon enfant,
Mais va toujours trop sur le sens du vent."

Si le vent soufflait toujours vers la forêt, à la bonne heure !

—

TOUCHE CINQUIÈME.

Où aller ?

Où aller ? au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest. Il y a de la place partout. Jusqu'ici nous nous sommes tenus dans la vallée du St. Laurent ; nous nous sommes fait un nid, et nous y sommes restés. La vallée de l'Ottawa peut encore tenir plus de trois millions d'habitants ; celle du St. Maurice et du lac St. Jean, autant ; du côté du Sud, si vous tirez une ligne depuis la vallée de la Beauce, jusqu'à Paspébiac, ligne parallèle au Golfe, vous serez surpris du nombre de millions d'habitants que peut contenir cet immense et fertile territoire. En arrière de Paspébiac, il y a un lopin de terre de dix lieues de largeur sur sept à huit de profondeur, qui ne le cède en fertilité à aucune vallée du Canada. On peut établir des paroisses sur tout le parcours du chemin Taché ; et les Cantons de l'Est sont loin d'être remplis. Vous voyez, mes chers amis, que tous vos enfants et petits enfants peuvent y trouver place et y vivre heureux. Prenons garde à cette manie qu'ont certaines gens de vouloir aller loin pour s'établir, tandis qu'il y a

pour eux une mine en réserve à quelques lieues de leur porte. (*)

Il y a pourtant des Comtés qui n'ont plus de lots nouveaux à offrir au surcroit de leur population. Il faudra alors s'éloigner de dix à quinze lieues peut-être, mettons cinquante, si vous voulez. Maintenant que nos chemins de fer traversent notre pays en tous sens, 50 et 80 lieues ne sont guère plus qu'une journée de marche. Prenez garde, mère qui m'entendez, de dissuader votre fille, devenue épouse de ce jeune homme, de l'accompagner à soixante lieues de chez vous. Cette fille vite venue à l'aisance viendra vous voir, vous donnera plus de joie et moins d'inquiétude que si elle fût partie pour les Etats, ce qui devait lui arriver tôt ou tard. De deux maux, il faut choisir le moindre. Où aller? Dans cette partie du Canada qui peut faire vivre un homme de cœur. C'est là qu'il faut se rendre, mon brave ami. Partout où tu trouveras un prêtre et des compagnons, tu seras chez toi.

Où aller? Près d'une Eglise et non d'une manufacture; près d'une Eglise où tes enfants feront leur premiére communion comme tu l'as faite toi-même

(*) Je mets à part la colonisation de Manitoba qui a droit à toute notre sympathie. En route donc les braves qui veulent aller au secours de nos frères de là-bas. Nous sommes assez riches en population pour être en mesure de suffire largement à tous nos centres.

dans l'Eglise que ton père a bâtie, sur un morceau de terre enlevée à la forêt.

Où aller ? près d'un cimetière où tes enfants et toi dormirez ensemble, où des amis viendront déposer une prière sur ta tombe.

—C'est là, mon ami qu'il faut aller et non ailleurs.

DEUXIÈME PIPÉE.

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Le lac St. Jean.

J'ai eu le bonheur de visiter le lac St. Jean; j'ai vu mes bons sauvages que, à ma grande surprise, j'ai trouvés occupés à cultiver. Soit dit en passant, c'est l'argument le plus fort qu'on puisse apporter en faveur de la fertilité du sol de ce vaste bassin.

Vous connaissez Trois-Rivières et Québec. Entre ces deux villes, à trente et quelques lieues en arrière, se trouve une grande étendue d'eau que les missionnaires Jésuites ont appelée le lac St. Jean.

Chacun a entendu parler du lac St. Jean, beaucoup l'ont visité, et cependant j'ose dire que peu le connaissent, parce qu'ils sont bien rares, les sauvages et quelques arpenteurs exceptés, ceux qui ont réellement visité le véritable bassin du lac St. Jean. J'ai vu des habitants qui m'ont dit avoir visité le *lac St. Jean, jusqu'à la rivière aux sables*, d'autres jusqu'à la belle rivière ou Hébertville, d'autres ont fait route

par le chemin de Québec, ont vu St. Jérôme, Metabetchouan, puis se sont rendus à la Pointe Bleue et croient avoir visité le lac St. Jean. Au point de vue de la colonisation, ils n'ont pourtant presque rien vu. Le lac St. Jean, que les sauvages appellent le lac plat, est une étendue d'eau de 10 lieues sur 12. A l'entour se trouvent de belles et bonnes terres qui pourraient faire vivre des milliers et milliers de familles, terres que le lièvre qui les foule de ses pieds tremblants réclame pour son domaine exclusif.

Avant de vous faire visiter le lac St. Jean, il est nécessaire que nous sachions ce qu'il était autrefois. C'était un lac 20 fois plus grand qu'il n'est maintenant, il n'y a plus de doute sur ce sujet. La science est là pour le démontrer. Une crevasse s'est faite et le lac s'est déchargé par le Saguenay. Avant que le Saguenay, cette merveille unique en son genre fut formé, le lac se déchargeait, ou par la rivière Ste. Marguerite, le Saguenay desséché, ou par le St. Maurice. L'une et l'autre supposition sont naturelles. Le chaînon de montagnes qui entourent le lac est coupé en ces deux endroits sus-mentionnés. Il sera difficile de faire croire à ceux qui traverseront du lac St. Jean au St. Maurice que ce dernier ne recevait pas autrefois les eaux de l'ancien lac. Les vallées, les coupes de montagnes vous l'indiquent à chaque instant. Mais laissons le beau St. Maurice, et revenons au lac St. Jean, qui laissait échapper tout à coup ses eaux par le Saguenay quand nous l'avons

laissé. Le lac a desséché jusqu'au point où vous le voyez maintenant; et, un bon matin, le soleil, à sa grande surprise, a dardé ses rayons sur plus d'un million d'acres de terre pour la première fois de *sa vie.* Cette terre a été réchauffée, et maintenant vous y voyez une vaste forêt. Le lac, pour la plus grande partie, était d'une profondeur égale, et voilà pourquoi la terre est plane comme une carte. Dans ce vaste bassin, l'eau de la fonte des neiges et de la pluie du bon Dieu s'est ouverte des sillons pour parvenir au lac. Il y a de belles grandes rivières, des cours d'eau en tous sens, qui favorisent l'égout du sol. Quelques unes de ces rivières sont plus considérables que la décharge même. Ce qui fait qu'à la fonte des neiges, l'eau du lac monte et baigne, pendant quelques semaines, des terrains dont la fertilité ne serait pas surpassée par ceux des Pays Bas.

Il y a un moyen bien simple et peu dispendieux de remédier à cette inondation : agrandir la décharge resserrée entre deux pointes de rochers. Un peu de poudre élargira de plus de 40 pieds sur une profondeur de 20, la décharge par où les eaux s'engouffreront dans la chûte. Le gouvernement, soyez en sûr, ne tardera pas à faire ces dépenses, ou un particulier entreprendra lui-même la besogne pour une bien faible portion de ce même terrain, aujourd'hui submergé assez longtemps pendant l'année pour empêcher le colon de s'y établir. Plusieurs se demandent ce que deviendront les habitants établis

sur le bord du lac, quand la vallée sera défrichée et que les fossés, serpentant en tous sens, conduiront en quelques jours au lac tout le produit de la fonte des neiges. L'élargissement de la décharge suffit pour calmer leur crainte. De plus ; quand les chantiers, où plusieurs trouvent leur subsistance pendant l'hiver, seront finis, l'enlèvement de la digue qui barre une partie de la petite décharge, favorisera de beaucoup l'écoulement des eaux. Il n'y a donc rien à appréhender de ce côté-là.

—

TOUCHE DEUXIÈME.

Autour du lac St. Jean.

Autour du lac, il y a de belles paroisses et des contrées fertiles, dont nous parlerons plus tard. Pour le moment, nous allons parler de ce qui pourrait nuire au défrichement de cette vallée, comme, par exemple, les savanes.

Il y a des savanes au lac comme ailleurs, quoiqu'une seule mérite ce nom, celle qui se trouve entre Mistassini et Peribonka. Ces savanes ne sont pas de la même nature que les nôtres. Tout, au lac St. Jean, dénote une création spéciale. Vous marchez dans une savane, vous avez de l'eau jusqu'à mi-jambe et vous êtes cependant dans une forêt. Il n'y a pas de terre noire comme dans nos savanes. Le fond est en glaise recouverte de plus ou moins de sable, et

voilà tout. Un fossé au milieu du marécage bien boisé, suffit pour assainir ce terrain, peut-être le plus fertile du lac. Dans la savane de Mistassini vous trouverez, je ne dis pas de la véritable terre noire, mais un dépot du lac, de l'humus, qui, une fois asséché, vous rendra le centuple. Dans notre pays, vous le savez comme moi, combien sont nombreux les habitants qui ont fait fortune sur un sol qui autrefois voulait engloutir ceux qui s'y aventuraient.

Autour du lac St. Jean, vous trouvez du sable, et dans cette circonstance comme dans les autres, ce n'est pas un sable comme le nôtre. Il y a des habitants de l'endroit qui le préfèrent, le croiriez-vous? à la terre glaise. C'est un sable charrié par les courants d'autrefois, auquel se trouve mêlé la terre forte. Vous vous en convaincrez en le mettant dans l'eau. D'ailleurs la pure terre forte n'est pas loin. C'est cette espèce de terre qui fait le fond de la vallée du lac St. Jean. Cette couche de terre forte, véritable glaise bleue à gros grains, a de douze à quinze pieds de profondeur, couche qui n'est interceptée par aucun *tuff*. Cette couche, dans la vallée de l'Atikuape, de Mistassini, de Peribonka, se trouve à la surface. En d'autres endroits, elle est recouverte d'une couche de sable, ou de terre jaune, plus ou moins épaisse. Quand il voit une plaine de sable sur laquelle croissent les cyprès, l'explorateur qui veut juger la vallée du Lac St. Jean, au point de vue des autres vallées, est loin de se douter que le blé y croît abondamment, pendant des années et des années, en semant

grain sur grain. Quelle belle pièce de blé, vous avez là ! disais-je à un habitant de la Shaumachouan (rivière du lac St. Jean) ; y avez-vous mis de l'engrais ? " Oh ! non ! mon père, me répondit-il, il n'y a que l'engrais que le lac y a déposé autrefois, et sachez, mon père, que c'est la onzième année que je sème ce morceau. Mon bien paraît peu de chose, et pourtant j'en suis bien content. Ça pousse mieux que les terres d'en haut (la vallée du St. Laurent) ; car il y a, il est vrai, un pied et demi de sable, mais ce sable n'est pas pur et aucun *tuff* n'arrête la vapeur de la terre forte de dessous. Comptez que les travaux de défrichement, de semence et de labour, sont moins dispendieux. Un bœuf ici fait aussi bien votre affaire que deux bons gros chevaux dans les terres fortes. Le trèfle y vient bien, très-bien, mais il faut l'y semer, ce que bien du monde oublie au lac St. Jean."—Ainsi ma parlait ce brave homme.

Un mot maintenant *des bois* du lac St. Jean. Il ne faut pas juger de la qualité du sol de cette vallée par la qualité du bois. Car le cachet de l'ancien lac a laissé son empreinte jusques dans la forêt. Dès que le lac se fut vidé, le bassin resta à sec. Le vent et les pluies entrainèrent les graines des arbres circonvoisins. Or, il ne se trouvait sur l'ancien bord du lac St. Jean que des épinettes, du bouleau, du sapin, du pin, etc., et voilà pourquoi vous ne voyez pas d'érables, d'immenses merisiers, que la nature du sol permet d'y rencontrer ; l'orme et le frêne s'y trouvent mais, en petite quantité. Un canadien qui

croit s'y entendre en fait de terrain et qui visiterait le lac St. Jean en hiver, se dirait avec surprise : " On m'a trompé ; il n'y pousse que du sapin blanc et de l'épinette rouge, et tous ces arbres renversés que je vois ça et là annonce un terrain bien peu ferme. " Détrompez-vous, bon explorateur. La terre est bonne et ferme, je crains même que son plus grand défaut soit d'être trop ferme en temps de sécheresse. Ces arbres de création nouvelle, ne sont que " plaqués " sur la terre, ce qui rend le défrichement facile. Que le feu passe une fois à travers ces arbres, et le vent les renverse presque tous. Tout enfin démontre que le bassin du lac St. Jean est de création récente. A l'aide de ces données, vous pouvez maintenant visiter le lac St. Jean, en ma compagnie, sans craindre de former un jugement erroné, comme certains explorateurs qui ont voulu juger ce bassin au point de vue des autres sols de création ancienne, et qui se sont grandement trompés. Tirons donc une autre touche, en préparant nos porte-manteaux.

—

TOUCHE TROISIÈME.

Nous partons pour le lac St. Jean : nous pouvons nous y rendre par trois voies différentes : 1° Par Chicoutimi ou St. Alphonse, en prenant le vapeur à Québec. Pour les colons, le prix du passage est de $1.25. De Chicoutimi, vous prenez une voiture qui vous conduira jusqu'à la Pointe-Bleue pour $5, dis-

tance de vingt-trois lieues. Si les charretiers de Chicoutimi ou de St. Alphonse refusaient de vous mener pour ce prix, vous trouveriez à la Rivière aux Sables, une foule d'habitants qui m'ont assuré être prêts à conduire, pour cette somme, une ou deux personnes qui s'engageraient à marcher dans les côtes. De la Pointe-Bleue, vous pouvez marcher ou vous faire conduire en canot autour du lac, en vous avançant dans les rivières.

Le chemin le plus court est le chemin de terre de Québec au lac St. Jean. C'est un chemin sûr en hiver; mais le printemps et l'automne, il y a un bout impraticable pour le moment. Le gouvernement se propose de faire ponter une partie du chemin, que l'eau a défait. Ensuite, en deux petites journées, vous vous rendez à la Pointe-Bleue, où commencent les véritables chances pour le colon. Ayant votre voiture, il ne vous en coûtera rien par ce chemin. Il y a des chantiers, places d'arrêts, à toutes les quatre lieues. Le chemin est montagneux.

Les explorateurs, les touristes peuvent passer par le St. Maurice ou la Batiscan. La rivière à Côté, la rivière Brulé, la petite Croche, la grande Croche, la Trenche, leur offrent un chemin facile et agréable. Avec une ligne et un bon fusil, ils peuvent s'amuser à satiété. Il y a des castors, des ours, des caribous et des orignaux, etc.; la seule difficulté est de les tuer; je leur laisse ce soin. J'engage ceux de mes compatriotes qui ont le loisir de prendre des vacances, de

se diriger vers cette partie du pays trop peu connue. Deux chasseurs dans leur canot d'écorce les conduiront vaillamment. Le chemin est sûr, les rapides n'offrent aucun danger et causent d'agréables émotions. Sept à huit jours suffiront pour opérer la traversée. Au lieu d'enrichir de leur superflu une nation étrangère, pourquoi nos touristes canadiens ne vont-ils pas jeter quelques mille piastres au milieu de la colonie naissante du lac St. Jean ?

Quant aux colons qui sont près de Québec, et qui ont leur voiture, ils peuvent passer par le chemin de terre, si le gouvernement le fait réparer pour l'été prochain. Ceux qui ont de bonnes jambes, et tous les jeunes gens en ont, prendront douze livres de provisions sur leurs dos et se rendront de Québec à St. Jérôme en trois petites journées. Une dizaine d'amis qui feront le voyage ensemble, qui parleront de leurs projets et de leurs espérances, se fatigueront moins qu'à passer une nuit à danser, comme on le fait bien souvent. Pour les familles, elles ont à passer par St. Alphonse ou Chicoutimi. Il y en a qui trouvent St. Alphonse préférable, car quelquefois on perd près d'une demie journée à attendre la marée pour Chicoutimi. La distance est la même. Nous ne parlerons pas ici de la Grande Baie, du Grand Brulé, de Chicoutimi, de la rivière au Sables. Les colons qui veulent s'établir sur une terre doivent aller plus loin, car ces terrains-ci sont tous pris. Pour encourager le visiteur, permettez-moi cependant de vous dire que ce sont de belles paroisses. Un habitant de

ces endroits me disait avoir commencé avec une somme de deux cents piastres à sa disposition, et cette année, il récolte cinq mille minots de grains. Voilà, je crois deux cents piastres placés à bon intérêt. J'ai eu beaucoup de misère en commençant, dit-il ; j'ai mangé quelquefois mon pain noir, les mouches m'ont dévoré, j'ai sué sang et eau ; mais comme le travail ne tue pas, j'ai encore bonne santé ; les mouches nous ont quittés, et vous voyez tous mes enfants autour de moi en ce moment. J'écoutai ces paroles attentivement, je les recueillis, mais ma plume se refuse à rendre l'accent de bonheur qui les accompagnait. Je n'oublierai jamais les étincelles de glorieuse joie qui s'échappaient de ses yeux quand il prononça ces mots : *mes enfants autour de moi*. Mais laissons cette belle paroisse de St. Dominique, avec sa belle église en pierre et son beau presbytère ; traversons plusieurs lignes de terre, qui offrent peu d'avantages pour la colonisation, et allons saluer la belle paroisse d'Hébertville (*).

(*) M. Brassard, riche habitant de la rivière aux Sables, a trouvé un chemin qui part de celui de Kinogomi, chez M. Jean Deschênes, conduisant jusqu'à Upica où il rencontre le chemin de Québec à 14 lieues de St. Jérome. Ce chemin n'a que six lieues, et est exempt de côtes. C'est une route d'hiver seulement.

TROISIÈME PIPÉE.

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Hébertville.

Le Rév. M. Hébert, curé de Kamouraska, est trop connu du public pour que j'aie besoin de faire son éloge. Cependant, comme canadien, je lui dois trop pour ne pas parler de son patriotisme. Le vrai patriotisme se prouve par les actions et non par les paroles. Le jour de la St. Jean-Baptiste, nos places publiques sont inondées de patriotes qui font de magnifiques discours et qui ensuite se croisent les bras pour le reste de l'année. Le Rév. M. Hébert, dans l'amour qu'il porte à son Dieu et à sa patrie, a travaillé pour l'un et l'autre, en fondant une colonie. Un écrivain a dit que celui qui faisait pousser deux brins d'herbe là où il n'en poussait qu'un, était un bienfaiteur de l'humanité. Que dire du Rév. M. Hébert, qui a changé une forêt en une paroisse fertile ! Aujourd'hui, plus de 4,000 personnes vivent sur une terre qui ne pouvait, il y a trente ans, nourrir un seul individu. Le Rév. M. Hébert est un con-

quérant. Il a conquis un pays sans répandre le sang de ses semblables. Un jour, la patrie reconnaissante devra lui élever un monument sur les bords du lac St. Jean ; et le visiteur, parcourant les rues d'une ville que l'industrie y aura élevée, s'arrêtera devant ce faible tribut de la reconnaissance des peuples, et lira l'inscription suivante : Au conquérant du Lac St. Jean.

Le curé d'Hébertville est aujourd'hui à la tête de quatre cents familles. Dans une seule année, ces vaillants colons récoltaient cinquante-deux mille minots de grain, dont treize mille deux cent huit minots de blé ; cependant il n'y a que le *tiers* de la paroisse de défriché. Détracteur du lac St. Jean, qu'en dites-vous ? Les paroissiens de cet endroit viennent de passer un contrat pour la construction d'une église, en pierre, de cent cinquante pieds. Dieu vient de les visiter par la grêle, comme chacun le sait, on a évalué le dommage à vingt-six mille sept cent piastres, et j'ai pu me convaincre que ce chiffre était au-dessous de la vérité ; car on a calculé que chaque minot ne devait en rapporter que dix, tandis que les statistiques démontrent que chaque minot produit en *moyenne* quatorze minots et demi.

TOUCHE DEUXIÈME.

St. Jérôme.

Cette paroisse n'est établie que depuis seize ans. Il n'y en a qu'un quart de défriché. On y compte deux cents trente-sept familles. On y a récolté quarante-trois mille six centsminotsde grain, dont quinze mille six cents minots de blé, et dix mille quatre cents de pois en 1876. J'ai trouvé les terres de St. Jérôme bien cultivées, et j'ai remarqué avec plaisir qu'on entrait dans l'Eglise avec de beaux habits d'étoffe et de flannelle, faits avec goût. Bons paroissiens de St. Jérôme, ne laissez jamais entrer le luxe dans votre paroisses et vous ferez fortune. Le luxe est un usurier qui réclame chaque année six mille piastres, oui remarquez bien, six mille piastres de rente, par paroisse. La somme est assez ronde pour qu'on y fasse attention. St. Jérôme va devenir une des plus belles paroisses du Canada.

—

TOUCHE TROISIÈME.

Pointe aux Trembles.

Il y a des Pointes aux Trembles dans tous les diocèses ; mais l'avenir dira que la " Pointe aux Trembles " du lac St. Jean mérite la préférence. L'œil commence à avoir un rayon plus étendu ; après

avoir laissé St. Jérôme, les montagnes se rapprochent du lac au point de ne vous laisser qu'un chemin assez étroit. Arrivé à la Pointe aux Trembles, les montagnes se retirent, graduellement et vous entrez, à proprement parler, dans la vallée du lac St. Jean. Le rendement est le même que dans les autres paroisses, proportions gardées. Je regrette que le feu du campement ait brulé la page de mon calepin qui contenait mes notes sur cette paroisse. Je sais cependant que le quart n'est pas défriché, et qu'il n'y a pas encore deux cents familles. Un bel avenir se présente pour cette paroisse, surtout quand elle sera à proximité du chemin de fer. Courage et persévérance, bons habitants. Les commencements sont pénibles, mais l'aisance attend les cœurs vaillants qui auront persévéré jusqu'à la fin.

—

TOUCHE QUATRIÈME.

La Pointe Bleue.

Ici, bon gré, mal gré, il faut s'arrêter. Qu'elle est belle, cette pointe Bleue! quelle est belle!!! Le lac vous apparait dans toute sa beauté ; de magnifiques îles sont en votre présence ; et, dans le lointain, vous voyez l'immense vallée de Mistassini et de Péribonka, rivières qui donnent leurs eaux au lac St. Jean. Dix familles sont venues s'y établir, il y a vingt-trois ans, et, bien qu'il y ait vingt-trois lieues pour aller à Chi-

coutimi, on compte maintenant quatre-vingt-treize familles d'agriculteurs et une cinquantaine d'autres, de différents métiers. Il s'est récolté à la Pointe Bleue vingt mille huit cents minots de grain dont un tiers de blé en mil huit cent soixante-dix-huit. Il m'a fait peine de voir à la Pointe Bleue des terres déjà ruinées, parce qu'on y a pas semé de graine de mil ou de trèfle. On s'est obstiné à semer *grain sur grain*. C'est pourtant de la bien bonne terre. La rivière de M. Thomas James, où se trouvent un moulin à scie et un moulin à farine, jouit d'un bon port ; et, n'en déplaise aux autres endroits, la Pointe Bleue deviendra une belle ville, si ses habitants sont entreprenants et ne se laissent pas couper l'herbe sous le pied par les futurs colons de Mistassini ou de Péribonka.

—

TOUCHE CINQUIÈME

St. Prime.

De la Pointe Bleue, rendez-vous à St. Prime. N'oubliez pas de vous arrêter à l'endroit qu'on appelle le " Cran des Sauvages, " hauteur qui domine toute la vallée du lac St. Jean. Quand cette vallée sera toute défrichée, je ne crains pas d'affirmer que l'œil nu pourra contempler, de ce promontoire, les clochers de plus de quarante églises élevées à la gloire de Dieu, de toutes les parties du lac. Vous pourrez juger

de la surface plane de ce bassin quand vous vous serez convaincus, par vous-mêmes, que ce " cran " mesure à peine quatre-vingts pieds d'élévation. St. Prime eut son premier curé, Rév. M. Elz. Auclair, en 1871. Il y trouva environ quarante familles.

En 1879, nous en trouvons quatre-vingt-dix huit. A voir la fécondité du sol, on croirait que ce chiffre aurait pu plus que doubler en huit ans. Pourquoi ce retard ? 1° C'est parce que des spéculateurs, ayant pris plusieurs lots, attendaient que leurs voisins eussent défriché les leurs pour vendre leurs propriétés à des profits énormes ; 2° c'est parce que la gelée, qu'on aurait pu empêcher facilement par les égoûts, a nui aux récoltes. Nos jeunes colons ne se mettent pas assez en garde contre cette vérité que la gelée vient plutôt *d'en bas que d'en haut*. Le sol de St. Prime est très plat et a besoin de fossés. On a voulu prendre de grands lots, et, incapable de les mettre tous en valeur, on ne défrichait que quelques arpents, qu'on entourait d'une rigole. L'eau demeurait dans les forêts adjacentes que ne traversait aucun cours d'eau. La fraîche y séjournait, et, à la première nuit de calme, la gelée faisait son apparition. Ces braves colons n'ont pas souffert de la gelée ces trois années dernières, pourquoi ? maintenant il y a plus *de découvert*, les fossés sont plus longs et les égouts se font plus facilement. St. Prime sera l'une des plus belles paroisses du lac St. Jean. Bien qu'il y ait à peine un sixième des terres de défriché, ces quatre-vingt-dix-huit familles ont récolté treize mille minots

de grain, dont quatre mille trois cents de blé. La végétation y est active, et, cette année même, malgré le climat exceptionnel qu'on a eu en Canada, tout y a mûri. Que certains propriétaires divisent leurs lots, que les lots soient *occupés par des colons* qui feront des fossés d'un trait carré à l'autre, et vous verrez St. Prime donner un excédant de céréales, qui ne sera surpassé en aucun endroit de l'ouest.

—

TOUCHE SIXIÈME.

St. Félicien.

En 1870, il n'y avait que quatre familles à St. Félicien. Elles furent obligées de s'établir sur les bords de la rivière Ashuamachouan, parce qu'à St. Prime, tous les lots étaient pris quoiqu'inhabités. Cependant cette dernière paroisse ne comptait alors que quarante cinq familles, tandis que trois cents quatre-vingt dix familles peuvent y trouver place. Spéculateurs, voilà l'effet de votre patriotisme! St. Félicien compte aujourd'hui soixante-huit familles. La terre est sablonneuse, mais c'est un sable qui n'a rien de semblable à celui du Canada, un sable qui produit le blé, et cela, dix ans de suite, si vous voulez. A ce sable se trouve mêlée de la terre forte. L'épaisseur varie depuis quelques pouces jusqu'à trois à quatre pieds, où il rencontre la terre-glaise dont la vapeur n'est interceptée par aucune couche dure.

Ici le bassin du lac commence à s'élargir et les montagnes sont à vingt lieues de l'embouchure de la rivière. Continuez toujours votre course autour du lac, traversez ce banc de sable, car les alentours de l'Ashuamachouan ne sont qu'un banc de sable, que les courants d'autrefois y ont amassé. Traversez, dis-je, ce banc de sable, et vous arrivez à la terre la plus fertile du lac St. Jean, dans l'immense territoire contenu entre la vallée de la rivière Attikuapée et la rivière Péribonka, territoire qui peut contenir quarante à cinquante paroisses, et peut fournir du blé à toute la province, et......... écoutez bien !

Quarante-quatre lots sont pris et douze habités. Et voilà tout !

Vous voyez qu'il reste encore de la place pour vos enfants. La terre de ce territoire est une couche de glaise bleue de quinze pieds d'épaisseur. En avez vous assez pour labourer ? puis, pas une côte ; je l'ai vu, ce terrain, et, bons habitants, l'eau m'en vient à la bouche rien que d'y penser ; non ! ce n'est pas une plume que je tiens en ce moment, mes doigts sont à palper de gros grains de blé.

Il n'y a que l'inconvénient de quelques savanes qui renferment le sol le plus fertile du pays. Ces savanes seront plus tard les St. Hyacinthe, Ste. Rosalie, la Rivière Ouelle, St. Alexis de notre pays. Qu'étaient le " grand Maska " et le petit " Maska," il y a cinquante ans ? Que sont-ils aujourd'hui ? Mais dans ces endroits, il faut avoir quelques épargnes pour commencer.

Ces savanes exceptées—et qu'on ne devrait pas excepter—le sol n'est que de la bonne terre " qui *pelote dans la main.*" Cette dernière expression vous arrache des exclamations, mes chers habitants ; je m'y attendais, car, vous seuls comprenez la richesse de ce mot : de la bonne terre qui *pelote.*

Au milieu des refrains inépuisables de mon oncle Germain, je remarquais souvent celui-ci :

"La bonne terre qui pelote
Emplit bien vite le minote."

Mais, me direz-vous, pourquoi ces terres ne sontelles pas prises depuis longtemps ?

Je répondrai à cette question plus tard ; pour ne pas laisser de mauvaises impressions dans votre esprit, je vous dirai cependant tout de suite : Comment voulez-vous porter une charge de blé à cinquante lieues " avec un bœuf dans les *menoirs* ? "

Mais il est temps de charger la pipe de nouveau.

QUATRIÈME PIPÉE.

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Colonie de Léopolis.

Après avoir traversé l'Ashuamachouan, avancez-vous vers le Nord et venez voir de braves colons, s'il en fut jamais. Une société dont M. Elizée Beaudet est président, a obtenu, à certaines conditions dix-sept milles acres de terre du gouvernement, sur la rive sud-ouest de l'Attikuapée. Vers la mi juillet, sept colons se sont dirigés vers cet endroit. Ils avaient pris chacun quatre cent acres de terre au milieu de la forêt et voulaient aller les défricher. De Chicoutimi ils se rendirent à Ashuamachouan, distance de vingt-huit lieues, et ils leur restait encore trois lieues à faire à travers le bois pour parvenir à leur lot, c'est-à-dire qu'ils avaient cinq pesantes charges de chevaux à porter sur leur dos toute cette distance, et cela, dans les plus grandes chaleurs de l'été, dans la force des mouches. Celui qui a fait de longs portages, accablé sous de pesantes charges, peut seul

comprendre la dose de courage qu'il leur a fallu pour supporter toutes les misères et les fatigues du transport de ces cinq lourdes charretées de baggage jusqu'à leur propriété respective. (*)

Que j'ai été heureux de voir là, au fond des bois, des anciens amis d'autrefois. Quelles chaleureuses poignées de main dans une rencontre si inattendue ! Si jamais je me suis senti glorieux de mes amis, c'est bien à coup sûr en cette forêt où je trouvais tout-à-coup un héros de la civilisation dans les fils des braves cultivateurs que j'avais connus autrefois. Le quinze août, le baggage était rendu, et le premier arbre tombait sous les coups de la hache. Ces jeunes gens travaillèrent tellement que le deux octobre, lors de ma visite, je croyais me trouver dans une vieille colonie. Un grand nombre des membres de cette société, quoiqu'absents, ont fait travailler sur leurs lots et deux cent soixante arpents sont déjà abattus. La société possède les plus magnifiques terres qu'il soit possible de trouver en Canada. Il y a de bons pouvoirs d'eau, et, grâce à la richesse des propriétaires, la colonie de Léopolis va devenir, dans quelques années, la plus grande paroisse peut-être du lac

(*) Sur les bords de l'Attikuapéo, j'ai eu le plaisir de voir Messrs. Perrault qui ont laissé Arthabaska pour devenir pionniers. Quels hommes de courage ! Ils sont là, éloignés du monde, sans voisin, sans chemin, et cependant, je n'eus pas besoin de les encourager, leur ardeur ne s'est pas ralentie un instant depuis deux ans. Auront-ils un chemin ?

St. Jean. L'un de ces valeureux pionniers a eu la bonne idée de tenir un journal, et d'écrire ses impressions. Ecoutons ce brave ami, Eugène, de Ste. Emélie de Lotbinière. Je n'ai voulu ni retrancher, ni changer un mot de ces belles pages que je n'ai pu lire sans la plus vive émotion.

" Déjà depuis plus d'un an, nous parlions, mon frère et moi, d'aller nous établir dans la fertile vallée du lac St. Jean. Incertains, nous attendions quasi avec impatience le moment favorable, lorsque notre frère Homère demeurant à Névoda, nous écrivit à ce sujet, nous offrant son appui, si nous consentions à poursuivre notre projet De toutes parts on nous faisait les plus grandes louanges du lac St. Jean, et tout homme entendu nous félicitait de l'heureuse idée que nous avions eue. Le départ de Québec fut d'abord fixé au premier de juillet, mais par un retard inattendu, nous ne partîmes que le huit. Nous partîmes quatre de Ste. Emilie: deux cousins, mon frère et moi. Le quatre juillet, cousin Alphonse descendait à Québec pour faire les préparatifs du départ. Comme nous partions pour six mois, il nous fallait emporter bonne quantité de lard, de biscuits, et une batterie de cuisine complète. Le cinq de juillet nous apprenons d'Alphonse, arrivant de Québec avec un peu moins d'ardeur, que notre départ est fixé au sept. Je dis avec un peu moins d'ardeur, parce qu'il est toujours coûteux de laisser la maison paternelle, surtout à l'âge de dix-neuf ans. La veille de notre départ, nous allons voir tous nos

parents, et tous nous encourageaient en nous disant qu'il ne nous fallait que du courage pour avoir devant nous, dans quelques années, un avenir plein de charmes. En effet, il nous fallait du courage et de la persévérance pour aller nous enfoncer à plus de quarante lieues dans le Nord. Comme le steamboat partait de grand matin, il n'était pas tard quand nous fûmes debout pour achever de compléter les préparatifs. Avant notre départ, nous sommes allés saluer notre grand-père, vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, qui, lui aussi, avait été un des premiers colons de la belle paroisse de Ste. Emilie. Ses dernières paroles furent celles-ci : " Sachez que pour parvenir, il faut bien vivre." Expression courte, mais renfermant beaucoup de sens. A huit heures, nous étions à bord du vapeur *Le Bienvenu*, en route pour Québec. De loin encore, nous apercevions les derniers saluts des parents que nous venions de laisser. Notre voyage fut heureux dès le début, car à deux heures après-midi nous arrivions, enchantés de notre descente. Tout de suite nous nous rendons chez M. Beaudet, président de la société dont nous faisons partie. Il parut content de nous voir partir pleins de courage et de confiance dans l'avenir. Il nous encouragea beaucoup et nous recommanda de bien commencer si nous voulions bien finir." Avant de commencer à travailler, faites chanter une grand'-messe, nous dit-il, et en agissant chrétiennement, soyez sûrs que tout ira bien. Ce qu'il y a de plus beau, ajouta-t-il, c'est que, tous quatre, vous pourriez

rester chez vous, mais vous ranimerez votre courage en pensant que plusieurs suivront l'exemple que vous leur donnez en sacrifiant votre jeunesse au défrichement d'une forêt. Allez travailler sur vos lots, et moi, de mon côté, je travaillerai pour votre plus grand bien. " Le sept juillet, nous passions la dernière soirée chez notre cousin, commis chez MM. Chinic et Beaudet, qui nous reçut avec beaucoup de courtoisie. Voir quatre des siens, pouvant rester chez eux dans une des plus belles paroisses situées sur le bord du St. Laurent du côté Sud, à proximité des centres commerciaux, les voir aller donner l'exemple du courage, c'est certainement encourageant pour ceux que l'on quitte. Nous passons une charmante soirée. Le lendemain, nous nous embarquons; nous avons le plaisir de faire connaissance avec MM. Noël et Picard, propriétaires de lots dans la même société. Nous étions bien contents de remplir le noble devoir que Dieu lui-même a imposé aux hommes. Nous remarquions surtout M. Picard, homme avancé en âge, et plein de courage et de zèle pour la colonisation. Quoiqu'ayant une main coupée, il ne craignait pas d'aller surmonter les obstacles presqu'infranchissables qui allaient s'offrir à nous. Nous fûmes aussi très-heureux de connaître M. l'arpenteur Dumais, comme devant diriger nos premiers pas sur cette terre étrangère. Le huit juillet, c'est-à-dire, le soir du jour de notre départ de Québec, nous prenions l'entrée de la rivière Saguenay."

Ce cher Eugène doit continuer son journal, qui sera d'une grande utilité historique plus tard.

—

TOUCHE DEUXIÈME.

Le Climat.

Je suis heureux de vous dire, mes braves habitants, que le climat du lac St. Jean est préférable à celui de Québec. Les sauvages appellent le Lac St. Jean le lac plat. Ses eaux peu profondes sur une grande partie de sa superficie se réchauffent sous l'action du soleil et toute la vallée ressent l'influence bienfaitrice de ses hautes effluves. La gelée sur les bords du lac y est moins fréquente que dans la vallée du St. Laurent. Il y a une gelée qui y passe, il est vrai, mais que le colon *salue avec plaisir.* Quelques-fois, le froid de la nuit condense les vapeurs du lac, le *serein* se dépose sur les épis de blé ou d'avoine et le matin un épais frimas, que dis-je, une espèce de glace entoure ces céréales, l'espérance des cultivateurs. Que l'étranger se rassure pourtant. Le soleil va se lever, le frimas va disparaître et se changer en une rosée bienfaisante. Le seul effet de cette gelée sera d'avoir donné une nouvelle fraîcheur, d'avoir apporté son contingent à la nutrition du grain qui se forme, et d'avoir consolé le colon habitué à ce benin frimas. Les semences se font du commencement de mai jusqu'à la fin de juin,

toujours, a une exception près, *le blé de la St. Pierre* mûrit. Cette année même, durant cet été, de temps défavorable, de température froide, le blé semé le 28 juin à la pointe Bleue donnera un rendement d'environ douze pour un. Mais, me direz-vous, comment expliquer les gelées qui ont retardé la colonisation, dit on, dans St. Prime ? La réponse est facile. On explique les gelées passées en expliquant l'absence des gelées présentes. Voici : Le sol est plat, quoique les rivières aient un bon courant. Quand il y a peu de défrichement de fait, l'eau séjourne dans les forêts, la fraîcheur s'y tient et les endroits qui ne peuvent recevoir la chaude vapeur du lac, sont quelquefois exposés à la gelée. Maintenant que les terres de St. Prime ont un assez large défrichement, les gelées se sont éloignées. Il y a de bons fossés, *plus de découvert*, les courants chauds peuvent circuler en tous sens, et une ère de prospérité commence pour ses habitants.

Vieillards que m'écoutez, ne m'avez-vous pas dit cent fois que les premières années de votre établissement, le grain était souvent *attendri* par la gelée ? maintenant il n'y a que le sarrasin qui gèle quelquefois, pourquoi ? parce que les terres sont défrichées et, par conséquent, égoutées. Mon oncle Germain disait :

Si vous tenez vos rigoles remplies,
Vous n'aurez rien dedans vos batteries.

Qu'on prenne le système de colonisation par pa-

roisse, c'est-à-dire, que de nombreux fossés, serpentant en tous sens viennent tomber dans un grand et long fossé commun, soit au chemin du roi, soit au trait quarré, et les gelées ne seront pas plus connues au lac St. Jean (*) qu'elles ne le sont à Trois-Rivières; car c'est absolument le même climat.

—

TOUCHE TROISIÈME.

Les communications.

Il y a de la pauvreté au lac St. Jean, il y a eu des souffrances de toutes sortes, c'est pourquoi, il y a des détracteurs de cette riche vallée. Un mot, cependant, explique tout. Le lac St. Jean a été peuplé par des gens d'un grand courage, d'une force d'âme invincible, mais de peu de moyens. Pour un grand nombre, la hache qu'ils apportaient du chantier où ils avaient passé l'hiver, était leur unique trésor. Ils défrichaient un peu de terre, mais il fallait semer; et, pour semer, il fallait s'endetter. Il fallait acheter un poële, une charrue, des herses, bêches, etc., cheval, roues, etc., etc. Le marchand réclamait bientôt le paiement de sa dette. Alors on lui apportait de dix-huit, vingt et vingt-deux lieues, du blé qui se vendait presque pour rien, et l'été suivant, on

(*) Je ne parle ici que des terrains qui ne reçoivent pas l'influence du lac, car les autres ne sont jamais exposés à la gelée.

y retournait chercher le même blé, converti en farine, pour nourrir une famille qui manquait de tout. Point de débouché pour leurs céréales, voilà une des causes de la misère des gens du lac St. Jean. J'ai remarqué aussi que quelques-uns cultivaient mal, et il y a des terres qui se perdent actuellement par l'insouciance des habitants. De plus, les grands feux qui ont passé et qui ont tout détruit, ont retardé le bien être de ces colons.

Le lac St. Jean est fertile, mais sans communication, c'est une mine d'or inaccessible. Cette vallée défrichée peut avoir un excédant de quatre à cinq millions de minots de blé, qui seraient une grande richesse pour la province de Québec. Les provinces de l'ouest, si fertiles aujourd'hui, étaient autrefois d'un sol aussi riche que maintenant; elles ne rap portaient rien parce qu'il n'y avait pas de chemin. Des chemins de fer furent construits et, aussitôt, l'Amérique et l'Europe sont alimentées par ces provinces.

Quant aux chemins de terre, il en faut partout, dans la forêt comme dans les villes, si on veut que les colons s'y établissent. Il est malheureux que nos gouvernements n'aient pas fait un emprunt pour ouvrir de grands artères à travers nos vallées colonisables. On fait des emprunts pour construire des chemins de fer, élargir nos canaux, etc.; mais pour élargir notre domaine?.........

Je m'arrête sur un terrain glissant. Mes chers

habitants, demandez des routes à travers nos vastes forêts, je dis des routes, c'est-à-dire des chemins de lignes de dix à quinze lieues, si vous voulez. Quant aux chemins de front, en établissant nos colons par groupes, par paroisses, ceux-ci, avec bien peu d'aide, peuvent les faire, ce qui éviterait des sommes *énormes* au gouvernement.

CHEMIN DE FER.

NAVIGATION D'HIVER.

PORT D'HIVER.

—

A MES COMPATRIOTES.

Maintenant, lecteurs, nous allons nous entretenir sur un sujet qui mérite l'attention de tout vrai patriote.

Nous avons parlé du bassin du lac St. Jean, nous avons vu sa fertilité. Une paroisse, St. Jérome qui n'a que 16 ans d'existence, ayant à peine le quart de son étendue de défriché, a donné 15,600 minots de blé. Ces chiffres sont éloquents. Il pourrait se former plusieurs paroisses aussi fertiles que la Pointe Bleue, St. Jérome et Hébertville. Cependant je veux

être sincère avec vous tous, je ne veux tromper personne ; et je vous conseille cependant de ne pas vous établir au lac St. Jean avant d'avoir reçu l'assurance qu'un chemin de fer y sera construit, à moins toutefois que vous ayez assez d'épargnes pour faire face à tous les imprévus. Dans l'état actuel des choses, celui qui s'endette au lac St. Jean, signe un contrat de départ pour la terre étrangère. Il n'y a pas de marché, par conséquent, pas d'argent. Pour payer dix piastres aux marchands, c'est-à-dire, deux sac de sel, vous donnerez la valeur de 50.

Le lac St. Jean est une mine d'or, mais......... *sans chemin de fer*...... c'est une mine inaccessible.

Tout vrai patriote désirera donc un chemin de fer au lac St. Jean. D'ailleurs, l'opinion est formée sur cette question vitale.

Quel sera le tracé de ce chemin ? Sur ce point, l'opinion n'est pas formée, ou plutôt, il y a trop d'opinions de formées.

Les uns l'ont fait partir de Québec et veulent le faire tourner vers —— le public ne sait pas encore où ? du moins il ne le savait pas encore lors de mon départ de Québec. Le saura-t-il enfin ? Où est leur tracé, première chose à connaître dans la confection d'un chemin de fer ? Le peuple est intéressé à ce que des octrois ne soient accordés à une compagnie qu'à la condition de construire un chemin de fer qui se rende au lac St. Jean.

Nous n'avons pas d'argent à gaspiller, qu'on nous

donne un tracé, très bien ; qu'on ne dépense pas un sou de notre argent accordé pour la construction d'un chemin de fer au lac St. Jean, avant de connaître s'il y a, sur le parcours projeté, un passage qui y conduise. Sans cela nous aurons droit de suspecter vos intentions de ne pas vous rendre au lac St. Jean.

D'autres veulent le faire passer par la Malbaie, en suivant le fleuve jusqu'à l'anse à la Catherine, située en face de Tadoussac, sur la rive sud-ouest du Saguenay, de là, prendre la course Nord en suivant, avec peu de déviation, le Saguenay jusqu'à Chicoutimi. De Chicoutimi, ils dirigent leur chemin à vingt-trois lieues dans l'ouest, puis suivent le contour du lac et reviennent au Saguenay sur la rive opposée à Chicoutimi. Appelons ce tracé, le tracé No. 1. Les partisans de ce tracé, en vrais patriotes qu'ils sont, apportent à l'appui de leur opinion, une raison qui mérite d'être approfondie. Ce chemin depuis Québec jusqu'à Tadoussac serait la continuation du Pacifique ; Tadoussac ! hâvre d'hiver, disent-ils, serait le terminus de ce grand chemin qui doit porter à l'Europe les richesses de l'ouest. Tadoussac ! port d'hiver, plus rapproché de *Liverpool* que Halifax, Portland et New-York. Tadoussac ! port plus rapproché du Canada ouest, en ligne directe, que Halifax, Portland et New-York. Tadoussac ! qui, au milieu de la rigueur de l'hiver, tend un bras à l'ouest et l'autre à Liverpool, en se glorifiant d'être le point

commercial, du moins en puissance, le plus rapproché des deux.

Comme notre Ouest se peuple vite, nous ne passerons pas légèrement sur ce sujet, car, si ces choses sont exactes, un grand avenir se prépare pour la Province de Québec, qui pourrait avoir son New-York.

J'aime à dire, pour l'honneur de mes compatriotes, que cette question du port d'hiver a préoccupé depuis plusieurs années la classe dirigeante de notre société. On a parlé longtemps de Rimouski, puis ce projet a été abandonné, et pour cause. Les nom de Paspébiac, de Matane, du Bic, de la Pointe-aux Pères, ont souvent apparu dans les journaux. Je me rappelle que le gouvernement, tant fédéral que local, m'a demandé ce que je pensais d'un port d'hiver aux Sept Isles, sur la côte nord du Golfe, tant il est vrai que chacun comprend les immenses avantages d'un port d'hiver pour la province de Québec, que la Divine Providence a placée comme point le plus rapproché entre l'Europe et l'Ouest, maintenant le grenier du monde. Chacun s'exclame que l'avenir serait à notre province, si notre capitale, qui reçoit pendant l'été une flotte si nombreuse, n'avait [illegible] les pieds dans la glace six mois de l'ann[illegible] vine Providence nous a-t-elle donné un [illegible] ? Tadoussac est-il ce port ?

J'obéis à une impulsion de ma conscience en répondant à ces questions. Le patriotisme est une

vertu : le prêtre, le missionnaire, ne permettra jamais à un seul compatriote d'aimer sa patrie plus qu'il ne l'aime lui-même, et je crois devoir apporter ma pierre à l'édifice social. Ayant parcouru la côte nord sur un espace de mille lieues, tantôt en raquettes ou en cométique, tantôt en canot d'écorce ou en bateaux de toutes dimensions, j'ai pu recueillir des connaissances que d'autres n'ont pu avoir. Tout m'est familier sur la côte nord. Les pêcheurs, les Montagnais, les Naskapis, les Esquimaux, les glaces, les rivières, les battures, les rochers, les détroits, les brumes, les neiges, les vents, les courants, les hâvres : toutes ces choses me sont connues. Tadoussac est-il un port d'hiver ? me demandait-on dernièrement avec anxiété à Québec, à tous les coins de rue, dans tous les magasins, et même, je suis heureux de le dire à mon pays, dans l'enceinte de nos édifices parlementaires. Chacun me disait : " Il est rumeur que le gouvernement veut étudier cette fameuse question du port d'hiver ; vous qui habitez la côte nord, qu'en pensez-vous ? " je comprends qu'une question de cette importance mérite d'attirer l'attention d'un gouvernement qui veut le bonheur du pays.

Je réponds :

D'abord Tadoussac est doué d'un bon port d'été dont les vents ne peuvent rider la surface de l'eau. Ce fait n'a pas besoin de preuve. Quant à être un port d'hiver, il n'y aurait donc aucun autre obstacle

que la glace. Examinons ce point: Tadoussac se trouve du côté nord-est du Saguenay, à l'embouchure de ce fleuve. Le Saguenay gêle pendant l'hiver à trois lieues et quelque chose audessus de Tadoussac. En face, de l'autre côté du Saguenay, se trouve la batture aux alouettes. Si vous regardez au sud, vous voyez devant vous, de l'autre côté du Golfe, l'Isle Verte, avec ses fameux courants *de baissant*, le désespoir de nos marins. Bien ; nous y sommes.

Maintenant le froid de l'hiver doit nécessairement former des glaces dans les baies et les petites rivières? oui; les baies et les rivières gèlent et des missionnaires les ont traversées bien souvent à la raquette.

Dans le Golfe se forme-t-il de la glace? oui, pendant les nuits de calme, des glaces flottantes qui suivent la direction des courants et des vents ; personne n'est assez novice pour croire que le golfe prend comme un lac.

A présent, ces courants et ces vents, où vont-ils ? où entraînent-ils ces glaces flottantes? Suivant l'expression de nos marins, les courants du golfe *portent* tout au sud, même les épaves des naufrages faits *au nord*. Nos journaux rapportent souvent que les débris des bâtiments perdus à Manicouagan ou à la pointe des Monts, aux islets de Caribou, ont été trouvés sur la côte sud. C'est tellement vrai que nos pêcheurs du Nord vous diront que d'un à trois milles près, à quel endroit de la rive sud, se trouvent

les restes d'un bâtiment qui a sombré sur la rive nord. Pour traverser du sud au nord, avec un vent de la même force, il faut le double du temps que pour traverser du nord au sud. Ainsi, on traverse de la Pointe des Monts au Mont Louis, au sud, en quatre heures, et vous en prenez huit pour revenir avec une brise d'une force égale. En avant de Tadoussac, les courants *de baissant* entraînent, avec une vitesse étonnante, les glaces au loin. Dieu a bien voulu mettre la batture aux alouettes de l'autre côté de Tadoussac pour arrêter les glaces du sud-ouest, qui ne sont jamais encore entrées dans le hâvre de Tadoussac. Le courant du montant de l'Ile Verte ne porte au nord qu'à la fin de la marée, et n'a pas le temps de nuire, les glaces ayant été entraînées au loin par le baissant. Voilà pour les courants.

Venons-en aux vents.

Quels sont les vents les plus communs de l'hiver ? Ceux du nord et du nord-ouest, n'est-ce pas ? vents qui poussent toutes les glaces au sud, les culbutent, les brisent, et en font un véritable pont, quelquefois de quelques lieues de large, sur cette rive. Aussi les habitants sont ils souvent des mois entiers sans voir l'eau. Les vents d'Ouest et de Sud Ouest favorisent aussi la côte Nord. Quand aux vents de Nord-Est et de l'Est : ce sont les seuls qui nuisent à la navigation d'hiver. Nos tempêtes de vents d'en bas font monter les glaces vers l'ouest et retarderont la navigation pendant quelques jours ; je dis retar-

deront, car ces glaces flottantes, glaces d'eau salée, par conséquent dépourvues de consistence, glaces d'une nuit ou deux, ne pourront arrêter la navigation. Il est plus difficile de traverser entre Québec et Lévis qu'il ne sera difficile de s'ouvrir un chemin à travers ces glaces. De plus, les vents de l'Est nous apportent l'haleine " du courant du Golfe," (Gulf stream) et la température monte aussitôt. Le danger de rester pris par le froid dans la glace, n'est pas à craindre. Dès que le vent cesse, il se fait toujours *une ouverture* du côté Nord. Voilà pour les vents.

Un témoignage irréfutable. Depuis Tadoussac jusqu'aux Sept-Isles, nos chasseurs de loup-marin, canadiens, métis et sauvages, parcourent le côté nord du Golfe en tous sens, en canot d'écorce. Ils ont une mer libre. Que de fois, en entendant la détonation d'un fusil, je fus obligé de me servir d'une longue-vue pour m'assurer si le chasseur avait tué son loup-marin. Vous voyez qu'il y a de la place pour le passage des vapeurs. J'ai été en chaloupe dans tous les mois de l'hiver, dans cette partie du fleuve. Souvent en me rendant sur mes raquettes d'un endroit à l'autre, du haut des montagnes, je contemplais cette mer libre de glaces au mois de janvier et février, en me disant : si mon pays voyait ce que je vois, que ne ferait-il pas pour tirer parti des avantages de la navigation d'hiver, avantages qui lui assureraient la prépondérance sur bien d'autres provinces, mais...... ce qui n'est pas fait, se fera. Dieu a fait sa part, il ne nous reste qu'à faire la nôtre.

A propos de cette navigation d'hiver, il y en a plusieurs qui hochent la tête et se contentent de dire, quand on les pousse au pied du mur : Il y a bien de la glace au Sud. C'est là toute la réponse qu'ils nous donnent. Ils ne songent pas que c'est justement parcequ'il y a tant de glaces au sud, qu'il n'y en a pas au Nord. Plusieurs m'ont fait des objections et pas un (ce qui montre leur compétence) ne m'a fait la seule objection qui mérite considération. Je suis obligé de la faire moi-même. Je la ferai avec plaisir, car je parle pour le bien de mon pays et je veux voir noir ce qui n'est pas blanc. Les glaces que nous appelons " glaces *douces* " (d'eau douce) sont à craindre en mars ; ce sont les glaces des rivières et des baies qui assèchent à mer basse. Aux grandes mers, quand le printemps apparait, elle se détachent du rivage ou des rochers qui les retenaient. Chaque jour d'hiver les a vues s'épaissir, et des chasseurs m'assurent en avoir vues d'échouées à dix huit pieds d'eau, ce sont de petites " montagnes de glaces " (icebergs) contre lesquelles il ne faudra pas aller se heurter. Le vent ni la houle ne sauraient les briser. Elles disparaissent au commencement d'avril. Elles ne sont pas très-larges, (quelques arpents dans le golfe sont bien peu de chose) et ne demandent pour devenir inoffensives qu'une stricte vigilance la nuit.

Les glaces du Labrador, de la mer glaciale, ne viennent-elles pas dans le golfe ?

Les glaces du Nord sont poussées vers le golfe par les courants. Ce sont les vents qui forment ces courants entraînant les glaces dans le Détroit de Belle-Isle. L'arrivée de cette banquise n'est pas régulière de même que les courants qui la conduisent. Ces cinq dernières années, nous avons été deux ans sans la voir. L'hiver dernier, elle est entrée au détroit de Belle-Isle, le vingt cinq février. Quelquefois elle arrive très-tard ; j'ai été arrêté, en 1875 près de Nataskouan, le vingt-deux de mai. Les causes de cette irrégularité ne sont pas bien connues. D'autres-fois, elles ne tournent pas pour prendre le Détroit de Belle-Isle, mais se dirigent tous droit en avant de l'Isle de Terreneuve et viennent se fondre dans les eaux chaudes du " courant du golfe " (gulf stream) et forment les bancs de Terreneuve. Ainsi le Polynesian, il y a quelques années, était contraint de s'ouvrir un passage à travers une banquise de cinquante lieues au large de Terreneuve, tandisque des traiteurs partis de la Nouvelle-Ecosse, achetaient la pelleterie des chasseurs du Détroit de Belle-Isle, libre de toute glace.

Le télégraphe nous informera bientôt de l'arrivée et de la direction de cette banquise, moins dangereuse qu'on ne pense pourtant. Plus de trente " navires-vapeurs " (steamships) la creusent de sillons en tous sens, pendant la chasse du loup-marin et aucun accident n'est encore arrivé. La glace d'eau salée, sachons-le bien, n'offrent pas la dixième partie de la résistance que présente la glace d'eau douce.

Voilà pour la navigation d'hiver.

D'ailleurs, pourquoi parler plus longtemps ? Ne serait-il pas plus court de s'assurer du fait d'une manière officielle par l'expérience d'un hiver ? Pourquoi un *Northern Light* ou le *Progress* même ne viendrait-il pas prendre ses quartiers d'hiver à Tadoussac et faire, pendant la rigoureuse saison, des essais dans le golfe, tout en chassant le loup marin ?

On m'objectera : la navigation a été tentée ? Où ? Messieurs. Dans le Détroit de Northumberland où on a pourtant passé à travers cinq pieds de glace solide. Cinq pieds de glace solide ! ! chose inouïe sur sur la rive nord. Je crois qu'il sera toujours impossible de tenir une communication régulière avec n'importe quel hâvre de la rive opposée à la côte Nord. Les courants entraînent constamment les glaces au Sud, ainsi que les vents qui soufflent presque constamment du Nord pendant l'hiver. Demandez à nos marins et amis de Gaspé ce qu'ils pensent du vent de Nord ? Ces glaces descendent par milliers de blocs le long de la côte du Sud et vont se presser dans la Baie des Chaleurs, sur les côtes du Nouveau-Brunswick et de l'Isle du Prince-Edouard. Le vent du Nord-Est souffle et les tient là. Est-il étonnant qu'il y en ait cinq pieds d'épais ?

De plus, pour la navigation d'hiver, il faut un hâvre naturel, fait par la main Divine. Les hommes peuvent faire des quais dans des baies magnifiques ; ils peuvent faire des ailes en tous sens pour arrêter

les vagues soulevées par les vents et faire un magnifique hâvre pour l'été, et *un beau lac* pour l'hiver, où les matelots pourront pâtiner dès le commencement de novembre. Il faut du courant à un hâvre d'hiver, un courant fort, qui puisse entraîner les glaces de la nuit.

Tadoussac jouit de cet avantage. Ce hâvre a un grand courant de *baissant*, est exposé aux vents du Nord-Ouest, qui ont le double avantage de ne pas soulever de vague et de chasser la glace au loin. Un Vapeur amarré au quai de l'Anse à l'eau, une des anses du port de Tadoussac (Nord-Est), peut y passer l'hiver sans recevoir une égratignure. Quand le *Pride of England* fut bloqué dans les glaces du Sud, il y a quelques années, où sommes-nous venus le garantir du péril qui le menaçait? N'est ce pas Tadoussac qui reçut ce vaisseau faisant eau de toute part? N'est-ce pas à Tadoussac qu'il fut préservé de la destruction qui l'attendait ailleurs? Cet été, vous l'avez vu, lecteurs, affronter fièrement les eaux du St. Laurent, faire partie de notre flotte, et cela, grâce à Tadoussac.

Maintenant laissons Tadoussac pour y revenir bientôt.

Ce qui précède démontre, j'ose l'espérer, la hauteur des vues de ceux qui veulent poursuivre le chemin de fer du nord jusqu'à la rive opposée de Tadoussac, pour mettre notre province en rapport maritime avec le monde commercial, les douze mois

de l'année ; à cette fin, ils pressent la construction du chemin de fer au lac St. Jean, par la voie de la côte Nord ; du Saguenay ils se rendent à Chicoutimi, et de cette dernière place au lac. Bien que les partisans les plus influents de cette route aient abandonné leur thèse, pour se rallier au nouveau projet dont l'exposé va suivre, je crois bou de faire voir les inconvénients de leur tracé.

D'abord un chemin de fer doit passer à travers une contrée colonisable, pour être utile à un pays. Par le tracé de la Malbaie, on ne verra pas une paroisse de plus se former, le chemin devant se faire au milieu des montagnes et des rochers continuels.

D'ailleurs, pourra-t on passer ? Des milliers s'unissent à moi pour dire qu'on ne le pourra pas. Que de vallées et de montagnes ! ! Nous ne serons jamais assez riches pour construire un tel chemin, qui coûterait au-delà de cent cinquante mille piastres par mille.

De plus, la longueur de cette route, pour être utile au lac St. Jean, devrait être le double de celle qu'on va maintenant exposer, et offrirait un résultat moindre. Voici pour le tracé No. 1.

Le tracé patriotique. Une route qui ouvrirait à la colonisation une vallée d'une fertilité extraordinaire ; qui ferait de Chicoutimi une ville importante ; qui nous donnerait un port d'hiver, nous assurant par là même le trafic de l'Ouest, et devant être en même temps la plus courte et la moins dis-

pendieuse, réunirait, je crois, tous ceux qui ont une intelligence pour comprendre le bien de leur patrie, et un cœur pour l'aimer. Il n'entre pas dans ma pensée, que, devant un tracé qui combine tant d'avantages, il pourrait y avoir d'opposition systématique, de querelles de clocher.

On a bien voulu me charger d'exposer devant le public ce tracé dont je ne puis réclamer la paternité : " c'est le tracé de tout le monde." Tel est le nom qu'il devra porter dans la suite.

Exposons les notions préliminaires.

Impossible de trouver un passage direct de Québec au lac St. Jean pour y construire un chemin de fer. Dieu a manifesté sa volonté en y interposant les Laurentides. L'intention est bonne, mais l'idée n'est pas patriotique ; elle ne fait que retarder la construction d'un chemin au lac St. Jean. En attendant, l'on souffre dans cette localité, et nos Canadiens nous laissent. Pourquoi vouloir s'obstiner à demeurer au pied de la montagne, et attendre qu'elle s'abaisse pour nous laisser passer ?

Il faut songer à une autre route. La seule exploration favorable, de toutes celles qui ont eu lieu, offre un passage aux engins par la vallée de la Batiscan. J'en suis heureux. Car je craignais que les Laurentides ne fussent coupées nulle part. (*)

(*) J'ai traversé du lac St. Jean au St. Maurice, je connais le tracé dont je parle ici depuis la rivière Brulée qui se trouve à vingt-sept lieues environ des Piles, jusqu'à Ste. Anne de Chicoutimi et au delà. La saison était trop avancée pour m'aventurer à travers la vallée de la Batiscan ; malgré mon désir, j'ai dû renoncer à mon projet.

Quelques compatriotes, d'une belle intelligence et d'un grand cœur, m'assurent qu'en passant au lac à la Tortue, qui se trouve près du chemin des Piles, on évite toutes les côtes pour se rendre au lac St. Jean. Ces données sont de nature à justifier les dépenses d'une exploration. D'après eux, du lac à la Tortue, il est facile de tomber au lac Edouard. Dans le premier cas, le chemin de fer du Nord, dans le second, le chemin des Piles, servirait de point de départ au chemin du lac, qui, une fois arrivé au lac Edouard, s'avancerait par le lac des Commissaires jusqu'à la tête de la rivière Ouiatchouanish qui donne ses eaux au lac St. Jean. Vous suivez cette rivière, puis vous tombez ensuite dans la rivière aux Iroquois, ou dans la rivière à l'Ours ; le choix vous est laissé. Vous voilà rendu à St. Prime, dans la belle vallée du lac. Vous continuez votre route en faisant le tour du lac *par le nord*, en passant aux chûtes de la rivière Ashuamachouan, de la Mistassini et de Peribonka. Puis vous détournez, toujours en suivant la vallée, et arrivez en arrière de Ste. Anne, située sur la rive opposée de Chicoutimi.

De là, vous vous dirigez vers la rivière Ste. Marguerite, dans laquelle vous tombez en arrière de St. Fulgence. Vous suivez la vallée de cette rivière que vous traversez, pour prendre celle du moulin Baude, d'où vous vous dirigez facilement à Tadoussac. (*)

(*) Ce tracé peut être modifié. Un métis d'une belle intelligence, connaissant toutes les roches qui se trouvent entre la vallée de la Batiscan et le lac St. Jean, m'assure— et j'ai toujours trouvé ses

Qu'il suffise de dire, pour ceux qui n'ont point de carte géographique, que vous décrivez une ligne courbe depuis Trois-Rivières jusqu'à Tadoussac, ligne dont le point le plus éloigné des deux extrémités se trouve au milieu d'une des plus belles vallées du Canada. Par cette courbe, vous détournez l'immense pâté de montagnes qui séparent Québec du lac St. Jean.

La longueur de ce tracé sera d'environ trois cents vingt à trois cents vingt-cinq milles de Trois-Rivières, suivant l'opinion d'un ingénieur que j'ai consulté. Mon compas, qui a suivi tous les contours que devra faire le chemin, me donne trois cents huit milles pour atteindre le lac à la Tortue.

Le coût de ce chemin sera au-dessous du coût moyen des voies de cette sorte dans notre pays, car, pour une grande partie, le nivellement est tout fait ; il n'y a plus qu'à mettre les traverses et à lester le chemin.

On a toujours cru à l'impossibilité de conduire un chemin de fer depuis Ste. Anne de Chicoutimi, jusqu'à Tadoussac. Les montagnes qui bordent le Saguenay sont si hautes qu'on n'a jamais supposé

données exactes— qu'il y a un beau passage de la Batiscan à la Pointe aux Trembles du lac. Si l'exploration était favorable à cette route, tout patriote se fera un plaisir d'y donner son assentiment, vu qu'elle rapprocherait du chemin de fer, les paroissiens d'Hébertville et de St. Jérome, en attendant que ces braves colons aient un embranchement. De la Pointe aux Trembles, il est facile de rendre un chemin à la rivière à l'Ours, et de faire ensuite le tour du lac.

l'existence d'un beau passage en arrière. Que mon pays sache qu'on peut facilement rendre un chemin de fer à Tadoussac, très facilement même.

L'explorateur sera bien surpris, quand il passera en arrière de ces formidables montagnes, d'y trouver une belle vallée. D'ailleurs, pour calmer les appréhensions des sceptiques, de vieux missionnaires, à défaut d'autres, trouveront un passage facile.

Le grand avantage de ce tracé est d'être le seul praticable. De plus, le tracé No. 1 serait il possible, le " tracé de tout le monde, " est beaucoup plus court, beaucoup moins dispendieux, et passe à travers une vallée colonisable.

Par cette dernière route, les intérêts de Chicoutimi sont sauvegardés, et nous jouissons, en même temps, d'un port d'hiver, avantage réclamé par les partisans du tracé No. 1, avantage qui prime tous les autres au point de vue de la prospérité de notre pays.

Le tableau comparatif suivant va nous être de quelque utilité :

De Tadoussac (viâ Belle-Isle (*)) à Liverpool : 2343 milles.

(*) Quand les glaces traverseront le Détroit de Belle-Isle, nous aurons un passage libre au large de Terreneuve. D'ailleurs le chemin de fer projeté qui doit traverser Terreneuve pour se rendre à la Baie George, enlèvera toute difficulté. Quand je suis passé à Terreneuve l'automne dernier, j'ai vu que l'opinion publique était beaucoup préoccupée de ce chemin. Les intérêts de l'isle sont là, il se fera bientôt.

De Halifax à Liverpool : 2436 milles.

De Portland à Liverpool : 2730 milles.

En faveur de Tadoussac sur Halifax : 93 milles.

En faveur de Tadoussac sur Portland : 387 milles.

Maintenant, à l'égard de l'Ouest, en prenant Montréal, ou la Jonction de St. Martin pour point de départ, et en comparant les distances de Montréal à Tadoussac, à Halifax et à Portland, on trouve encore Tadoussac, même par la voie du lac St. Jean, bien plus rapproché de Montréal que Halifax et Port land.

On voit donc que Tadoussac a un avantage marqué sur ces deux dernières villes.

Tadoussac a l'avantage sur ces deux villes, non seulement au point de vue des distances, mais aussi au point de vue de l'immigration pour notre pays. L'Europe a un excédant de quatre cent mille âmes chaque année. Des millions de ces émigrants, partis de l'Europe avec l'intention de se fixer dans le *Dominion*, surtout pour le plus grand nombre, dans Ontario ou Manitoba, nous laissent à Halifax, à Portland ou même à Richmond ; par la route de Tadoussac, ils seront assurés au Dominion. Ils pourront

parcourir cette route sans rencontrer de tentateurs américains sur le chemin.

Au point de vue militaire, quel chemin sûr pour embarquer et débarquer nos troupes pouvant circuler librement en tous sens sur ce parcours, sans craindre la surprise de l'ennemi. Quelle inexpugnable forteresse que Tadoussac !

Qu'on dise tout ce que l'on voudra, l'avenir est à notre province. Aucune influence politique ou nationale ne pourra lutter contre les intérêts des peuples qui prendront toujours, pour aller en Europe, le chemin le plus court et le moins dispendieux. Tadoussac nous mettrait-il en rapport avec le monde maritime que trois mois de plus que Québec, le bénéfice serait immense. Québec nous fait défaut au mois de novembre, justement au temps où l'Ouest est prêt à exporter ses produits. Au printemps, quand tout se réveille dans le monde commercial, quand le câble transatlantique frémit en tous sens, quand mars et avril apparaissent, Québec est encore stagnante, et le Canada est dans l'inaction. Tadoussac, terminus du Pacifique, apportera la vie et la prospérité à notre contrée, d'autant plus que le chemin de fer qui y conduira, nous coûtera peu. Le gouvernement fédéral vient d'acheter la ligne du Grand Tronc depuis Lévis jusqu'à la Rivière du Loup, comme continuation de l'Intercolonial, en vue, dit-on de rallier ce chemin à celui du Nord, par un pont jeté sur le St. Laurent, près de Québec. Le coût de

ce pont, me dit un ingénieur, sera de dix à douze millions, plus qu'il n'en faut pour construire le chemin de fer depuis la Batiscan ou les Piles jusqu'à Tadoussac. Pourquoi alors dépenser plusieurs millions pour allonger son chemin de plusieurs cents milles. D'ailleurs la société des Basses-Laurentides a, me dit on, sa charte pour conduire un chemin de fer jusqu'au Saguenay en passant par le lac St. Jean ; delà elle n'a plus qu'un million et demi à débourser pour se rendre à Tadoussac et réaliser des bénéfices immenses. Bientôt ce chemin, du moins je l'espère, sera construit sans le concours des capitalistes américains, qui ne demanderaient pas mieux que de venir partager nos profits.

Je résume ma pensée. Il faut un chemin de fer au lac St. Jean ; pour qu'il soit utile à la colonisation, il faut qu'il se rende jusqu'à Chicoutimi, c'est-à-dire à Ste. Anne, sur la rive opposée ; de là il ne reste plus qu'à dépenser deux millions à travers une vallée colonisable pour unir le Pacifique à l'Atlantique.

Tadoussac est le bout de l'Atlantique par mer, et sera le bout du Pacifique par terre. Les premiers vaisseaux qui apportaient nos pères, faisaient halte à Tadoussac, *le bout de la mer*, avant de remonter *la rivière*. Tadoussac était alors le premier débarcadère de l'ancien monde ; c'est là que, il y a plus de deux siècles, l'ancien et nouveau monde se rencontraient ; c'est là que la première messe fut dite en Canada, et que le Créateur du monde vint en per-

sonne prendre possession de son domaine. Admirables vues de la Providence ! c'est là que deux siècles et demi plus tard, le nouveau monde ira rencontrer l'ancien. On se demande quelle sera la ville du *Dominion*, c'est-à-dire la ville qui centralisera le commerce d'un pays plus grand que l'Europe, d'un pays qui comptera deux cent millions d'âmes ? sera-ce Toronto ? Ottawa ? Montréal ? Québec ? Halifax ? Les peuples qui nous suivront, mûs par ce que les politiciens appellent la force des choses et que nous appelons, nous, la Providence du Bon Dieu, répondront : Tadoussac est la ville du *Dominion.*

Ce n'est pas un rêve. Qu'était Chicago quand nos pères sont nés ? Qu'était Winnipeg, il y a quelques années ? D'ailleurs tout projet, basé sur les intérêts des peuples, a toujours vu son exécution. Les influences peuvent le retarder, mais l'arrêter, jamais !!

—

Dernière bouffée.

Nous venons de traiter d'affaires trop sérieuses pour passer à d'autres sujets ce soir. Ce que vous venez d'entendre mérite votre considération, je dirai plus, votre concours. Vous devez avoir un bon représentant. Dites-lui : nous avons reçu la visite d'un Père missionnaire qui paraît assez honnête. Il nous dit que notre province, dans les vues de la

Providence, est destinée à de grandes choses. Il nous parle d'un port d'hiver, d'un chemin de fer qui y conduirait, en passant par une vallée qui fournirait du blé à toute la Province ; comme il est tout-à-fait désintéressé dans l'affaire, comme, pour lui personnellement, ça ne lui fait ni froid, ni chaud, nous aimons à croire qu'il fait cela dans l'intérêt de sa patrie qu'il paraît aimer de tout son cœur. Alors nous voudrions risquer quelques sous pour vous assurer du fait, au moyen d'une bonne exploration, quant au tracé du chemin de fer ; et d'un bateau à vapeur passant l'hiver dans le golfe, quant à la navigation d'hiver ; car ce Père, malgré ses bonnes intentions, a pu se tromper, bien que personne ici présent n'ait pu réfuter ses assertions. Votre tâche alors sera faite. Votre membre s'occupera de la chose, et tout ira bien.

Je vous dis bonsoir maintenant, vous avez matière à réfléchir toute la journée de demain. Vous voyez que je ne veille pas tard cette fois-ci. Mon oncle Germain disait : Il vaut mieux qu'on vous invite deux fois à rester, que de vous dire de vous en aller.

—Une histoire ? avant de partir ; une histoire ? mon Père.

—Vous voulez une histoire avant que je vous quitte ; eh ! bien, écoutez une histoire que je dédie aux jeunes personnes de la compagnie.

—Monsieur le Curé, disaient trois jeunes chrétiennes, comment nous y prendrions nous donc

bien pour convertir notre père? Vous savez qu'on n'est pas meilleur que lui. Il ne ferait pas de mal à une mouche, ni tort d'un centime à qui que ce soit. C'est l'homme du devoir, s'il en fut. Mais dès qu'il s'agit de ses devoirs envers Dieu, serviteur! Feu notre chère mère était pourtant une sainte femme et lui a donné de bien bons conseils et de biens bons exemples. Vous, Monsieur le Curé, vous l'avez entrepris plus d'une fois. Nous, ses filles, nous prions pour lui, de toutes nos forces, nous le recommandons à tous les saints du paradis, à toutes les bonnes âmes que nous connaissons. Pour nous faire plaisir, il a lu de bons livres, il a suivi la mission, rien n'y a fait......... Ah! Monsieur le Curé, nous sommes bien malheureuses.........

Ainsi parlaient, presque à la fois, Mathilde, Isaure et Corinne, les trois filles de Mathurin, le fermier de Saint Paphilat.

—Je sais bien un moyen que vous n'avez pas encore employé, mes enfants, répondit le Curé. Mais j'hésite à vous l'indiquer. J'ai peur qu'il ne vous effraie.

—Oh! parlez, Monsieur le Curé! Nous sommes résolues à tout faire pour convertir notre père bien-aimé.

—Eh bien! cessez absolument toute demande relative à cette conversion. Changez de batterie, comme on dit. Vous ne pouvez convertir votre père: convertissez vous vous-mêmes.

—Nous convertir! répliqua Mathilde, l'aînée. Mais, Monsieur le Curé, c'est chose faite depuis longtemps, vous le savez bien. Ou plutôt, nous n'avons pas eu besoin de nous convertir, notre sainte mère nous ayant élevées dans l'amour et la pratique de la religion......... à laquelle, Dieu merci, nous sommes toujours demeurées fidèles.

—Vous croyez? Eh bien! vous vous trompez. Par vous convertir, je n'entends pas que vous deviez cesser d'être impies, puisque, grâce à Dieu, vous ne l'avez jamais été, ni même quitter des vices grossiers que vous n'avez jamais connus......... Et comment les eussiez vous connus, avec l'éducation chrétienne que vous avez reçue et le milieu facile dans lequel vous vivez? J'entends qu'il faut vous corriger de vos défauts, que ce sont ces défauts qui, sans que vous vous en doutiez, peut-être sans qu'il s'en doute lui-même, tiennent votre père éloigné de la religion......... Parmi les arguments en faveur du christianisme, il en est un que vous avez oublié de faire valoir, et c'est à celui-là peut être qu'il se fût rendu: vous avez oublié de lui montrer, en vos personnes, ce que c'est que le christianisme, non le christianisme mort, le christianisme sur le papier, mais le christiame vivant, le christianisme en action.

Qui sait si Mathurin ne fait pas le raisonnement suivant: " A quoi me servirait, après tout, d'être chrétien, puisque, sans l'être, j'ai autant de vertus morales, pour le moins, que mes chères filles avec toute leur dévotion? "

—Vous avez raison, Monsieur le Curé, dit Isaure. Je ne veux plus m'occuper de la conscience de papa qu'en priant pour lui. Je vais travailler dur à me corriger de mes défauts; ils sont nombreux. Mais je soupçonne que celui qui scandalise davantage mon pauvre père, c'est cette fureur que j'ai de discuter et de contester toujours, contredisant le tiers et le quart, à propos de tout et à propos de rien, et ne pouvant avec cela supporter l'ombre d'une contradiction.

Oh ! Si mon père pense que j'ai oublié d'être patiente et douce, vraiment il a bien raison.

Après Isaure, Mathilde :

" Ma bonne Isaure, dit elle, toi, ma cadette, tu me donnes un trop bon exemple pour que je ne m'empresse pas à le suivre. Je sais bien, moi aussi, où le bât me blesse. J'aime la toilette, le luxe, l'apparat. J'ai la rage d'être toujours et partout louée, admirée, enviée. Bref, je suis pétrie de vanité, et bien sûr que, derrière mon dos, chacun me traite de coquette.

—Mes sœurs, fit la petite Corinne, je me connais, je suis bien pire que vous. Je suis une paresseuse, une lâche qui n'aime que ses aises, qui ne se dérange pour personne, et qui voudrait que tout le monde se dérangeât pour elle. C'est trop peu de m'appeler indolente et propre à rien ; je crois que je suis une bien égoïste.

—Mes enfants, dit le Curé, péché avoué est à moitié pardonné, même, pour peu que vous mettiez à le

combattre autant de courage que vous avez mis de bonne grâce à le reconnaître, il est bien près d'être vaincu.

Je vous donne rendez-vous ici dans six mois. N'oubliez pas que plus vite et plus complètement vous vous corrigerez, et plus vous aurez de chances pour voir enfin le jour béni de la conversion de votre père.

—Amen ! répondirent les trois sœurs...... et elles se mirent, sans plus tarder, à la besogne.

Je ne vous raconterai pas par le menu, cette guerre acharnée livrée à l'impatience, à la coquetterie, à la paresse. La lutte fut longue. Ce n'est pas en un jour qu'on remonte ces pentes fatales que nos pauvres fillettes avaient commencé de descendre depuis plusieurs années déjà.

Mais, quelque fort que soit l'entraînement du mal, il y a quelque chose de plus fort : c'est la grâce d'en haut, c'est l'humilité d'une âme chrétienne ; ce fut la bonne volonté des trois sœurs, animées en même temps par l'amour de Dieu et par la piété filiale.

Il n'y avait pas huit jours que la sainte campagne était entreprise, et Mathurin s'apercevait déjà de quelque chose de nouveau chez lui. C'était comme une atmosphère plus douce, comme une influence mystérieuse qui descendait sur ses filles, et par elles sur lui.

Il s'étonna d'abord et crut qu'il rêvait. Quand il vit que cette douceur d'Isaure, jadis si aigre et c

emportée, cette simplicité de Mathilde, la ci-devant coquette, cette énergie et ce dévoument de Corinne, naguère paresseuse comme la lune, et égoïste comme un franc-maçon, quand il vit que tout cela faisait chaque jour de nouveaux progrès, il réfléchit, il interrogea ceux et celles qui voyaient le plus habituellement ses filles. Il constata que cette amélioration de caractères coïncidait avec un notable progrès dans les habitudes pieuses de "ces demoiselles."

Comme Mathurin était un homme de bon sens et de bonne foi, il ne fut pas long à tirer la conclusion. Il alla trouver le curé.

" Monsieur le Curé, dit-il, mes filles ont longtemps cherché à me convertir ; elles y perdaient leur grec et leur latin.

" Depuis trois mois elles me laissent tranquille ; mais elles s'acharnent sur elles mêmes. C'étaient de bonnes filles. Pourtant les chamailleries de l'une, la vanité de l'autre, la mollesse et l'égoïsme de la troisième me causaient bien du souci. Je me disais que si ces défauts se développaient tant soit peu, les petites finiraient par devenir intolérables.

" Au lieu de se développer, ces défauts ont disparu presque complètement.

" J'ai voulu me rendre compte des armes que mes enfants ont employées dans cette guerre difficile. J'ai su, à n'en pouvoir douter, qu'elles n'ont demandé d'armes qu'à la religion, qu'elles n'ont eu d'autre réformateurs que vous.

" Voulez-vous m'apprendre à faire, moi aussi, la guerre à mes défauts? Car j'en ai, je le sais, et de grands. Voulez-vous, pour commencer, m'entendre en confession ?

Le Curé ne s'est pas fait prier.

Mathurin est aujourd'hui président de la Conférence de Saint-Paphilat, et le meilleur chrétien du canton.

Ne dites donc jamais que vous avez épuisé tous les moyens de convertir votre père, votre frère, votre ami. Ou plutôt, ne le dites que quand vous serez tellement converti vous-même, qu'il ne vous reste plus un pas à faire, dans la route de la perfection. Ce quand là, vous le savez bien, n'arrivera jamais.

—Bonsoir mes amis, et au revoir.

TROISIÈME VEILLÉE.

—

PREMIÈRE PIPÉE.

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Au seuil de la porte.

Nous voici à notre troisième veillée. Vous avez vu que nous avions encore des contrées fertiles, que le Canadien ayant du cœur pouvait vivre à l'aise dans notre pays, qui, malgré son hiver, est encore l'un des plus fortunés du monde entier. Nous vous avons fait espérer qu'une ère nouvelle de prospérité commençait à briller sur notre contrée. Les jeunes colons seront protégés par leur père ou par des amis, et, jeune homme qui m'entendez, je vous vois sur le seuil de la porte prêt à partir pour aller féconder de vos sueurs un champ que vous léguerez à vos enfants. Accordez-moi la faveur de vous presser la main, jeune conquérant de mon pays, mais veuillez m'écouter un instant : j'ai quelques conseils à vous donner, conseils que mon oncle Germain, à vous

bien connu maintenant, m'a laissés pour tout héritage, m'assurant qu'avec cela, j'étais " bien établi."

Vous partez, jeune ami ; il ne faudra pas regarder en arrière. Mettez la main à la charrue et allez de l'avant. De la misère, vous en aurez : cette terre est une vallée de larmes. Des privations, vous en subirez : au ciel seulement, vous en serez exempt. Le découragement viendra peut-être ébranler votre âme ; le démon connaît le mérite qu'on acquiert en défrichant une terre, en laissant un bien à ses enfants. Pour celui qui a été bon chrétien, ses sueurs, et elles sont incalculables, seront changées en perles brillantes qui ceindront son front pendant toute l'éternité ; le démon sait cela et voudrait vous envoyer dans un centre populeux, où vos mœurs et votre foi courent de plus grands dangers. Du courage ! mon ami, du courage ! je te demande d'être aussi courageux pour toi que tu l'es pour les autres. Pour un bourgeois, tu peux travailler de cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, sans te plaindre. Je te demande de travailler au moins la moitié de ce temps-là pour toi, et dans trois ans, tu seras riche : Ecoute mon oncle Germain chanter :

" Le Canadien va vite
Quand l'Anglais en profite
Mais on dit qu'il s'ennuie
En travaillant pour lui. "

Tu auras des jeunes gens a côté de toi ; ceci te don-

nera de l'émulation ; tu penseras aussi à ces pauvres malheureux qui sont surveillés par l'œil du maître ; alors tu te diras : je reste sur mon lot, surveillé par l'œil de Dieu seul.

Ne sois jamais oisif. Il n'y a pas de morte saison pour un homme qui veut se tirer d'embarras. On peut toujours trouver quelque chose à faire, même pendant les longues soirées d'hiver, ne serait-ce que de travailler au *métier.* Pourquoi riez-vous ? mes chers amis ; est ce une profession dégradante ? je ne sais pourquoi, il y a tant de préjugés dans mon pays contre le " travail du métier." L'on rit de celui qui fait de l'étoffe pour lui, et l'on s'en va dans les manufactures des Etats en faire pour les autres. Dans mon pays, j'ai vu un seul homme en faire, et il ne paraissait pas plus insensé que les autres. Puisque nous sommes à parler de préjugés, disons de suite qu'en bien des endroits du Canada, les hommes ne veulent pas traire les vaches ; je demandais à quelqu'un pourquoi ?

Il me répondit : Ah ! ben ; pourquoi.

Mais pourquoi encore ? dis-je.

—Ah ! ben, pourquoi.

Ce cher " ah ! ben, pourquoi," est la seule réponse que j'aie obtenue. J'entrais une fois dans une maison. Une jeune femme tenait dans ses mains un jeune enfant qui avait déjà du pionnier dans les yeux. Son époux allumait sa pipe et se disposait à partir, chaudière en main. Où allez-vous donc ? lui dis-je ?

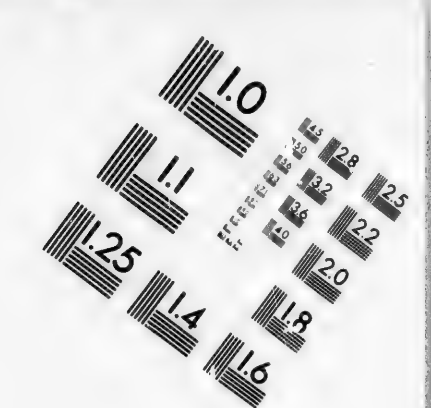
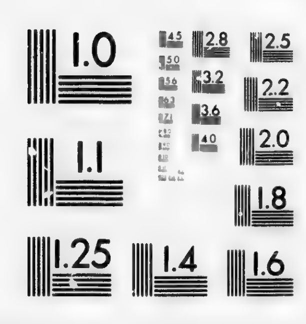


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



trairo mes deux vaches, M, l'affaire de dix minutes; j'aime mieux faire cela que de garder les enfants à la place de mon épouse, ou d'engager une servante comme mon voisin a fait exprès pour traire trois vaches. Sa femme peut faire tranquillement l'ouvrage de la maison, mais elle ne peut sortir. Il a engagé une fille pour faire une besogne qui lui prendrait dix minutes. Puis il ajouta: arrêtez un peu! ça tire du grand ce voisin-là! allez! C'est lui qui ne se mouche pas avec des quartiers de terrine!

Jeune homme qui partez pour la forêt, vous serez donc disposé à travailler les douze mois de l'année. Comme on vous l'a dit, ce n'est pas le travail qui tue. Vous promettez à votre mère de ne pas vous laisser aller au découragement. J'ai vu cette année une famille au lac St. Jean, famille dénuée de tout, dont le chef me raconta l'histoire suivante: Je suis venu m'établir ici il y a seize ans. La deuxième année, le découragement me prit; je vendis tout et partis pour les Etats. Les premières années nous gagnâmes beaucoup d'argent, mais comme il fallait beaucoup pour vivre, nous dépensâmes tout. Les manufactures furent souvent arrêtées, nous changeâmes de place quatre fois; à la fin, il fallut revenir au Canada, après avoir mendié notre passage. Je suis ici dans la maison d'un de mes voisins d'autrefois, alors pauvre comme moi. Maintenant il a trois enfants d'établis dans cette paroisse, tout près de lui, et lui,—il vit de ses rentes.—Quelle différence? dit-il; deux de mes enfants sont morts aux Etats, et sont

enterrés à plus de 200 lieues l'un de l'autre ; une de mes filles est mariée là et vit dans la misère ; je ne la reverrai plus, dit-il, en essuyant une larme ; puis mes autres enfants sont avec moi, avec moi qui n'ai pas une bouchée à leur donner.

—Oh ! si j'eusse persévéré ! ! !

—

TOUCHE DEUXIÈME.

Le colon chez lui.

Vous êtes dans votre paroisse, à travailler de toutes vos forces. Dieu a béni vos travaux ; vous êtes en paix avec votre petite famille. Le petit chantier qui vous abrite depuis cinq à six ans menace ruine ; vous voulez vous bâtir. Choisissez un beau site, élevé si vous pouvez, dont le terrain est sec. Ayez le goût de planter quelques beaux arbres, de beaux ormes, de beaux sapins, qui répandent une si bonne odeur, et dont le voisinage aura peut-être plus d'effet sur la santé de vos enfants que vous ne pensez. Plantez de jeunes arbres aussi le long de la route, ces choses vous coûteront peu, sont belles et donneront du prix à votre terre.

On vient de parler de santé. Oh ! sur ce point, je vous en prie ; faites attention ; la santé est un des dons les plus précieux que Dieu ait fait à l'homme ; ne la perdez pas par des imprudences ou par une pure

négligence. Je dis négligence, j'ai de grandes raisons pour cela. Ecoutez-bien ce que j'ai vu une fois : Un homme avait une maison située dans un terrain bas ; il avait une demi arpent à faire pour se rendre à sa grange.

Il était assez bien chaussé, sa femme et ses enfants l'étaient bien mal. A chaque pluie qui tombait, le chemin de sa grange à sa maison était tout baigné d'eau. Que de fois, j'ai vu son épouse arrivée de la grange, dans les mauvais temps d'automne, laisser sur le plancher les empreintes de ses pieds trempés. Elle aurait pu, comme vous dites, tordre ses bas. Elle passait, bien entendu, la journée comme cela.

Six ou sept ans plus tard, sa terre se vendait par le shérif. Il me racontait ainsi son histoire : J'ai bien travaillé, vous le savez comme moi, mais, comment voulez-vous parvenir, quand durant sept ans, vous avez deux ou trois malades sur les bras pendant tout l'hiver. Ma femme était au lit pendant six mois de l'année, et quand une femme ne peut pas surveiller son ménage, tout se gaspille à la maison, ajoutez à cela les frais du docteur et des servantes. Il n'y avait pas que son temps de perdu, le mien l'était aussi : je pouvais à peine la laisser, et j'étais obligé d'avoir un homme pour faire mon ouvrage.

Pendant qu'il parlait, je me disais : si cet homme, qui avait du bois à sa porte, eût équarri quelques pièces et fait, jusqu'à sa grange, un beau trottoir, qui ne lui aurait pas coûté un sou, il aurait encore sa

terre aujourd'hui peut être. L'expérience me donna raison. Il acheta une petite terre de sable dans le rang voisin et sa femme me disait quelques années plus tard: on ne mange ici que de la galette de sarrasin, mais peu importe, on n'y est pas malade ; je n'ai pas manqué une seule messe de minuit depuis qu'on est ici. Pieds secs et tête froide sont deux grands médecins et les deux meilleurs engagés que vous aurez à votre service.

J'ai un ami d'enfance que j'avais laissé gros et gras, qui promettait de faire un vaillant homme. Je le rencontrai après plusieurs années d'absence.

Comme tu es maigre ! mon cher Louis.

Ne m'en parle pas, me répondit-il ; il y a deux ans que je ne puis plus rien faire, j'ai pris cette maladie-là dans les foins. J'avais chaud, j'ai couru à une source d'eau glacée, et sept jours après, j'étais administré. Il eut mieux valu pour moi mourir, car ma vie va être bien misérable maintenant. Que j'ai été insensé ! répétait-il, que j'ai été insensé !!

—

TOUCHE TROISIÈME.

Des grelots d'argent pour un colon.

Si vous voulez conserver votre lot, ami, ménagez non-seulement votre santé mais aussi votre bourse. Prenez garde aux folles dépenses, mon cher. Les

premières années, les récoltes sont bonnes, la famille n'est pas forte et on ne craint pas de s'endetter. On s'endette partout, chez le forgeron pour se donner certaines commodités dont on pourrait se passer; chez le carossier pour avoir une belle voiture d'été et une jolie cariole " comme il n'y en a pas dans la paroisse ; " chez le cordonnier pour avoir des chaussures " qui craquent ; " chez le sellier, on ira peut-être à cheval une ou deux fois par année, et on ne se sert plus de couvertes dans le pays; chez le marchand, ah ! oui ! chez le marchand, il faut avoir tout ce qui nous passe par la tête, chapeaux, casques, mitaines, ceintures, capot, veste, pantalons, caleçons, chemises, col, collets collier, harnais blanc, peinture, tapis, rideaux, robes, châles, nuage blanc, nuage bleu, nuage rouge, beaux couteaux, grandes assiettes, belles cuillières, beaux pots, grands plats, petit plats, une lampe pour la maison, puis une lampe " pour quand il vient quelqu'un, " c'est à n'en plus finir. Le marchand sait que vous avez une terre, il ne craint rien, il n'est pas pressé, vous paierez l'an prochain; mon oncle Germain disait : l'année *qui vient*, et quinze ans après, bien souvent, cette année n'est pas encore venue. Que c'est triste ! avoir défriché une terre avec tant de travail et gaspiller ce beau bien dans deux heures d'achat !

Vous avez cinquante minots de blé à vendre, jeune colon; c'est assez pour prendre le dessus ; si vous avez de la prudence, tout ira bien; si vous n'avez

pas de cervelle, ces cinquante minots peuvent vous ruiner; car vous calculerez ainsi : l'an prochain j'en aurai cinquante de plus, je puis donc m'endetter pour quatre-vingt piastres. L'année suivante, vous tombez malade, ou la récolte manque, vous vous endettez encore. Voici votre compte monté à cent piastres ou cent vingt piastres ; vous avez le dessous, vous l'aurez toute votre vie. Si vous aviez conservé un peu de tondre pour votre batte-feu, vous ne seriez pas obligé d'aller chercher du feu chez votre voisin.

Ecoutez une histoire, à propos de grelots. Un jeune colon était sur son lot plein d'espérances. Il avait un beau cheval ; or, à un beau cheval il faut un bel harnais, dit-il ; il acheta un harnais qu'il paya comptant. Quand il arrivait à la porte de l'Eglise et que tout le monde le regardait, non pas lui, mais son cheval, il se disait: il me manque quelque chose ; si j'avais des grelots d'argent. Il acheta à crédit les grelots tant désirés ; rien que quatre piastres, c'est peu de chose, se dit-il. L'année suivante, le marchand, sur le point de faire banqueroute, demanda son argent. Le colon n'avait pas un sou ; l'argent était rare cette année-là Il trouva un avare qui lui prêterait quatre piastres à condition qu'il achetât cent livres de mauvais sucre qu'il ne pouvait vendre : cent livres de sucre à douze sous font dix piastres. Voilà le colon endetté de quatorze piastres. L'année suivante quand il vint pour payer son intérêt, l'avare lui dit : il me faut la somme aussi ; je

ne prête mon argent que par cent piastres. J'ai trouvé à en placer à cette condition et je réclame les quatorze piastres que je t'ai prêtées. Notre jeune colon chercha dans la paroisse. Il trouva *un ami* prêt à l'assister qui n'avait pas d'argent, mais qui avait du grain. Je te vendrai mon avoine, lui dit cet ami intéressé ; tu pourras aller la porter au marché et payer ton avare. Qui fut dit, fut fait ; mais le jeune colon vendit son avoine moins cher qu'il ne l'avait payée. De plus, il n'avait que trois jours à lui pour rencontrer sa somme. Il vivait à treize lieues de Montréal et fit son voyage dans une tempête de neige. Son beau cheval à grelots d'argent prit *la gourme* et en mourut. Il dut s'en acheter un autre, à crédit, bien entendu.

Douze ans plus tard, on voyait passer, dans le chemin, un père, à l'œil abattu, une mère et huit enfants qui sanglottaient à chaudes-larmes : ils venaient de dire adieu à leurs parents, adieu pour toujours. Ils s'en allaient au lac Supérieur.

Quand on demandait quel était cet homme, on répondait : l'homme aux grelots d'argent.

Perdre une terre, pour des grelots !

Un jeune homme vaniteux avait un cheval infirme pour lequel il avait acheté cloches et clochettes ; mon oncle Germain aimait à lui chanter :

" Si ton cheval boîteux est couvert de sonnettes,
Pour attirer partout les regards des fillettes ;
Elles s'entrediront qu'avec un bon battant
Ta caboche fêlée en ferait tout autant."

Un homme endetté fit un jour un voyage " de ville " pendant lequel, sa femme et ses enfants avaient souffert de la faim. Quand il revint, il avait sur le dos de son cheval des clochettes d'argent. Mon oncle lui chantait :

Quand ton cheval porte clochettes,
Il jette au passant ce mot : dettes.
Peu de fleur et beaucoup de son,
La faim souvent dans la maison.

—

TOUCHE QUATRIÈME.

Un colon en chapeau de soie et en bottes de prunelle, assis sur une souche.

Rien n'est plus beau qu'un habitant habillé en étoffe du pays. Dieu vous a donné une belle vocation, mes chers amis ; sans vous les rois mourraient de faim sur leur or. Soyez donc heureux de votre sort et restez ce que vous êtes : les hommes les plus utiles à un royaume ; ne cherchez pas à vous déclasser, à tirer du grand, à porter à la bouche la pipe d'écume de mer, quand vous n'en avez pas le moyen. Mon oncle Germain disait : conservez l'esprit de votre état si vous voulez conserver l'état de votre esprit. Rappelez-vous ce qu'on a dit de M. et Dlle Rangévoudéon.

Un jour, un vrai patriote, s'il en fut un, demandait à un jeune homme qui était à atteler son cheval,

en chapeau de soie, pourquoi ne le voyait-on jamais porter de chapeau de paille ? Celui-ci, tout habitant qu'il était, répondit : (si mon oncle l'eût entendu ! il était mort) : " ça a trop *l'air habitant.*" Me dire que j'ai *l'air habitant* serait le plus grand éloge que je n'aie jamais reçu. Dans notre pays, pourtant si agricole, on lance ce mot partout comme terme de mépris, ce mot recueilli par nos gamins des rues qui viennent quêter dans nos paroisses pendant l'hiver.

Avoir *l'air habitant !* c'est avoir l'air d'un homme qui nourrit les autres, et je trouve que c'est beaucoup. Oui : soyez glorieux d'être habitants ; réjouissez-vous d'en porter les marques et dites vous tout bas : " rira bien qui rira le dernier."

Ceux qui ont de l'esprit et du jugement aiment à voir les habitants habillés du produit de leur lin et de la toison de leurs brebis. C'est sous cet accoutrement qu'ils les estimeront davantage. Ils se diront en les voyant : voici un homme qui est à sa place, à la place où Dieu l'a mis, un homme qui veut laisser quelque chose à ses enfants. Un homme d'un grand cœur, occupant une des plus belles positions du Canada, jouissant d'une grande fortune, disait un jour aux habitants assemblés d'une paroisse : je vois quatre cents hommes ici présents qui ont chacun un chapeau sur la tête, bien entendu, de feutre, chapeau qui a coûté en moyenne une piastre et demie, ce qui fait six cents piastres de perdues pour la paroisse. Six cents piastres' ce n'est pas le chiffre, car pour les

payer, vous donnerez peut-être la valeur de 1200. Vous avez pourtant de si belle paille à côté de vous ; et dire que je suis le seul à porter un chapeau de paille, qui est le moins chaud de tous les chapeaux, et le plus convenable pour la saison d'été.

Ce grand patriote avait raison. Plusieurs de nos compatriotes se ruinent en voulant imiter ceux qui, n'ayant pas l'avantage d'être cultivateurs, sont obligés de recourir aux produits étrangers.

Mettons nous en garde contre le désir de paraître plus que nous ne sommes. Nos amis les Irlandais et les Ecossais sont admirables sous ce rapport : on les verra habiter de misérables chantiers pendant dix ans, on les verra mal vêtus, ne se nourrissant que de *lait écrémé* pendant des années entières ; mais une vingtaine d'années plus tard, on les verra prêter de l'argent à toute une paroisse, habiter un véritable palais, se nourrir somptueusement, et léguer une fortune à leurs enfants; pourquoi ? parce qu'ils ont compris la vérité de ce proverbe : rira bien qui rira le dernier. Quand le démon de la vanité viendra vous tenter, repoussez-le par la pensée qu'il ne faut pas manger son pain blanc le premier. Dans cette vallée de larmes, l'homme, qui a besoin de la souffrance, doit toujours manger un peu de pain noir ; et malheur à celui qui attend n'avoir " plus de dents pour s'en nourrir." Mon oncle Germain fredonnait :

Lorsque la soupe bout trop vite,
Le bouillon sort de la marmite.

TOUCHE CINQUIÈME.

Il va me payer ça !

Un jour j'étais aux Etats ; une famille canadienne sortit des chars à la gare de Manchester. Elle était composée de huit membres ; pas un d'eux ne parlait anglais. Ils voulaient se faire conduire chez M. un tel, que personne ne connaissait. L'homme demandait à tout passant s'il parlait français, pendant que la femme et les enfants, tout tremblants, se tenaient autour d'un coffre. Ils paraissaient accablés de fatigue, presque mourants. L'agent de la gare est venu leur dire de ne pas gêner la circulation ; il leur parla comme on parle aux chiens. La femme se mit à pleurer, elle croyait qu'on voulait les envoyer en prison. Je m'avançai, fis ce que je pus pour eux, demandai leur nom et m'embarquai de nouveau.

De retour de mon voyage, je visitai la paroisse que cette famille venait de laisser, et là j'appris l'histoire suivante :

L'homme que vous avez vu, me disait-on, a été établi richement par son père. Il avait deux beaux biens et une belle maison près de l'Eglise, une femme pieuse et intéressée, qui travaillait jour et nuit ; mais c'était un entêté. Il se crut une fois insulté par un co-paroissien : il va me le payer, se dit-il ; il courut chez l'avocat et intenta un procès pour prouver au

monde entier que l'autre avait eu tort de le traiter " d'individu."

Le procès passa par toutes les cours, dura deux à trois ans à chaque cour, à tous les termes de la cour ; toute la paroisse était transportée devant le juge ; chaque paroissien gagnant une à deux piastres par jour, nourri et logé. Sept ans plus tard, le procès fut jugé et ils furent tournés dos-à-dos, ayant chacun un avocat *au côté* ; celui-ci disait tout bas : " Il va me le payer." Huit mois plus tard, la terre de ce pauvre insensé était vendue par le shérif ; il n'y eut pas assez d'argent pour payer toutes les dettes, et ce malheureux partit pour les Etats, où il trouva un maître dur qui se disait à lui-même, en lui imposant le joug de l'esclavage : " Il va me le payer. "

Les chicanes ! voilà une cause de notre émigration ! Chaque paroisse compte une dizaine de ses membres, ruinés par les procès. Dans ce pays ci, on a la manie de plaider, c'est à un tel point que nous en sommes devenus ridicules aux yeux des autres nations. On plaide pour des riens, à propos de bottes percées ? Que c'est triste de perdre une terre parce qu'un homme vous a promis dix minots de bonne avoine et qu'il ne vous en a livré que neuf !

Vous êtes toujours à vous plaindre des avocats qui ne vont pourtant pas vous trouver. On ne peut rencontrer un habitant sans qu'il vous définisse un avocat comme étant l'homme qui prend les intérêts de la veuve et le capital de l'orphelin ; mais pourtant

si vous laissiez les avocats tranquilles, ils ne vous troubleraient pas. Quand vous vous rendez chez l'avocat, votre cause est toujours bonne; vous avez dix témoins qui ont vu et entendu, et quand vient le procès, pas un n'a vu et pas un n'a entendu; puis les avocats mangent l'amende et c'est vous qui la payez.

Nos vieux pères disaient: " Le pire accord vaut mieux que le meilleur procès." Sur cent procès, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qu'on pourrait éviter, disait un aimable causeur, et le centième pourrait passer par dessus le marché.

Mais je vous entends dire : il y a, mon Père, bien souvent des injustices. Je ne le nie pas ; mais il y a aussi un moyen bien peu coûteux d'avoir justice: régler le différend par des arbitres qui ont de l'intelligence et de la conscience. Qu'est-ce qu'un juge ? C'est un homme qui a de l'intelligence et une conscience éclairée, rien de plus, et c'est assez. Il n'en manque pas dans chaque paroisse qui peuvent faire de bons juges, capables de rendre justice à qui de droit, dans la plupart des causes. Pourquoi ne pas les prendre ? Votre curé serait un homme bien qualifié pour cela ; mais son ministère pouvant réclamer sa présence auprès d'un malade, au moment où vous en auriez besoin, il vaut mieux que vous vous adressiez toujours à d'autres. Vous êtes en trouble avec quelqu'un pour un marché ou autre chose, dites-vous alors: si je le poursuis, je serai jugé par

un homme consciencieux et éclairé ; ma cause paraît claire, mais il est possible que je la perde : dans ce cas je suis ruiné. Il y a des gens ici, ou mieux dans la paroisse voisine, qui ne me connaissent pas ni ne connaissent celui qui m'a trompé ; ils ne favoriseront pas l'un plus que l'autre ; je vais demander à celui qui ne veut pas me donner ce que je réclame, de vouloir s'en rapporter à la décision de deux hommes que nous nommerons, chacun le nôtre. S'ils ne s'accordent pas, ils choisiront eux-mêmes un troisième arbitre ; tous trois ensemble jugeront notre cause, et on conviendra d'en passer parce qu'ils diront. Vous irez alors trouver l'homme de qui vous vous plaignez ; s'il a de l'esprit, il sera de votre opinion et en deux heures votre affaire sera jugée, sans frais et dépens. L'un aura perdu, la même chose serait arrivée en cour. Il faudra donc prendre le parti d'un homme sensé et se taire. C'est ce qui se fait aujourd'hui en Angleterre, dans les grandes maisons commerciales, où des sommes de cinquante à cent mille piastres sont réclamées. Les prétendants à cette somme prennent un juge en qui ils mettent leur confiance, lui exposent leur cause et reçoivent la sentence comme si elle venait d'un juge de la Cour Supérieure, puis celui qui perd, paie ; on se donne la main et on n'y pense plus.

N'est ce pas, mes bons habitants, que vous ne serez pas assez insensés pour vous ruiner pour une bagatelle ? Vous le regretterez toujours plus tard. Pre-

nous garde aussi, nous qui ne plaidons pas, d'encourager ceux qui veulent faire des procès. Que de mauvais services, on leur rend ! quelquefois même, et c'est ce qui est le plus triste, on donne de tels conseils à un ami, à un frère, à un enfant : va trouver un avocat, lui dit-on. Ah ! si j'étais à ta place, je lui montrerais son catéchisme ! à coup sûr, ce ne doit pas être le catéchisme de la province de Québec !—L'ami, le frère, le fils vont en procès, se ruinent et ensuite ses conseillers sont les premiers à le traiter d'écervelé.

Mes bons habitants, allez demander conseil à votre curé ; il vous dira de traiter la chose sans aller en cour. Mon oncle Germain à tous les chicaniers disait :

Si tu vas à la cour pour une bagatelle,
Par les deux bouts, mon cher, tu brûles ta chandelle.

Dans mon comté, deux hommes s'étaient ruinés pour un procès à propos de seize pieds de clôture que ni l'un ni l'autre ne voulaient faire. Les chicaniers des deux paroisses s'étaient querellés pendant deux ans à l'égard de ce procès qui a fait grand bruit ; la première fois qu'oncle Germain les rencontra, il leur chanta les quatre vers suivants :

Si vous allez en cour, pour perches de clôture,
De la cheville, amis, vous aurez la torture.
On perce de gros pieux, chevilles on y pose,
On vous met dans le trou ; voilà toute la chose.

DEUXIÈME PIPÉE.

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Invitons du monde.

Le Canadien est hospitalier, c'est une belle qualité, mais on a toujours les défauts de ses qualités. Les terres fortes sont une bonne chose, mais aussi les chemins sont plus vaseux que sur des terrains de sable. Soyez hospitaliers, bons habitants ; ayez un mot d'espoir pour ceux que vous ne pourrez assister, mais je vous en prie, ne " fricotez " point trop. N'établissez pas cette coutume dans votre nouvelle colonie. Qu'un ami, qu'un parent vienne vous voir ! très-bien ; mais pourquoi inviter toute une paroisse chaque fois que vous " faites boucherie." Vous venez d'engraisser un bœuf, un cochon, pour payer une dette, ou vous acheter ce dont vous avez besoin, pourquoi tout manger dans une soirée ? Pourquoi mettre la table deux ou trois fois pendant la nuit ? Est-ce que ceux qui vous visitent, ne viennent que pour manger? Pourquoi ne pas servir sur votre

table ce que vous vous procurez sur votre ferme? Pourquoi tirer du grand seigneur, avoir de beaux services de vaisselle, des desserts magnifiques, des raisins, des amandes, des oranges, de la Charlotte Russe, des tartes à la Pompadour, et que sais je? Je ne parle pas ici de la boisson, nous tirerons une touche sur ce sujet important.

Que de Canadiens " ont mangé leur terre," dans les repas. Il faut faire l'assemblée de la grosse gerbe, l'assemblée du jour de l'an, l'assemblée du mardi gras; on voit toute une paroisse se promener pendant tout l'hiver d'un endroit à l'autre; on va voir oncles, tantes, cousins, armette cousins et armette cousines. On perd la moitié de son temps et on mange la moitié de sa récolte. Qu'on aille faire une veillée de temps à autre, la partie de cartes, parler de ses projets et de ses espérances: très-bien; mais que ce soit seulement une veillée. Qu'il soit convenu entre ceux qui se visitent de cette manière qu'on va pour les voir, pour leur parler, et non pour manger.

Une de mes parentes me disait un jour: il y a trois fois que je vais voir une de mes tantes, et je n'ai pu encore lui parler. Elle n'a fait que se promener de la laiterie au poële et du poële à la laiterie pendant tout le temps que nous avons été là.

Rappelons nous bien ceci: la politesse consiste à ne gêner personne, à mettre son monde à l'aise. Quelquefois, pour faire de la politesse, on forcera quelqu'un de se mettre à table, bien qu'il vienne

d'en sortir : mais mangez donc ? vous ne mangez pas ? tiens ! encore une galette ? un peu de ragoût ? de la tête en fromage ? Elle n'est pas méchante, vous allez voir ; mais vous n'avez pas gouté de mon raisin, du raisin que j'ai acheté exprès pour vous autres ? Voilà toutes les sollicitations dont on accable un homme qui est plein jusqu'au menton.

On ne va pas vous voir seulement pour manger, on va vous voir *pour vous voir* ; alors restez donc à parler avec nous, s'il se fait tard, que les visiteurs aient loin à aller, on leur offrira une bonne tasse de thé avec du pain, du beurre, un morceau de paté et voilà tout. Ils seront plus contents ; quand vous leur rendrez leur visite, ils seront plus à l'aise.

Avant tout, ne vous endettez pas pour recevoir vos visites mieux que tous ceux chez qui vous avez été. Soyez polis, ne soyez pas extravagants. Il va maintenant être convenu entre vous tous que vous aurez assez d'esprit pour ne pas vous visiter dans le but de vous ruiner. Ecoutez mon oncle Germain ; c'est encore un des conseils qu'il léguait pour héritage à son neveu qui mangeait à chaque fricot un bœuf prêt pour le marché :

Si, trop poli neveu, dans tes repas de fête
Tu veux manger la queue, épargne au moins la tête.

TOUCHE DEUXIÈME.

Une touche sérieuse.

Je dois aborder un sujet qui me fait monter le rouge à la figure, je suis canadien et je suis à me demander : sont-ce bien de mes compatriotes, ceux que je rencontre ivres tous les jours, chaque fois que de retour de mes missions sauvages, je foule le sol de ma patrie ? Sont-ils mes compatriotes ceux que je vois conduits par centaines à la prison ? Est-il mon compatriote celui que j'aperçois à la barre du prisonnier, sous une accusation de meurtre ? Est-il mon compatriote celui qui, par ses excès d'ivrognerie, vient de conduire une épouse dans la tombe ? Est-il mon compatriote celui auquel ses enfants, en pleurant, demande du pain ,et qui leur répond en brisant une bouteille à leurs pieds ? Est-il mon compatriote celui qui meurt ivre et dont l'âme......... je m'arrête ici ; à Dieu de parler maintenant à cet homme qui est entré pour toujours...... oui ! pour toujours, dans la maison de son éternité !! Oh ! terrible jour de jugement général !

S'il est une chose pénible pour celui qui aime son Dieu et sa patrie, c'est bien de voir les tristes ravages que le vice honteux de l'ivrognerie a faits dans notre société canadienne. Des milliers, dans vingt ans on pourra peut-être dire des millions, sont devenus esclaves dans un pays étranger parce qu'ils avaient d'abord

été esclaves de l'ivrognerie dans leur propre paroisse. Que d'avenirs brisés ! que de biens vendus ! que de familles ruinées ! à cause de cette malheureuse passion de la boisson, et dire que c'est si méchant au goût !

Je viens, braves colons, vous demander une chose que vous ne me refuserez pas ce soir, que vous ne refuserez pas à votre mère, qui, les mains jointes, s'unit à moi pour vous supplier de ne pas devenir un ivrogne. Vous allez vous établir dans le bois. Les premières années ne sont pas à craindre, mais quand l'aisance apparaîtra, on sera exposé à " fêter." On ne devient pas ivrogne tout d'un coup ; on commence par trinquer avec les autres, puis on finit par trinquer seul. Tout le monde s'aperçoit qu'on est ivrogne alors et on est le seul à ne pas le croire. Tout dépend des commencements. Si, jeunes gens, vous commencez bien, dans votre colonie, tout finira bien ; si vous commencez mal, tout finira mal. Je viens vous supplier ce soir de ne pas faire d'excès de politesse de ce côté. Vous connaissez le caractère du Canadien, du cultivateur : laissé à lui-même, il devient rarement ivrogne, c'est le milieu dans lequel il vit, qui le perd.

Nous disions que les Canadiens sont polis, trop polis quelquefois, et cet excès de politesse a fait les trois-quarts de nos ivrognes.

On achète une bouteille de liqueurs, un ami entre dans la maison, on lui présente un coup, puis deux,

puis trois ; on va chez lui, il se croirait déshonoré de ne pas rendre pareille politesse ou plutôt grossièreté, car l'ami qui vient vous voir uniquement pour boire, n'est pas digne de votre attention ; alors on fête, les amis s'assemblent, et chacun d'inviter les autres. Chacun tient en honneur d'avoir de la boisson chez lui, on vote pour une auberge, et voilà une paroisse de trente ivrognes avérés et d'une centaines de trinqueurs, qui s'enivrent trois ou quatre fois l'an, au jour de l'an, aux jours gras, dans le temps des exhibitions, des élections, des noces. On se bat, on se blesse, on fait mourir son cheval, on brise sa voiture, on jette une famille dans le chagrin, on perd son temps, son honneur, probablement son âme, à coup sûr, sa terre.

Prenez la résolution de ne jamais offrir un verre de politesse à personne, ni d'en recevoir d'aucun. Vous êtes malade, vous prenez un coup, nous haussons les épaules en disant : il aggrave probablement sa maladie ; mais si vous vous borniez là, nous n'aurions pas à crier contre les désordres du jour de l'an pendant lesquels se boivent tant de verres de politesse. Jeunes colons ! je vous en supplie les mains jointes, n'établissez pas la coutume de vous traiter dans vos visites, car la terre que vous arrosez de vos sueurs passera en des mains étrangères. Ayez assez d'esprit pour nous écouter au moins sur ce point. Une fois la coutume établie de ne pas s'entretraiter, celui qui présentera un verre de politesse, passera pour un grossier. Quant on n'a pas l'habitude de

boire, on n'éprouve pas le désir d'avoir des liqueurs. Regardez les fumeurs : celui qui n'a jamais fumé, ne ne plaint jamais du manque de tabac. Il en est ainsi pour la boisson : vous ne souffrez point de n'en pas avoir ? n'en faites donc pas usage. Si vous commencez à présenter et à recevoir un verre, bientôt vous ne pourrez plus vous en priver et vous chercherez l'occasion de vous réunir avec des amis pour satisfaire votre passion de boire.

Comme je n'ai pas de sermons à vous faire sur ce sujet, que votre curé vous a développé sur toutes ses faces, je vous laisse ici en vous rappellant ces mots de St. Paul :

Les ivrognes ne possèderont point le royaume des cieux.

—

TOUCHE TROI IÈME.

Touche plus sérieuse encore.

Mes braves artisans et habitants, je vous dirai tout bonnement que la plume me pèse plus en ce moment au bras que l'aviron de mon canot, qui pourtant me paralyse souvent ce membre. Je suis missionnaire au milieu de peuples barbares, qu'on appelle, quelquefois avec mépris, des sauvages, et pourtant je n'ai jamais eu encore à traiter le sujet que je vais commencer.

Le Canada est pauvre, beaucoup de nos compatriotes sont en guenilles, beaucoup n'ont pas de pain pour apaiser leur faim ; on travaille cependant, on sue sang et eau pour parvenir, on veut gravir la montagne au sommet de laquelle la prospérité nous tend les bras, et toujours une main invisible, mais de fer, nous retient dans l'ornière de la pauvreté, et du malheur. Pourquoi tant de travaux et si peu de résultats ? je vais essayer de vous le dire, en invoquant le secours de la Vierge immaculée, l'aide des chrétiens.

Pourquoi ces feux, ces sécheresses, ces pluies nuisibles, ces gelées, ces grêles, ces vers, ces mouches, qui détruisent toutes nos moissons? Ne serait-ce pas par hasard le blasphème? J'ai visité bien des pays; mais je dois vous dire, je puis parler franchement, moi qui suis canadien, comme vous autres, que nous sommes un peuple bien avancé dans la voie du blasphème. Dans nos campagnes, nos rues, nos chantiers, on n'entend que blasphèmes horribles. C'est à en faire dresser les cheveux sur la tête! On abaisse le ciel à ses pieds; pour assouvir sa rage, on se rend au calvaire pour profaner le sang du Sauveur, on monte jusques sur l'Autel du Sacrifice La Vierge Marie! à qui la compare-t-on? Grand Dieu! est-ce possible qu'il y ait de tels monstres? est-ce possible que la terre ne s'entrouve pas à l'instant même pour engloutir ces misérables? Des quatre coins du Canada, s'élève un nuage menaçant de blasphêmes

pour attirer la colère de Dieu sur notre pays. Si une branche nous frappe, si un cheval nous contrarie, si la tempête nous arrête, si le froid nous gêne, au lieu de s'en prendre à la branche, au cheval, on s'en prend au ciel, et dans sa furie, on maudit, à cœur joie, le Dieu qui nous a donné une langue pour lui demander nos besoins.

Le blasphème est une chose incompréhensible. De sa nature, il est le plus grand des péchés devant la foi, la plus grande des folies devant la raison. Il n'est pas dans la nature de l'homme d'être ingrat ; il n'est pas dans sa nature de prendre son couteau et de transpercer le cœur de celui qui vient de lui sauver la vie. L'homme veut être généreux envers son semblable, chose incroyable ! il n'y a qu'envers son Dieu qu'il veut être ingrat !

Je suppose que la lune soit habitée et qu'un habitant de cette planète vienne nous visiter. Il entend à tout propos maudire avec intention certains noms. Il demande aussitôt à un habitant de cette terre : Quel est donc ce Jésus qu'on maudit sans cesse ? est ce un méchant homme ? cette Vierge dont on accole le nom à ce qu'il y a de plus dégradé, est-elle l'ennemie de votre race ?

L'habitant de cette terre répondrait : ce Jésus dont on profane le nom est le Sauveur du genre humain qu'il a racheté de l'enfer; cette Vierge objet de leur mépris est sa mère et la nôtre.

—Courez alors, reprendrait aussitôt cet étranger, courez leur dire ces choses ?

—Ils le savent, lui répondrait-on.

—Quoi, ils connaissent Celui qu'ils blasphèment !

—Plus que cela, M. l'étranger, ils disent appartenir à sa religion.

—Appartenir à sa religion ! s'écrierait vivement l'étranger, vous m'en imposez, vous voulez-vous moquer de ma crédulité. Il n'y a pas de tels monstres dans l'univers. La bète des bois reconnaît son bienfaiteur ; et l'homme, doué d'intelligence, le maudirait ?

L'étranger se retirerait, persuadé qu'on a voulu le tromper et que le blasphème est une impossibilité.

Mes chers habitants, cet étranger aurait raison. Pour blasphémer, l'homme doit sortir de sa nature et se faire démon.

Pourquoi ce blé mangé des vers ? Blasphémateur, voilà ton œuvre !

Si vous voulez réussir, jeunes colons, n'attirez pas la malédiction de Dieu sur vous et votre terre par d'abominables jurements, qui ne vous donnent rien en fait de jouissance.

Comme patriotes, nous voulons que notre pays soit prospère, évitons le blasphème, et nous deviendrons autre chose que les valets d'écurie de nos voisins.

Le blasphémateur est détesté de tout le monde.

On se rappelle qu'un anglais fit payer l'amende à un charretier qui jurait.

Vous qui m'écoutez, j'ai une chose à vous demander. La première fois que votre réprésentant viendra parler en public, vous lui direz : M. le Membre, vous me représentez en chambre, c'est-à-dire, que vous tenez ma place, pour faire ce que je ferais moi-même. Je vous ai donné mon vote avec mes co-électeurs pour la session. Je vous paie bien ; vous le méritez aussi, et je ne me plains pas de cela. Mais je viens vous demander de me représenter à l'égard d'une nouvelle loi concernant le blasplême. En ce monde, les innocents paient souvent pour les coupables ; je ne veux pas que mon blé soit mangé des vers à cause de mon voisin dont les paroles font dresser les cheveux sur la tête. Je suis convaincu, M. le Député, qu'une loi de cette sorte fera plus pour la prospérité de mon pays que toutes celles qui ont été faites depuis plusieurs années. On dit, M. le Membre, qu'il en existe une, perdue dans les archives ; faites en une autre que le Canada n'ignorera pas. On fait des lois contre les voleurs ; pourtant les blasphêmateurs nuisent plus à une société que les voleurs ; car ceux-là volent quelque fois quarante à cinquante piastres de la récolte de chaque habitant.

A celui, ou à tous ceux qui voudront demander cela à leur membre, je promets de dire à leur intention une messe lorsque je serai bien loin d'ici au milieu de mes neiges du Labrador. De plus mes

Sauvages réciteront cinq fois *Notre Père*, et cinq fois *Je vous salue Marie* pour leur obtenir une bonne mort. J'ai hâte de connaître quels sont ceux qui vont gagner ces avantages ?

Que le blasphême disparaisse et notre beau pays ne verra pas les malheureux jours de la France.

TROISIÈME PIPÉE

—

TOUCHE PREMIÈRE.

Le colon et ses enfants.

Mes chers habitants et artisans, vous êtes sur des terres; le rang que vous habitez compte un grand nombre de maisons; vous pouvez avoir des écoles, il faut songer à donner une instruction passable à vos enfants. Bien des pères se font illusion sous ce rapport, et laissent grandir leurs fils et leurs filles dans l'ignorance. Que d'enfants seraient aujourd'hui votre soutien et votre gloire s'ils eussent eu seulement un peu d'instruction. Dans nos campagnes, on oublie trop facilement que l'enfant peut apprendre, non seulement à l'école, mais à la maison. Pourquoi voit-on des enfants apprendre si bien à côté d'autres aussi ou presqu'aussi intelligents, qui restent sept et huit ans sur les bans de l'école sans apprendre à lire les prières de la messe, ni à savoir signer leur nom? La réponse à cette question est bien facile: les premiers ont des parents qui, comprennant l'importance de l'éducation, stimulent l'ambition de leurs enfants

qui apportent à l'école, leur tête *et leurs pensées* ; les autres vont à l'école avec leur tête, sans *leurs pensées.* Ils s'asseyent sur les bancs, mais pensent au jeu, ils ont les yeux dans leurs livres, mais l'esprit dans les tas de foin. Ils sont six heures par jour à l'école et au bout d'un an, savent à peine les lettres de l'alphabet, les lettres qu'on apprend dans trois jours. On laisse à l'instituteur ou à l'institutrice le soin de tout faire, même de donner à l'enfant *le désir* d'apprendre, soin qui regarde certainement le maître, mais aussi grandement les parents. Chien envoyé à la chasse à coups de bâton ne rapportera jamais rien. Vous voyez que votre enfant n'aime pas l'école, qu'il n'apprend rien, ayez alors recours à quelques moyens pour changer ses dispositions. Ecoutez ce dont je fus témoin cette année : J'étais à bord d'un gros bâtiment chargé de passagers. Un père avait un enfant de quatre ans qui s'amusait sur le bâteau, le père l'appela, prit un livre, lui montra la lettre " a " en lui disant : regarde bien comment elle est faite ; tiens, vois-tu ? bon ; maintenant suis mon doigt sur les lignes de cette page et à chaque lettre " a " que tu reconnaîtras, tu auras un grain de raisin, et l'enfant de suivre le doigt de son père et de nommer les lettres " a " qu'il s'efforçait de trouver pour avoir un grain de raisin. Deux heures après sa petite main était pleine. Il s'en allait tout triomphant, puis une heure plus tard, il revenait cette fois-ci, sans que son père l'appelât : Papa ! je viens gagner du raisin, où est ton livre ? Le père prenait le livre et lui indi-

quait la lettre " b," et l'enfant de nommer toutes les lettres " b " qui se présentaient sous son petit doigt, et ainsi de suite. Quand nous arrivâmes à Terreneuve, trois jours plus tard, l'enfant savait douze lettres et si bien que n'importe à quelle page du livre, il désignait de son petit doigt les lettres que son père lui avait montrées. D'autres fois le père prenait ses cartes, lui en mettait trois dans la main, les lui faisait compter, puis en ôtait une, lui demandait, combien il lui en restait, etc., ou encore prenait l'as de cœur, puis le deux, puis le trois, et l'enfant d'additionner le tout. Il prenait un dix, et demandait à son fils combien il y avait de petits cœurs de dépeints sur la carte et l'enfant de compter et de gagner sa poignée de raisin. Le père alors se tournait vers moi en disant : " He ll be a business man, " il va faire un homme d'affaires, mon petit garçon. Je me disais en voyant ce père qui comprenait l'importance de faire aimer l'étude à son fils : Si cet enfant eut été envoyé à l'école comme la plupart de nos enfants, à neuf ans, il en aurait moins su qu'il n'en apprît en trois jours à bord du bâteau par le moyen ingénieux que son père avait pris d'exciter son ambition par l'intérêt.

Mes chers amis, faites désirer à vos enfants d'apprendre quelque chose ; tout est là : s'il *veut* apprendre, il apprendra ; s'il ne le *veut* pas. il ira à l'école, mais s'en reviendra gros Jean comme auparavant. J'ai vu souvent des enfants aller à l'école pendant

longtemps, et leurs parents paraissaient l'ignorer. Jamais une question à propos de leurs succès, jamais un mot de leur école. Les enfants arrivaient le soir, jetaient leurs livres dans un coin, sortaient aussitôt, allaient courir les chemins ou jouer à la cachette dans les granges, s'en revenaient quand il faisait noir, allaient se mettre dans les coins pour écouter les jeunes gens dire de mauvaises paroles, puis s'endormaient pour recommencer le lendemain la même besogne. Est-il étonnant qu'avec des parents aussi insouciants, un enfant de neuf ans ne sache pas signer son nom ? Braves habitants, il faut que vous montriez à vos enfants que vous vous occupez de leur instruction. Qu'à chaque semaine, ils soient amenés un soir en votre présence et qu'ils vous fassent voir le travail qu'ils ont fait. Combien de pages ont-ils lues. Qu'ont ils écrit. Ne font-ils rien autre chose que des barres depuis un an ? ou bien ont-ils fait les zéros six mois, à la peine d'en mourir d'ennui ? Voyez à cela vous même. Entendez-vous avec le maître ou la maîtresse. Vous me direz peut-être : mon Père, je ne sais pas lire. Cela ne fait rien ; vous avez une langue et des yeux et cela suffit pour montrer à vos enfants que vous vous intéressez à leurs travaux, vos enfants sont comme vous, quand on ne fait aucun cas de leur ouvrage, cela n'est pas de nature à les encourager.

Rappelez-vous que l'institutrice tient votre place à l'égard de vos enfants, alors il faut que ceux-ci la

respectent. Ne soutenez jamais vos enfants dans ses désobéissances ou ses étourderies à l'école. Si vous avez quelque reproche à faire à l'institutrice, que votre enfant l'ignore, car sans cela, vous le gâtez pour toujours et il n'apprendra jamais rien. Il y a des enfants grossiers, effrontés, qui paraissent avoir été élevés à l'étable, car ils n'ont que du fumier à la bouche, et dès qu'on veut sévir contre eux, on entend les parents faire feu et flammes pour avoir vengeance contre leurs maîtres. Pauvres parents ! vous pleurerez plus tard; ces mêmes enfants que vous soutenez maintenant, vous riront à la figure, feront votre honte, et vous occasioneront bien des larmes. Il sera trop tard, l'arbre aura profité et il cassera plutôt que de dresser.

Ecoutez l'histoire suivante : Un homme mit son fils dans une académie de nos campagnes ; un jour cet enfant se mit dans la tête de rire du bon frère qui l'instruisait, le frère voulut, bien entendu, l'arrêter et sévir contre cette grossièreté ; le jeune élève prit son chapeau, lança un juron—il n'avait que quatorze ans pourtant—et passa la porte de la classe en sifflant. Il se précipite dans la rue, rencontra de jeunes polissons, appuyés sur une clôture, les mains dans les " poches," une chique à la bouche, regardant pousser le grain des autres, et il leur raconta son bon coup. Ces jeunes grossiers, l'opprobre de notre race, le félicitèrent dans leur langage bas ; " tu as bien fait, dit l'un, ne te laisse pas mener, il n'y a que

les bœufs et les chevaux qui se laissent mener." " Si tu es bête, dit l'autre, tu n'es toujours pas cheval. Ces jeunes gamins qui parlaient ainsi, arrivaient pourtant des chantiers où ils avaient traîné ce qu'on appelle " la chienne." Dans les chantiers, mes bons habitants, on fait des billots sur le sommet des montagnes où les chevaux ne peuvent monter. On fait alors un petit traîneau qu'on appelle la " chienne," on y attache des cordes qui servent de menoirs ; puis on y attèle les jeunes gens qu'on dompte d'abord, puis qu'on mène en criant : prends garde que la chienne te monte sur le dos. Comme c'est beau d'être en chantier et de servir de cheval dans les endroits où le bourgeois ne veut pas risquer le sien ! !

Le jeune déserteur de l'école arrive chez son père au moment où la famille se préparait à dîner. Il veut prendre sa place autour de la table, en commençant à raconter son histoire. Son père qui, plus heureux que son fils, avait le bonheur d'être Canadien, ordonna à cet enfant d'aller atteler le cheval ; il n'y avait pas à regimber devant le poignet du bon homme ; le fils exécuta l'ordre du père. Celui-ci monta dans sa bonne voiture, disant à son fils de marcher en avant de son cheval. Mais, mon père ! dit l'enfant, je n'ai pas mangé. Ce n'est pas ici que tu dois manger non plus, répondit le père. En avant ! entends-tu ? Le petit polisson, caquet rabattu, pataugea dans la boue jusqu'à l'académie, pendant que son père s'en allait seul dans sa grande voiture. En

passant près de sa maison de pension, l'enfant voulut s'arrêter pour manger. Ce n'est pas le temps de dîner maintenant, dit le père, il est deux heures, tu dois être en classe. Arrivé devant le cher frère directeur, le père demanda une règle dont on se servait pour règler le papier. Il donna à son fils une bonne volée sur les mains, les épaules, sur le dos haut et bas, espérant lui trouver le cœur; puis il dit au cher frère qui avait été l'objet des moqueries de son garçon de faire de même. Alors, s'adressant à son fils : Qu'as-tu à faire maintenant ? Le fils sanglotait mais restait muet. Le père, écoutez-bien, mes compatriotes ! le père tomba à genoux devant le cher frère disant : je vous demande pardon pour mon fils qui n'a pas pas assez de cœur pour le faire pour lui-même. L'enfant humilié, confus, fut admis en classe, et demanda pardon devant tous ses compagnons. Il changea de conduite, fut un modèle de travail et de soumission ; doué d'une grande mémoire " des faits et des mots," d'un bon jugement, il brilla dans ses classes. Aujourd'hui il est à Montréal, en voie de faire fortune ; il est l'orgueil de son père auquel il doit tout. Si le père eut soutenu cet enfant dans sa rébellion en classe ; celui-ci était perdu, il serait aujourd'hui à mener la " chienne " dans les chantiers. Maintenant il est une des gloires de notre race et le grand bienfaiteur, je suis heureux de vous le dire, de nos missions sauvages. Depuis le commencement de cette histoire, il est, j'en suis certain, sur les épines. Il craint peut-être que je ne le nomme. Ne

crains rien, mon cher Charles, je ne te nommerai pas. Pourquoi rougis-tu ? Il y en a bien des Charles dans le monde ?

Apprenez de l'exemple de ce brave cultivateur à ne jamais soutenir vos enfants dans leurs étourderies, si vous voulez qu'ils vous soutiennent plus tard dans votre vieillesse. Envoyez vos enfants à l'école, ne les retenez pas, pour des riens, à la maison. Pourquoi votre fils, que je viens de rencontrer dans le chemin, ne va-t-il pas à l'école aujourd'hui, madame ? demandai-je un jour à une mère de famille. Il est allé chercher une quenouille chez sa tante Fanchette, monsieur, me repondit-elle : il y a dix ans de cela et son fils cherche encore.

Sachez, mes chers habitants, faire aimer l'école à vos enfants ; suivez-les de près et accordez-leur, comme récompense d'avoir appris à lire pendant l'hiver, une belle visite chez leur bonne tante qui reste " là-bas, là-bas, où l'on voit ces beaux clochers le long du chemin et des grandes maisons avec des galeries tout aux alentours."

Mon oncle Germain était sans pitié pour ces parents qui, ne pouvant eux-mêmes corriger leurs enfants, veulent que les autres leur parlent toujours en " gants de soie ". Il disait en se pinçant les lèvres :

" Si ton petit enfant, déjà grand polisson,
Est maître dans l'école ainsi qu'à la maison,
Tremble, trop lâche père, et crains que tu ne cueilles,
Sur ta face, plus tard, des trèfles à cinq feuilles."

TOUCHE DEUXIÈME.

Peu d'éducation fait grand bien.

Nous venons de démontrer qu'un enfant qui va à l'école sept ans, et qui ne sait rien, est un lâche, et que ses parents le sont encore plus que lui. Je ne comprends pas qu'un enfant ne puisse signer son nom après deux ans d'école. Je mets le temps bien loin. Remarquez bien ceci : "apprend à lire et à écrire qui veut." J'ai connu un vieillard, M. Antoine Lajoie, l'un de nos héros de 1812, qui apprit à lire à l'âge de soixante et douze ans; pourquoi? parce qu'il l'a voulu; la chose est bien simple. Il y a quelques années, on promenait dans nos villes, un singe qui signait son nom. Il aurait appris cela dans un an sans même aller à l'école, en restant seulement dans la maison de son maître, homme zélé pour l'éducation des animaux, mais dont le fils ne sait pas écrire. Un Anglais eut un oiseau qui, à force de répétition, se plongeait le bec dans l'encre et écrivait son nom ; butor, et tout butor qu'il était, il fut exempt d'appeler des témoins pour faire sa marque, lors de son contrat de mariage avec Demoiselle Héronne. Après de tels faits, je ne vois pas pourquoi mes compatriotes, pleins d'intelligence comme ils sont, seraient incapables de signer leur nom, chose si importante maintenant qu'on ne peut plus se fier à la parole des gens. Est ce si difficile après tout ? Mon oncle Germain se fit écrire la première lettre de son nom de baptême, puis son nom

de famille tout au long, sur un morceau de papier, chaque soir, il prenait son ardoise et tâchait d'imiter l'exemple. Il avait trente ans, car il n'y avait pas d'école de son temps. En huit jours, il signait son nom à la perfection : maintenant, dit-il, que je sais signer mon nom, je puis me marier, car se marier sans savoir signer son nom n'est pas digne d'un homme d'esprit. Que diriez-vous, mes bons habitants, d'une loi qui obligerait de savoir lire et écrire avant de se marier? Je crois qu'une telle loi aurait un grand effet sur l'éducation de la jeunesse. Mais comme l'Eglise, à laquelle seule appartient le droit de faire des lois touchant le Sacrement de mariage, ne trouve pas l'idée bonne, nous allons la retirer pour revenir à notre oncle Germain qui apprit à lire à force de travail. Il jouit maintenant d'une bonne éducation, écrit bien une lettre d'affaires et ne pouvant faire de la poësie, il s'est mis dans la tête de faire des rimes de bon sens, dans le but de changer des choses qui n'ont ni rime ni bon sens.

Sa petite instruction lui sert maintenant à égayer les personnes du voisinage, et il repète souvent : peu d'instruction fait grand bien. A l'appui de sa maxime, il raconte l'histoire suivante :

Il ne faisait que commencer son instruction. Comme il était habitant et qu'il voulait être habillé en toile,—il avait tant d'esprit, mon oncle !—il semait beaucoup de lin, ce qui fait qu'il avait beaucoup de graine à vendre. Les habitants des alentours le

voyant faire de l'argent et s'habiller sans s'endetter, l'imitèrent ; et, chaque année, semaient beaucoup de lin. Une année, dans l'automne, voulant vendre sa graine, mon oncle écrit à Montréal, la lettre suivante : —il ne savait pas encore sa grammaire. " Mesieu, jé bocou de grenne de lain, on me di que vous en acheté, volé-vous me dir comen vous la paié." La lettre est bien courte, comme vous voyez ; il reçut du marchand la réponse suivante : " J'acheterai toute la graine de lin que vous m'apporterez à raison de deux piastres le minot, jusqu'au 8 octobre."

Mon oncle aussitôt courut toute la paroisse, et neuf jours plus tard, il avait cent quatre-vingts sept piastres dans sa bourse, toutes ses dépenses et son temps payés. Il finissait son histoire en disant : " Et voilà ce que c'est que de savoir écrire, et d'avoir du style ! "

Pour encourager ses enfants à apprendre à lire, il leur racontait ceci : un homme était revenu des Etats depuis deux ans. Il reçut deux lettres de ses amis qui demandaient de leur envoyer les quinze piastres qu'il leur devait. Notre homme se faisait lire les lettres, mais ne répondait pas. Il en reçut une troisième comme la maîtresse d'école passait, il l'appela et en présence de sa femme et de ses enfants, elle lut ceci : " Monsieur, il y a déja deux lettres que je vous écris et je n'ai pas reçu de réponse ; si je vous avais connu aussi ingrat, je n'aurais pas déboursé les quinze piastres que vous me devez, pour vous sortir

de prison." Quel coup de poing dans la figure d'un homme qu'une telle lettre lue par une autre personne ! Et voila ce que c'est que de ne pas savoir lire !

Ainsi donc, mes bons habitants, il faudra au moins savoir lire et écrire, jeunes ou vieux, on peut apprendre à signer son nom en huit jours, il n'y a qu'à s'y mettre. Une lettre n'est pas plus difficile à faire qu'une marque et huit lettres, pas plus difficile que huit marques. Quant à vos enfants, n'attendez pas qu'ils sachent la grammaire pour les faire écrire. Lorsque votre enfant a son ardoise dans ses mains, dites-lui : écris-moi ceci : il fait froid ce soir, j'ai vendu douze minots de pois aujourd'hui, etc., etc. Insistez auprès de l'institutrice pour que vos enfants écrivent à la dictée. Ils feront d'abord beaucoup de fautes, mais pourvu qu'ils écrivent de manière à se faire comprendre, c'est un grand point de gagné ; la grammaire viendra ensuite, je dis plus : c'est le meilleur moyen de l'apprendre.

Ainsi, mettons-nous à l'œuvre pendant les longues soirées de l'hiver et de printemps ; que chacun sache au moins signer son nom. Mon oncle Germain faisait honte aux jeunes gens qui parlaient de se marier et qui n'avaient pas eu assez de vingt ans pour apprendre à faire huit ou neuf lettres ; il aimait à leur chanter d'un air narquois en faisant allusion à quelque maligne.

Tu veux donc, mon garçon, commencer le ménage,
Et n'écrivant pas mot, vivre dans l'esclavage ;

Car ta femme dit-on, par coups de main divers
Tire très-bien sur lèvre, un accent de travers,
Et sait calmer d'un jet, sa belle âme perplexe
En imprimant sur tête un accent circonflexe
Pourra même au besoin, d'un doigt accoutumé
Ecrire lestement point final sur un é.

—

TOUCHE TROISIÈME.

Pourquoi attendre à vingt ans pour avoir de l'esprit ?

Mes chers habitants, s'il y a une chose pénible pour l'homme, c'est de perdre par sa faute un beau bien qu'il possédait, surtout si c'est un bien qu'on peut partout apporter avec soi, sans être plus chargé. Presque tous vos enfants, maintenant reçoivent de vous un bien de cette nature et la grande moitié d'eux le perdent par leur faute. Que d'enfants qui sortent de l'école, pouvant écrire une lettre et lire dans n'importe quel livre et qui à vingt quatre ou vingt-cinq ans, lors de leur mariage, ne savent plus signer leur nom, ni lire les prières de la messe. Ils regrettent alors le temps perdu, mais n'ont plus le courage de le reprendre pendant les longues veillées d'hiver. Perdre son temps d'une manière inutile et souvent criminelle depuis l'âge de treize ans jusqu'à celui de vingt-quatre, quelle folie! quel crime! Voyez les passer ces jeunes gens de quinze à seize ans, dans leurs petites voitures à ressort, conduisant

un grand cheval efflanqué, les mains pendues dans les guides, moins souvent pour retenir l'animal que pour l'empêcher de tomber ; entendez-les crier aux autres fous qu'ils rencontrent : nous, nous allons veiller par en haut et les autres de répondre : nous, nous allons veiller par en bas ; puis en disant cela, chacun de donner un coup de fouet à son cheval qui fait un saut et retombe à la même place. Ils appellent cela faire la vie de garçon en seigneurs, préparation prochaine à la vie de famille en quêteurs. Jamais ils n'auront un livre, jamais ils n'écrivent un mot, et ils oublient bien vite le peu qu'ils savaient. Leurs doigts ne sont jamais tachés d'autre encre que le jus d'une écœurrante chique qu'ils ont constamment à la bouche. Quelle honte de perdre le temps le plus précieux de sa vie pour un jeune homme qui a cependant une belle intelligence ! ! Quand mon oncle Germain chantait :

> Qui dit : pas fin est notre Canadien,
> Ne s'trompe pas, rien que d'un petit brin ;

il exceptait toujours les jeunes gens de cette sorte.

Jeunes gens qui m'écoutez ! vous avez pourtant un bon cœur et une belle intelligence, permettez-moi de vous le dire, sans vous vanter ; d'ailleurs, vous devez vous être aperçus que ceci n'est pas mon défaut. Eh bien, mettez vous à l'œuvre. Vous avez quitté l'école, mais n'abandonnez pas la lecture, au lieu de dépenser quatre à cinq piastres par année inutile-

ment, achetez vous quelques livres comme " *Les Anciens Canadiens* ", " *Les Canadiens de l'Ouest* ", livre si intéressant, le " *Pélerin de Ste. Anne* " ouvrage bien chrétien " *Charles Guérin* ", " *Jean Rivard* ", livres que vous aimerez de tout votre cœur, et beaucoup d'autres. Ces livres ont été écrits par des Canadiens, qui, selon votre expression, le sont de corps et d'âme, voulant dire par là, je suppose, qu'on peut être Canadien de corps sans l'être d'âme. Je n'avais jamais bien compris l'exactitude de cette définition d'un vrai Canadien, apprise sur les genoux de ma mère, avant l'affaire Guibord. Un homme né en Canada est un Canadien de corps et s'il vit sans plus se soucier de son âme que son chien, c'est alors un chien, et non un Canadien d'âme. Est-ce cela que vous vouliez me dire, maman?

Mais revenons à la lecture. Lisez un journal d'agriculture, la *Gazette des Campagnes*, par exemple, que chacun devrait avoir dans sa maison. Lisez seulement quelques pages chaque soir, et, à quarante ans, vous serez un homme instruit. Ne lisez pas en perroquet, tâchez de comprendre, et faites vous expliquer le mot que vous ne comprenez pas. Ceux qui parleront d'agriculture, emploieront des mots communs pour bien se faire comprendre. En dehors des mots, dont vous vous servez chaque jour dans votre langage, il y en a si peu que nous comprenions généralement. Que veut dire appréhension, qui signifie crainte? demandait-on à un jeune

homme qui lisait, il répondit qu'il comprenait la première partie : après ; mais qu'il ignorait l'autre.

Il y avait une fois dix enfants autour de moi : je tenais en main un article qui traitait d'agriculture : Que veut dire terre argileuse ? mes enfants : Silence sur toute la ligne ; il y en avait parmi eux de seize ans. Celui qui fut plus près de la définition, me dit : " C'est quand ça glisse sous le pied et qu'on manque de tomber, monsieur. " Qu'est-ce qu'une plante à racines pivotantes maintenant ? Tous restèrent muets à l'exception du même qui m'avait déjà répondu : c'est quand ça pivotte, c'est-à-dire que ça tourne comme les soleils dans le jardin chez nous.

Un prêtre racontait un jour : j'entre dans une maison, je vois sur la table un article qui portait en titre : " aux habitants." Je fis lire un enfant, il commença : Les principes fertilisants—arrêtez ! qu'est-ce que veut dire ce mot ? L'enfant me regarda avec de grands yeux, puis jeta un coup d'œil sur sa mère qui vint à son secours : ce n'est pas celui-là, monsieur, qui a été au collége, c'est son frère Arthur ; s'il était ici, il vous répondrait vite, car il a étudié le latin, lui. Jusques à quand, enfants des hommes ! parlerons-nous grec devant les Romains ? Je ne veux pas dire, mes chers habitants, que votre language soit le meilleur ; mais je crois qu'il serait bon de vous expliquer ce que vous n'avez jamais été à même de connaître. Veillez à ce que vos enfants apprennent chaque semaine, la signification, le sens de

quelques mots qu'ils ne savaient pas auparavant. Je connais beaucoup d'anglais qui donnent douze mots par semaine à apprendre à leurs enfants, c'est-à-dire, deux par jour ; à la fin de l'année, ça leur fait la jolie somme de six cents mots et au-delà dont ils retiennent au moins la moitié. Dites à votre institutrice de montrer à vos enfants le sens de : importations, exportations, transactions, principes nutritifs, éléments hétérogènes (que voulez-vous ! le mot est un peu baroque, mais vous ouvrez rarement un livre d'agriculture, sans qu'il vous crève les yeux, c'est du grec tout pur celui-là !) phosphate, percentage, dividende, etc., etc. Si on enseignait chaque semaine aux enfants quelques mots inusités, ils comprendraient bientôt tout ce qui peut s'écrire dans un livre, non pas comme celui-ci, mais même bien écrit. On me dira peut-être : quand on les fait lire, on leur explique les mots difficiles; oui, je le sais, et j'ajouterai même que souvent cette explication est plus difficile que le mot. D'ailleurs, ce qui passe par une oreille une fois, sort par l'autre ; mais que l'oreille et l'esprit de cet enfant soient frappés, pendant chaque jour de la semaine à différentes reprises, de la signification du même mot, donnée toujours de la même manière, alors il deviendra familier avec ces noms qui l'effraient d'abord, s'il ne peut les écrire correctement, s'il ne peut même tous les dire, quand il les entendra, il aura au moins l'avantage de les comprendre. Vous, amis qui m'entendez, vous auxquels on n'a pas montré ces choses, demandez-en au moins

l'explication à votre sœur qui a été au couvent, et qui sait bien sa langue française.

Maintenant, de la lecture passons à l'écriture. Vous avez treize ans vous savez écrire ; prenez garde d'oublier une chose si importante. Ecrivez chaque semaine. Faites comme ce jeune canadien, vrai fils d'un habitantqu'il était; je vous présente cet Edmond pour modèle. Il tenait un journal de tout ce qui arrivait à la maison. Rien de plus intéressant que ces notes écrites chaque soir ou au moins chaque dimanche. Il vint à écrire avec une grande vitesse, et d'une manière bien lisible. Il y avait des fautes de grammaire, mais on n'attendait pas de lui qu'il sût la syntaxe. Ecoutez-le : premier de mai : Nous avons semé trois minots de blé, terre un peu fraîche. On apprend la mort d'Arestide Bruyère, qui s'est noyé, le 13 avril, en haut Canada. Chez Charles Casimir, on fait baptiser un petit garçon.

Deux de mai : semé 5 minots de pois. Notre moutonne noire est morte. Caillette a vêlé aujourd'hui. Mon oncle Benjamin et ma tante sont ici ce soir, ma tante s'en va demain au service de sa sœur qui est morte d'un cancer.

Trois de mai, dimanche : La petite Pottevin a été publiée premier et dernier avec le petit vide bouteille. M. le Curé a dit qu'il fallait faire le mois de Marie dans les familles, pour ceux qui ne pouvaient venir à l'Eglise, etc., etc. Voici la manière dont il tenait son journal. Il y fut fidèle pendant neuf ans

et vous ne sauriez croire tout le service que ce cahier a rendu au rang où vivait ce cher Edmond. Toutes les discussions de la paroisse venaient se terminer sur une page du cahier. Chaque jour, on venait demander à Edmond de regarder sur ses notes pour voir en quelle année, une telle était morte, en quel temps les semences avaient commencé deux ans auparavant, quel âge avait " la pouliche du petit Chause." Il était glorieux de ce cahier qui ne lui avait rien coûté et qu'il avait commencé pour se perfectionner la main. Pourquoi ne feriez-vous pas de même, braves jeunes gens ?

De plus, écrivez vous-même vos lettres. Il y en a qui savent écrire d'abord, et n'écrivent jamais une lettre. Ils vont perdre une journée pour la faire écrire par une autre, tandis qu'ils peuvent le faire bien mieux eux mêmes. Je ne parle pas ici de la grammaire. Quelques-uns nous disent : j'écrirais bien mais je ne sais " comment commencer." Tiens ! mais on commence par écrire ce qu'on veut dire ! c'est bien simple, n'est ce pas ? Il y en a qui veulent toujours commencer par : je mets la main à la plume pour te faire assavoir. Beau dommage ! que vous ne mettiez pas la main à un bâton pour lui faire assavoir de vos nouvelles. La personne à laquelle vous écrivez, sait bien que c'est la main que vous mettez à la plume, alors pourquoi le lui dire. D'autres qui ont lu des modèles de lettre qui ne sont pas modèles du tout, ne sont pas contents, s'ils ne mettent

pas en tête une grande phrase : " C'est avec un sentiment de joie, mêlée de tristesse que je t'écris : de joie parce......... puis ils méditent pendant une demi-heure, afin de savoir pourquoi ils ont de la joie, et une autre demi-heure, dans le but de connaître la cause de leur tristesse. Ensuite, ils disent ce qu'ils voulaient dire d'abord. Alors, pourquoi ne pas commencer par là tout de suite ; ce serait bien plus simple. J'ai lu une fois un modèle de lettres pour les habitants, une lettre, je vous assure, " qui parlait bien." La voici : ma chère sœur. C'est moi, Jules qui t'écris. Nous sommes tous bien, excepté Marie qui a mal à la gorge un peu, je lui dis que c'est parce qu'elle parle trop. Maman travaille toujours beaucoup, la chère mère ! Papa fait le train à la grange, et moi je charrie le bois pour l'hiver prochain. Il y a déjà trois pieds de neige dans les champs. L'hiver est assez beau, il n'y a pas de maladie. On a déjà deux vaches de vêlées et deux poules qui pondent. On t'attend pour te faire manger une omelette. Nous parlons de toi souvent et maman surtout. Viens nous voir bientôt, je me laisse pousser les cros cet hiver, et on me dit que je suis joli garçon. Toujours ton frère qui t'aime.—JULES.

Il est vrai que je m'entends bien peu en style, mais j'ai trouvé que c'était une belle lettre d'habitant ; cette lettre avait coûté à Jules un quart d'heure de travail. N'a-t-il pas mieux fait que de s'être creusé la tête, pour trouver un sentiment de

joie et un sentiment de tristesse. On écrit comme on parlerait à la personne qui aura à lire notre lettre. Faites cela, mes chers jeunes gens, et vous n'oublierez pas votre savoir en écriture. Ecoutez bien l'histoire suivante :

Il y a vingt-trois ans, il y avait deux jeunes enfants à une école de St. Jacques de l'Achigan, dans le comté de Montcalm. L'un était dissipé, l'autre était grave : l'un était moi, l'autre était *lui*, c'est à-dire, mon compagnon. Lequel des deux était le dissipé ? Devinez sans rire?......y êtes-vous? Si vous n'y êtes pas, j'y suis moi. L'un avait la mémoire des mots, l'autre, la mémoire des faits. Quant au jugement, je n'en parle pas, vu que l'un pensait en avoir plus que l'autre et l'autre plus que *l'un;* l'un et l'autre, dans ce cas-ci comme dans bien d'autres, faisaient deux,—seuls écoliers d'une même classe, en sorte que quand l'autre était le premier de la tête, l'un était le premier de la queue. Ils vivaient, ou disons mieux, nous vivions en grande amitié tous deux. Je lui pardonnais bien gaîment d'être toujours le premier de la tête. Il avait plus de talent que moi, beaucoup plus, mes bons habitants, soit dit en toute franchise et *sans me vanter* le moins du monde. Nous nous séparâmes, moi pour aller au collège, lui pour se rendre aux Etats. Douze ans plus tard, j'aperçus dans les chars où je me trouvais une figure qui ne m'était pas étrangère. On s'entreregarde, je le regarde, je le reconnais à l'éclair de son regard —c'était

l'*autre* de ma classe, c'était mon compagnon d'école. Quelle poignée de main ! Quels souvenirs du passé ! Je lui demandai de m'écrire et de me donner toujours son adresse. Je ne sais plus écrire, dit il. Quoi ! toi qui savais ta syntaxe sur le bout de tes ongles! Oui, moi qui te *battais* en classe, je n'ai pas écrit, je crois, depuis que j'ai quitté l'école. Mais tes lettres ? Je les ai toujours fait écrire par d'autres, je ne savais comment écrire cela. Je le regardais avec étonnement ; il était pourtant le même, son œil n'était pas éteint, sa belle intelligence s'y montrait, il avait encore son haut et large front, son nez aquilin, ses lèvres malignes et ses cheveux frisés. Il avait encore la repartie vive, et de i'esprit jusqu'au bout des doigts—poutant il ne savait plus écrire et à peine savait-il lire! Je plaignais son sort en me disant : que de milliers de jeunes gens dans notre Canada sont comme lui ! ! Que de milliers perdent un beau bien qu'ils avaient acquis pendant sept à huit ans de travail ! Jeunes gens qui m'écoutez, il est temps que vous songiez à avoir de l'esprit avant vingt-cinq ans, car vous courez risque de ne jamais en avoir ! ! ! Le tout dit par un cœur qui vous aime.

TOUCHE QUATRIÈME.

A propos de Croquemitaine.

La touche précédente a été un peu longue, je l'avoue ; mais quand on commence à vous parler, vous nous écoutez avec tant d'attention, qu'on ne sait plus quand finir. D'ailleurs l'éducation dont nous nous entretenons est une chose si importante qu'il faut bien *toucher* un peu fort si l'on veut que le char de l'instruction avance. Celle-ci, j'espère, sera moins longue, je dis : j'espère, je ne le sais pas encore.

Dans notre Canada, mes chers habitants, il y a, me dit-on, beaucoup de fous et beaucoup de folles. Quand l'on compare le nombre des aliénés de notre Province avec celui des autres contrées, il paraît que le chiffre n'est pas à notre avantage, ici je ne vous dis pas toute la vérité, vous auriez honte. Heureusement que nous avons pour nous consoler l'axiome : " les extrêmes se touchent ; " sans cela, impossible de résister aux calculs qu'on met sous nos yeux. La cause ? je n'en sais trop rien ; y aurait-il des crimes d'une nature dégradante qui seraient inconnus ailleurs que dans notre Canada ? Je n'en sais rien. Il ne nous appartient pas de juger. Dieu jugera. Il nous appartient de ne parler que de choses qui tombent sous nos yeux et qui sont propres à faire de nous, un peuple d'imbéciles.

Dans notre Canada, pays de neige, il y a plus de

réclusion qu'ailleurs, dans nos compagnes. Les enfants sont moins accoutumés que bien d'autres à voir des étrangers et des choses étranges.

Maintenant, vous savez que la peur fatigue beaucoup le cerveau, surtout dans le jeune âge. Vous savez qu'elle rend fou. Chacun de vous peut apporter un exemple à l'appui de cet avancé. Pour moi, je connais un homme qui a été entraîné par des billots dans une chûte et des rapides à travers lesquels il fut pendant une heure, voyant la mort à chaque instant, sans cependant recevoir une égratignure. Quand il parvint au rivage, il était fou et il l'est encore.

Tous nos canadiens savent ces choses, et cependant élèvent les enfants au milieu des loup-garous, des bêtes à grande queue, des croquemitaines qui mangent les petits enfants, et des prêtres qui coupent les oreilles, prêtres bien surpris de se trouver en telle compagnie. Voyez ce petit enfant qui a la belle qualité d'être enjoué et actif. Il promet beaucoup pour l'avenir. Il a le malheur de courir dans la maison quand il n'y a personne de malade. Quel péché pour un enfant de courir ! Alors la mère lui parle de Croquemitaine, de demi Carême et que sais-je ? à la nuit-tombante, regardez cet enfant ; vous ne le reconnaissez plus ; sa tête s'agite en tous sens, il regarde dans tous les coins, il ne veut plus lâcher la jupe de sa mère ; il est pour des heures avec la fatigue d'une contention d'esprit extraordi-

naire, il ne peut s'endormir, sans qu'il y ait quelqu'un qui veille sur lui pour croquer croquemitaine. Il grandit ainsi, et à quinze ans, ne peut entrer seul dans une grange, le soir ; à quinze ans, à l'âge de la vigueur, ce jeune homme a déjà un cerveau fatigué, vieilli ; l'âge de l'énergie est passée pour lui et vous le voyez flâner toute la journée, regardant, comme nous avons dit, pousser le grain des autres. Ces frayeurs détestables ont encore des effets plus sérieux chez les jeunes filles. Que de maladies ! que d'accidents, que de morts ont été occasionnés par ces peurs subites. Toutes ses mascarades qui se font dans notre pays sont condamnables, du moins, de la manière qu'elles se font. Ici on ne fait pas comme dans les autres contrées ; tout consiste à surprendre son monde. On se précipite masqué dans les maisons, épée à la main, épée de bois, si vous voulez, mais que je crois être l'épée d'un Hercule. De là, des cerveaux affaiblis pour la première génération et des fous pour la seconde. De plus, rien d'aussi fécond en mauvais résultats, que cette habibitude de menacer les enfants de la colère du prêtre. Le prêtre est le réprésentant de Notre Seigneur qui disait : Laissez venir à moi les petits enfants. Quand le prêtre passe dans le chemin, les enfants devraient courir au devant de lui. Qu'arrive-t-il cependant ? Le prêtre entre, les enfants vont se cacher sous les lits, crient à perdre la tête, et à la faire perdre aux autres. J'ai moi même été appellé auprès d'une enfant malade, agée de neuf ans, qui perdait connais-

sance, toutes les fois que je m'approchais d'elle. La mère lui disait : il ne te coupera pas les oreilles, ne crains pas ; rien n'y fit, elle mourut sans se confesser et pourtant deux différents prêtres tentèrent l'essai.

Nous aurions mille choses à dire encore sur ce chapitre, mais j'ai promis d'être court, j'achève cette touche en vous disant : prenez garde aux fous de notre pays, dont un certain nombre est aux loges.

—

TOUCHE CINQUIÈME.

Je m'ennuie chez nous.

Mes braves habitants, vous aimez vos enfants, je le sais, mais permettez moi de vous dire que vous avez une drôle manière de le leur montrer ; je ne parle que de la généralité. Vous vous plaignez que vos enfants n'aiment pas à rester à la maison, qu'ils paraissent s'ennuyer avec vous. J'aime à croire qu'il y a quelquefois de enfants dénaturés, qui ne sont Canadiens ni de corps, ni d'âme, mais avouez que certains parents irritent leurs enfants pour des riens, et leur rendent le séjour de la maison insupportable. Ayez ceci pour principe : quand Dieu n'est pas fâché contre votre enfant, pourquoi le seriez-vous ? On voit quelquefois des enfants tapageurs qui ont un peu trop de sang Canadien dans les veines, et l'on

voit leur mère sévir contre eux plus sévèrement que s'ils étaient des blasphémateurs ou des ivrognes. Que de fois j'ai rougi pour certains parents n'ayant pas la patience chrétienne de supporter leurs petits enfants qui ne faisaient pourtant pas de mal ! Vous voulez, dites-vous, que votre enfant aime la maison. Soyez alors les premiers à vous rendre aimables envers eux. Bien souvent on traite son enfant comme on ne voudrait pas traiter un étranger ; on lui lance à la figure tous les mots grossiers, répétés seulement par la canaille des rues. Excusez ces paroles, mais je crois bon d'en dire quelques-unes. Tête de cheval, tête de pioche, petit damné, gros bœuf, petit co......(un autre coq que celui de la grange) mon petit......mon petit vér......mon petit vli...... mon petit vlan. On épuise le vocabulaire des charretiers, puis une tape par ici, un coup de pied par là, et cela du matin au soir. Ajoutez à cela que s'il répand une goutte d'eau sur le plancher, (quel crime !) bien souvent sans qu'il y ait de sa faute, il est certain qu'il en a pour le moins deux heures à se faire disputer, et à " se faire arracher la laine sur le dos." Comment voulez-vous que votre enfant aime la maison, après de telles choses ? Il est heureux de trouver un occasion de décamper, et d'aller se cacher dans les granges avec de méchants compagnons. Le séjour de la maison l'ennuie, il est malheureux—chose triste à dire—près de son père et de sa mère. Faites-vous aimer de vos enfants, ne les grondez pas pendant un mois pour des riens.

J'étais un jour chez mon oncle Germain Lacasse dit Cassé, une de ses filles pourtant bien prudente, échappe par terre une terrine, et dans sa surprise, s'écrie : " bonté divine ! j'ai cassé la terrine ! et mon oncle Germain de répondre : divine bonté ! la terrine cassée ! et tout fut dit.

De plus, respectez vos enfants si vous voulez qu'ils vous respectent et se respectent entr'eux. J'entrai une fois dans une maison ; les enfants étaient seuls, le père étant dans le champ, la mère à la laiterie. Quels enfants grossiers ! Entendez-les se disputer ; j'ai honte, mais je crois utile de vous rapporter quelques unes de leurs paroles. Je ne sais s'ils étaient Canadiens ; toujours est-il qu'ils parlaient comme un bon nombre d'entre nous autres. " Vas-tu t'ôter d'ici, toi ? v'lan ! une tape. Je m'ôterai si je veux, mon damn........, si tu ne te tais pas, je vais te boucher la gueule avec des plures de pataque." Reviens-y pus, tu vas baiser ta grand'mère, mon cheval, puis un crachat à la figure, puis les chaises, les bâtons, tout marchait. Le plus vieux de ces enfants n'avait que douze ans et pourtant je tremblais, j'avais peur. Cependant vous m'accorderez que je n'ai pas l'air bien peureux. Un homme qui a vu les forêts, et l'ours blanc du Nord, à un peu de Demoiselle Rangévoudeon dans les yeux. Suis-je dans une caverne de brigands ? me demandai-je ? La mère arriva au moment où un petit garçon, le poing levé sur sa petite sœur de six ans, s'écriait : " Si tu bouges, je t'assomme, ma m........." Arrête un peu, mon

gros bœuf, s'écrie la mère ; puis les pieds et les mains commencèrent à jouer sur le corps de son petit " gros bœuf" L'enfant se rebiffa, puis faisant une grimace à sa mère, lui cracha à la figure en la maudissant. Ne maudis pas comme ça, mon petit maud...... regardez donc ! il sacre bien ! ce petit sa......, ce petit cra, ce petit vlim......... d'enfant là ? où a t-il pris ça, je vous demande, à son âge ? puis se retournant vers moi, elle ajouta : Je vous assure que c'est dur d'élever une famille, allez ! je crois que mes enfants sont pires que les autres ; c'est un enfer continuel dans la maison. Elle se trompait peu, et le premier démon de l'enfer de cette maison, n'était-ce pas elle qui par ses exemples, avait formé les autres à le devenir ? Ces enfants là vont grandir le fumier à la bouche, puis ils passeront vite au blasphême. Ce sera justement eux que vous rencontrerez plus tard ivres, et causant du désordre dans les chars, les bâteaux à vapeur, les assemblées, etc. Ils ne se respecteront pas, car leur mère a été la première à les abrutir, à leur enlever le respect qu'ils se doivent à eux mêmes. Vous les verrez plus tard, ces enfants, dans le triste état dans lequel j'en ai vu quelques-uns cet automne. Quel opprobre pour notre race ! Ils étaient quatre-vingts qui revenaient de leur voyage annuel. Ils étaient presque tous ivres et tenaient cependant encore en main, chacun une bouteille. Le fumier, le blasphème, tout ce qu'il y a de plus bas et de plus criminel sortait de leur bouche. J'entendis là des chansons qui me firent

dresser les cheveux sur la tête. Un étranger me dit: "Quel tas de vauriens! heureusement que je les comprends peu." Deux doigts de rouge me couvrirent la figure; puis je me laissai aller à mes réflexions, comme si j'eusse été seul au milieu de la forêt, je me disais: D'où vient donc qu'un si grand nombre de nos jeunes gens ont si peu de respect d'eux-mêmes? D'où vient qu'ils ne peuvent s'assembler une dizaine, sans se salir la bouche dans un fumier impur? D'où vient que, dès qu'ils sont loin de leur paroisse, de ceux qui les connaissent, ils pensent qu'il n'y a plus de Dieu pour eux? D'où vient qu'à trois lieues de leur "place", ils paraissent n'avoir plus d'autre ambition que de se faire remarquer comme blasphémateurs, ivrognes, voyous, diseurs de mauvaises paroles et flâneurs de rues? J'en ai trouvé, me disais-je, de ces jeunes gens sans pudeur, partout, dans les hôtels des Etats, dans les chars, dans les chantiers, dans les manufactures, dans les villes, dans les campagnes, dans le Golfe, et disons-le, dans les maisons. Le respect dû à nos Eglises, ne les retient pas même, je les ai vus se pousser, se tasser en riant, les polissons! pour empêcher ceux et surtout celles qui voulaient se rendre à leur banc de le faire, je les ai vus au moment le plus solennel de la messe, se passer des chiques de tabac de l'un à l'autre. Je les ai vus ces jeunes gens tellement abrutis qu'entr'eux ils se faisaient gloire de leur crime et n'ayant pas même la rougeur de la honte pour abriter leur bassesse. D'où vient donc

une si étrange conduite ? Une pomme gâtée, me disais-je, gâte toutes les autres, et un corrompu corrompt tous ses compagnons. S'il y a des jeunes gens mal élevés par leurs parents, il y en a, et c'est le grand nombre, qui reçoivent d'eux beaucoup de conseils et peu de mauvais exemples. D'oú vient que leurs enfants sont de si grands vauriens ? Le voici peut être : ces enfants ne restent pas à la maison dont le séjour leur est devenu insupportable. Ils y passent une partie de la journée à contre-cœur, en sortent pour s'attrouper avec d'autres petits compagnons, et la pomme gâtée gâte les autres. Ils commencent alors à aimer les sorties, à se faire valoir auprès de leurs camarades et en devenant le plus effronté, à passer pour le plus futé de cette canaille.

L'éducation domestique, c'est-à-dire, mes bons habitants, l'éducation que l'on prend à la maison, est-elle ce qu'elle doit être ?—A vous de répondre. Respectez vos enfants, ils vous respecteront ; d'ailleurs, bon gré mal gré, faites vous respecter. Qu'il est honteux de voir des enfants couper la parole à leurs parents, " ce n'est pas vrai ; vous avez menti, vous ne savez pas ce que vous dites." A la table, ces enfants grossiers sont rois et maîtres, choisissant pour eux ce qu'il y a de meilleur ; j'en ai vu de ces enfants rester tranquillement assis pendant que leur mère le seau au bras, s'en allait chercher de l'eau au puits, je les ai vu prendre leurs ébats sur une chaise, en présence de vieillards debout ; je les ai vus, quand ils char-

roient leur engrais sur la terre, entrer dans la maison, dégoutants de malpropreté, se mettre à la table, les mains pleines de fumier, y appuyer des coudes qui s'étaient posés auparavant sur un tombereau, cela en présence de leur père et mère, qu'ils ne respectent pas plus qu'ils ne se respectent eux-mêmes.

De plus, mes chers amis, faites-vous écouter de vos enfants; et pour y réussir n'attendez pas qu'ils soient grands. Un enfant qui est maître à trois ans, l'est toujours. Il demande son chapeau pour faire "*prom promme*" et au temps le plus pressé, on passera des journées entières à le promener sur la galerie. Il demande tout ce qui lui passe par la tête, et on lui accorde tout ce qu'il demande. On attend qu'il soit grand pour l'en priver. Illusion ! trois fois illusion ! Refusez-lui ce qui n'est pas juste : à la première fois, il pleurera longtemps, la deuxième fois, une demi-heure de moins, la troisième, il ne fera que rechigner, la quatrième, aussitôt que vous aurez dit non, il n'y pensera plus. De plus, quand vous aurez commencé une fois à dire "non" pendant un quart d'heure, au moment de gagner sur l'entêtement de votre fils, ne finissez pas par dire " oui, " je vous en prie. Un simple "non," dit bien doucement à un enfant de trois à quatre ans, vous épargnera bien des coups de bâton, et sur son dos et sur le vôtre. Il faut en finir avec cette touche, je regrette cependant d'être si pressé ; que de choses j'aurais à vous dire sur ce sujet. Sachons, en finissant, que l'homme est ce que l'édu-

cation le fait, c'est-à-dire, qu'un italien parle l'italien parce que sa mère lui parlait italien ; si elle lui eût parlé Anglais, il parlerait Anglais.—Ecoutez mon oncle Germain :

> Les enfants et le sucre, en un moule on façonne,
> Ame bonne ou méchante à fantaisie on donne ;
> Si je prononce non en français aujourd'hui,
> C'est que maman jamais, ne disait yes, mais.... oui.

—

TOUCHE SIXIÈME.

Que j'aime à rester chez nous.

Que j'aime à rester chez nous ! s'écriait un petit garçon de douze ans, assis auprès d'une table, près de sa mère. Je m'ennuie à mourir quand je ne suis pas ici, maman, répétait-il. Et moi, aussi, je m'ennuie quand tu n'y es pas, répondait la mère ; as-tu fini ton thème ? oui, maman. As-tu fait la règle que ton père t'a donnée à propos des grains de blé ? Oui, maman. Mais, mon enfant ! tu es savant à ton âge, savoir combien il faut de grains de blé pour faire le tour de la terre. Ton père va être content. Maintenant que ton ouvrge est fini, tu aimerais peut-être à faire une partie de cartes ? Les yeux de l'enfant brillèrent. La mère appela deux de ses filles et ils se mirent tous quatre à jouer au beau jeu de quatre-sept. L'enfant trépigna de bonheur pendant une

heure et eut la chance de donner une vilaine à ses sœurs. Le lendemain, ce petit garçon demandait à sa mère : va-t-on jouer aux cartes encore ce soir ? On verra cela, mon enfant ; si tous tes devoirs sont faits, je ne vois pas pourquoi on ne jouerait pas ; il n'y pas de mal à cela. Et l'enfant de travailler. Cet enfant devenu grand se rappelle aussi qu'un jour son père lui apporta de Montréal un livre de petites histoires amusantes. Il le lui donna, à condition que l'enfant racontât chaque soir une des anecdotes qu'il aurait lues. Quelquefois, le soir arrivé, l'enfant voulait lire l'histoire plutôt que de la raconter ; son père s'y opposait, disant : ferme le livre et raconte-la, toi-même. L'enfant commençait alors au milieu du grand silence de la famille. D'abord les histoires furent courtes, puis elles devinrent plus longues ; trois-mois plus tard, il les racontait mieux que le livre. Il est venu, par là, à acquérir une grande mémoire des faits. Souvent son père lui donnait des calculs. Quand je marche, je fais 30 pas à la minute, deux pieds chaque pas ; j'ai 50 ans, j'ai marché trois heures en moyenne chaque jour, combien de pas ai-je fait dans ma vie ? L'enfant pendant une heure, dévorait son ardoise, et présentait le résultat de son travail, disant à tous ceux qui entraient dans la maison : Papa a fait tant de millions de pas dans sa vie, c'est moi qui ai trouvé cela. Ces calculs formaient le jugement de l'enfant (*) et l'attachaient à la maison.

(*) Avis à qui de droit.

C'est chez son père qu'il était le mieux. Pourquoi? parcequ'on lui avait rendu le séjour de la maison agréable. Ayez ceci pour principe : je veux que mon enfant soit mieux ici qu'ailleurs.

—

TOUCHE SEPTIÈME.

Quelle est cette jeune fille si sage?

Entrez dans cette maison : voyez comme tout est propre et bien balayé, les murs sont bien blanchis, la corniche bien époussetée, le poêle bien *miné*; vous respirez dans la maison un air pur; dans les chambres votre odorat ne vous dit pas que l'air y est renfermé, depuis l'époque à laquelle les chassis doubles ont été inventés; les enfants sont proprement vêtus. Depuis la cave jusqu'au grenier, tout est dans un ordre parfait. Vous appelez un enfant; il vient à vous aussitôt, il se tient devant vous, sans se manger les doigts quand vous lui parlez, il vous répond : oui, monsieur, non monsieur; voyez entrer ce jeune homme dans la maison : comme il va aussitôt au bassin se laver le visage et les mains, avant de se mettre à table. Tous les enfants de cette maison sont respectueux à l'égard de leurs parents; "oui papa," "non maman," sont toujours leur réponse. Et quelle est donc cette

jeune fille si sage, que vous apercevez occupée si attentivement à son ouvrage? Cette jeune fille est la sœur du jeune homme qui vient d'entrer, et des petits enfants si bien élevés, auxquels vous venez d'adresser la parole, cette jeune fille est l'enfant de cette mère qui autrefois passa trois ans *au couvent*. Ce dernier mot explique tout. Son père était habitant, il savait que sa fille devait épouser plus tard un habitant; il fit le bonheur des religieuses en lui disant qu'il ne voulait pas que son enfant apprit le piano, mais toutes choses devant être utiles à sa fille plus tard. Sous les soins éclairés des bonnes sœurs, cette fille grandit dans l'esprit du travail, de la modestie, du respect dû à son Dieu, à ses parents et à elle-même. Elle apprit à conduire un ménage avec économie, et vous la voyez aujourd'hui à la tête d'une famille nombreuse et sage. Voyez comme ils sont bien tous polis! bien élevés! C'est la fille du couvent d'autrefois qui a fait tout cela, parce qu'elle a suivi les conseils reçus dans cette édifiante maison. Si elle ne les eût pas mis en pratique, elle serait aujourd'hui une écervelée, comme bien d'autres, et tous ses enfants aussi. Voyez nos bonnes et grandes dames: comme elles sont polies! comme leurs enfants répondent bien aux questions qu'on leur fait! Voyez-les venir vous faire visite, quand vous êtes malades; regardez toutes les précautions qu'elles prennent pour vous mettre à l'aise; elles sont richement habillées, leur état le leur permet, vous n'avez rien à dire. Elles ne s'endettent pas pour acheter

leurs habits ; faites comme elles. Voyez-les écouter avec attention la pauvre mendiante qui vient leur exposer ses besoins. Elles tâchent de la consoler, déposent une aumône dans sa main, puis, si le trottoir est étroit, se jettent dans la boue, pour laisser passer cette pauvre vieille. Vous voyez que ce n'est pas Demoiselle Rangévoudeon, qui, elle, s'était déclassée. Voyez ces dames pieuses à la tête de nos bazars et de toutes nos bonnes œuvres, dont elles ont appris à connaître le mérite, dès leur bas-âge. Elles communient souvent, n'aiment ni les bals ni les plaisirs, font de la musique dans leur maison pour égayer leur époux, leurs enfants et leurs amis, et voilà tout.—Oh! comme disait mon oncle Germain :

—" Qu'on est heureux d'être—non pas élevé—mais bien élevé ! "

—

TOUCHE HUITIÈME.

C'est mon fils qui a chanté la messe.

Mes braves habitants, donnez à vos enfants une bonne éducation domestique, c'est le commencement ; si vous avez les moyens, c'est-à-dire, si vous travaillez et êtes bons chrétiens, Dieu vous réserve peut-être la consolation d'avoir un fils prêtre. Je vois, mères de famille, qui m'entendez, que ces derniers mots vous ont impressionnées. Mon fils

prêtre! le cœur vous bat avec force devant cette espérance. Elevez bien votre enfant, et, de l'espérance, Dieu le voulant, vous passerez à la jouissance. Vous trouverez des colléges partout. On vous a parlé de la vallée du lac St. Jean, et je suppose, jeune mère de famille, que votre époux est un colon de l'endroit. Ce que je dis pour une place, je le dis pour les autres. Les chars passent au milieu de la vallée où vous êtes; ils conduisent à Chicoutimi, ville naissante, mais d'un grand avenir, si un chemin de fer passant par le Nord, ouvre à la colonisation la belle vallée du lac. Vous avez un enfant de douze ans, qui a encore la candeur dans l'âme et de l'intelligence au front. Vous l'envoyez au séminaire en beaux habits d'étoffe du pays. Il vous en coûte peu, une bonne vieille Nanon tenant maison de pension pour les écoliers, fera cuire pour sept à huit piastres par année, les mêmes vivres qu'il aurait mangées chez vous et que vous lui avez envoyées. Pour vingt-quatre à trente piastres, il recevra du collége l'éducation et le logement, de sorte qu'en déboursant bien peu d'argent, vous donnerez un beau bien à votre fils. A chaque vacance, il viendra déposer à vos pieds les récompenses obtenues. A la fin de ses études, il jouïra, selon l'expression d'un aimable causeur, d'une science aussi profonde que les eaux de son Saguenay et aussi haute que les montagnes qui l'entourent. Il prendra un état de vie; l'expérience nous montre que les fils instruits des cultivateurs font le plus souvent des prêtres. Votre fils en

fera un. Oui! vous aurez un prêtre dans votre famille grâce à un système peu dispendieux d'éducation. Vous laisserez les impies rire de ce qu'ils appellent nos petits séminaires de campagne. Quelques-uns vous diront peut-être de mettre seulement vos filles au couvent, et ne pas mettre vos fils au collége, pour en faire des canailles qui scandaliseront plus tard toute une paroisse. Mes chers amis, écoutez vos évêques qui vous recommandent d'instruire vos filles et vos fils. A cette fin, ils multiplient les couvents et les colléges à la campagne. S'il y en a qui doivent mettre leur fils aux petits séminaires, c'est bien à coup sûr, vous, mes chers cultivateurs; un enfant de la campagne qui tremble jusqu'à dix-huit ans, à la vue d'un prêtre, ne sera pas un pétroleux à quarante ans.

Un beau dimanche au matin, les cloches de l'Eglise sonnent mieux que de coutume, à l'oreille d'une mère, au moins. Il y a foule dans les allées, les jubés sont combles. Un jeune prêtre se présente à l'Autel, des milliers de regards se tournent vers lui, pendant que dans la foule, une mère essuie sur sa figure, de grosses larmes de joie, versées par un cœur prêt à se rompre. A la fin de la messe, cette mère pieuse, agenouillée devant l'autel de la Sainte Vierge, murmure une prière: " maintenant, mon Dieu, je puis mourir en paix."

La messe finie, on donnera au jeune prêtre de chaleureuses poignées de main, on le félicitera de

son beau sermon et on entendra une bonne vieille tante Zoé s'écrier : " Dire qu'il pleurait tant petit, et maintenant c'est lui qui fait pleurer les autres ! "

Plus tard, votre fils aura une belle cure et vous irez demeurer avec lui. Puis, en le regardant, je vous permets de dire : Et voilà ce que c'est que d'avoir une bonne mère !

—

TOUCHE NEUVIÈME.

Ces jeunes-là, on ne les comprend plus.

Comme nous sommes à parler d'éducation, parlons un peu de langue. De quelle langue nous servons-nous maintenant, pour exprimer nos pensées ? (Il n'est pas question ici des missionnaires sauvages, qui parlent cinq à six langues dans un même baragouin). Parle-t-on le français ou l'anglais, ou ni l'un, ni l'autre ? On entend chaque jour nos vieux pères dire : ces jeunes-là, on ne les comprend plus. En effet, on commence à introduire un grand nombre de mots étrangers dans notre langue. Je parle ici du peuple, n'étant pas de taille à juger les gens instruits. On me dit cependant, que quelques uns sont [illegible] à l'aide de mots français, pris isolément [illegible] à part qui aura le mérite de ne sou[illegible] ne [illegible]-cussion à propos de leurs discours, pour la bonne raison que, dans cinquante ans, ils ne seront compris

“par âme qui vive sous la calotte des cieux.” Nos voyageurs des Etats, des chantiers, de la mer, apportent chacun sa part de langage étranger. Nos jeunes gens qui reviennent des Etats nous parlent de *water*, de *ryder*, de faire des *pich up* dans la rues aussi longtemps que la *shoppe* ne *runnera* pas. Ils entrent dans nos magasins pour acheter trois belles *yards* de *black cloth* noir pour faire un *coat.* Nos gens des chantiers se font gloire d'être assez *tough* pour passer *slich* dans les rapides les plus *rough.* Nos marins qui se promènent en *boat* jusque dans les rues de Québec ont *beaté* tous les autres capitaines, à l'aide d'un *square sail*, en allant *on goose wings*; au dernier voyage, quand ils ont envoyé le *let go the anchor*, une goëlette qui avait le *Brandy pot*, en même temps qu'eux, fit encore deux *tack* avant d'ancrer assez haut pour avoir son *swing* quand le *tide* tournerait. D'autres font des *trips* de *car* dans les rues et *smoke* la pipe sur le *top* en haut. Je vous vois me regarder avec de grands yeux, mes bons habitants; vous avez l'air de vous dire: comme il sait bien le sauvage! Si je sais le sauvage, je connais aussi tous les langages canadiens. Je viens de parler un jargon que ni les Français ni les Anglais ne comprennent, jargon qu'on entend bien souvent de nos jours en Canada. Quand j'ai parlé de *swing* et de *tide*, expressions des marins, les gens “d'en haut” qui m'écoutent, se dirent: Comme ils parlent mal, ces gens d'en bas! Quand j'ai parlé de *tough* et de *rough*, les

gens "d'en bas" ont éclaté de rire en disant : ces Montréalais! comme ils sont contents de parler anglais.

Dans l'hiver pendant lequel j'ai parcouru nos chantiers de l'Ottawa, j'ai rencontré un jour un Canadien qui me dit avoir cassé le *runner* de sa voiture. Parlez-vous Anglais, monsieur ? lui dis-je. Oh ! oui, mon père, les deux langues sont pour ainsi dire *all the same* pour moi. Comment les Anglais appellent-ils un *runner* dans leur langue, s'il vous plaît ? Oh mon père, ils appellent ça *runner* comme nous autres, ils n'ont pas de mot pour cela.

Voilà où nous en sommes rendus! depuis quinze ans, il s'est introduit dans notre langue, près de deux cents mots, qu'on ne connaissait pas auparavant, et si nous ne faisons pas attention à cet envahissement, dans trente ans, nos grand'pères, du haut du ciel, ne comprendront plus nos prières. Il est vrai qu'il y a des mots anglais qui n'ont pas de correspondants en français, mais ils sont plus rares qu'on ne l'imagine. Il est à désirer que vos enfants aient une liste de toutes les expressions anglaises usitées, avec la traduction française en regard ; ce serait un moyen efficace de conserver notre langue, notre belle langue parlée par tous nos pères et par tous les gens d'esprit.

Nous aurions cependant peu à faire pour rester de vrais français par la langue. Retrancher deux cents mots et en corriger une centaine, voilà tout, mes bons habitants. Sachez que vos fils instruits au

ront une lutte plus forte à livrer pour demeurer ce que vous êtes; d'abord, le cercle de leurs mots est plus étendu ; ensuite ils savent l'anglais aussi bien que le français, quoiqu'ils le prononcent moins bien. Alors, malgré eux, en disant des mots français, ils donnent à leurs phrases une tournure anglaise, ce qui en fait de l'Algonquin ou du Naskapis, comme celui que je vous parlais il y a un instant.

Ecoutez ce que me disait, il y a trois ans, un Comte français, que j'ai rencontré dans mes voyages. Il venait de faire un tour de chasse, et emportait dans l'Anjou, une tête d'ours qu'il n'aurait pas donnée pour tout l'or de la Californie. Il avait choisi ses compagnons de chasse à la Rivière du Loup et était tout surpris de voir qu'ils parlaient si bien le français, après tant d'années *d'absence*, ajouta-t-il ; ils n'ont que quelques expressions vicieuces, mon père, comme : l'ours " aurait mouru si ....." C'est effrayant, comme c'est beau !

Avec moi, ils ne se sont servis que de mots français, sachant que je ne parlais pas anglais, puis il ajouta : (je l'ai trouvé bien malin, les paroles sont textuelles) les gens instruits comme vous, (s'il y a quelques personnes instruites qui sont venues ici ce soir pour m'écouter, je les prie bien de l'excuser) savent tous l'Anglais, je vois ; car j'en ai rencontré un bon nombre, et je n'ai guère compris plus que les deux tiers de ce qu'ils m'ont dit *en français* ; cepen-

dant on peut toujours deviner, à quelques exceptions près, ce que vous voulez dire.

Ces paroles sont tombées sur moi comme une bombe. Je n'aurais jamais cru, qu'on pût s'anglifier sans le savoir, ou mieux, parler " anglais *en français*."

Je ne fais ici aucun cas de ceux qui ont été élevés par une mère canadienne, et qui paraissent avoir honte de parler notre langue, croyant faire un bon coup en nous répondant en Anglais. Rougir d'une langue que tous les gens d'esprit voudraient savoir, n'est pas marque de finesse ! Mon oncle Germain disait de ceux-là : laissez les faire ; le plutôt ces vauriens-là oublieront complètement notre langue, le mieux ce sera pour l'honneur de notre race ! Mon oncle, pourtant si doux, se fâchait comme vous voyez, en *touchant* cette corde. Il avait à l'adresse de ces impudents des mots qu'il avait pourtant bannis de son langage. L'expérience lui avait prouvé que les vers qu'ils leur chantait, en faisaient rougir un grand nombre et changeaient leurs dispositions. Il leur chantait, devant ses égaux seulement, en frappant du pied :

Que l'Anglais parle anglais, je l'écoute et l'admire,
Que le Turc parle turc, je n'ai rien à redire.
Mais que le Canadien, d'un sot orgueil rempli,
Vienne nous annoncer qu'il veut parler " yankee, "
Rouge alors de colère, à ce fat je répète :
Parle singe ou cheval, si tu veux, grosse bête !

Une pipée en nous amusant.

Comme il se fait tard, il faut songer à partir. Nous ne nous laisserons pourtant pas, sans rire un peu, car un Canadien qui est triste, morose, ne riant plus est, dit-on, reviré ; et le mendiant aux deux chapelets nous a nullement donné l'envie de devenir des Canadiens revirés. Ecoutez l'histoire d'une clôture.

Dans une de nos campagnes du Canada, dans un endroit appelé "le rang pas débouché," à cause du chemin qui, à l'une de ses extrémités n'est pas continué, naquit un petit garçon qui, sans avoir une vaste intelligence, n'était cependant pas bouché. Le bruit de la cascade du ruisseau au bord duquel il vit le jour, fut l'indice d'une vie qui ne devait pas se passer sans chûte. En effet, on le perdit presque dans une tempête de neige en le portant au Baptême à neuf mois, il se cassait les reins ; à quatre ans il ne marchait pas encore. Dans un espace de vingt ans, il se brisa la tête trois fois, en deux morceaux chaque fois, se cassa trois côtes, une jambe, se fit six orteils et deux chevilles dans le même pied, qui donna plus-tard l'hospitalité à un prunier dont le tronc fut assez hardi pour passer pardessous et sortir pardessus ; on lui enleva un chancre, il laissa une partie de sa langue sur une grand'hache gelée, et pour se réchauffer il égara sa jambe dans un chaudron de savon bouillant. Et tout cela du côté gauche—il en est resté gaucher—ajoutez à l'énumération, des ma-

ladies bien cruelles, maladies de toutes sortes et fièvres de toutes les couleurs. Ça a presque l'air d'un conte. Ce qu'il y a de plus étonnant c'est qu'il assure lui-même—et je ne sais pourquoi on ne le croirait pas—qu'il n'est pas encore mort. Je l'ai souvent vu, je le vois encore tous les jours, sa santé est bonne, il paraît dispos et léger. A quatre ans, il ne parlait pas ; à cinq, il lisait les livres de la bibliothèque ; à huit, faisait sa première communion ; à dix, était le premier de sa classe, premier de la tête ou de la queue, comme vous voudrez—car il était seul, ayant pris les devants sur ses compagnons. Deux mois plus tard, il se cassait la tête pour la première fois. Alors comme Perrette : "adieu, veau, vache cochon, couvée." Et voilà ce que nous sommes dans les mains du bon Dieu ! Qu'avez-vous que vous n'ayiez reçu, dit St. Paul : rappellons nous toujours ces paroles, et peut-être on s'exemptera de se casser la tête.

Mais je ne vois pas de clôture dans tout ceci : venons-en au fait. A l'âge de onze ans, cet enfant eut pour institutrice une de ses sœurs. On peut donner à la sœur d'un jeune homme qui a eu tant d'accidents, le nom de demoiselle Cassé. L'enfant se dit alors avec beaucoup d'humilité qu'il en savait aussi long que sa sœur. Il prit le parti de faire le mutin. En arrivant à la classe, dès qu'il fut appelé, il répondit aux grands éclats de rire de ses petits compagnons qui ne juraient que par lui : oui, maman ;

comme de raison, maman ; c'est juste, maman. Prends tes livres et passe la porte, grossier. Oui, maman, répondit l'enfant, et il disparut. Sortir d'une maison est chose facile, mais comment rentrer dans une autre sans son certificat ? L'enfant n'eut pas le courage de se rendre à la maison paternelle, il prit la clef des champs, passa la journée dans les bluets à se noircir la langue, en attendant qu'un autre lui noircit les doigts. Le soir, il fallut revenir. Il ne revint pas seul ; toute la famille de madame la Frayeur l'accompagnait. Il entre dans la maison sans dire maman cette fois-ci. Oh ! horreur ! Une grosse hart de merisier est placée près de la cheminée. Ses yeux le trompent-ils ? Elle paraît, à elle seule, remplir le coin à bois. D'une voix bien douce, son père lui dit : viens manger, mon enfant. Tiens, ma fille, dit-il à la " maman " de l'école, va lui chercher de la crême, il doit avoir faim, cet enfant. " Ce qui commence bien, finit quelquefois mal," se disait le petit écolier, en regardant la hart ; apporte-lui aussi des confitures, du sirop, lui qui aime tant cela ! On me donne maintenant du jus d'érable, se disait l'enfant ; on me servira peut-être au dessert du jus de merisier. Il fit son repas sans se souvenir pourtant d'avoir mangé. Le chapelet et la prière dits, l'enfant voulut disparaître ; quand une voix l'appelle : viens ici, ce n'était pas la voix de la " maman ; " c'était bien celle du père. L'enfant eut ordre de s'asseoir à deux pouces tout au plus de la hart. *On dit* qu'il n'était pas gros, le temps à

autre il est bon d'ajouter foi aux *on dit.* Le père parlait.

—Tu ne veux donc plus aller à l'école, mon enfant ?

—L'enfant s'empressa de répondre en se mettant les doigts dans la bouche. Si tu ne désires plus y aller tu n'as qu'à me le dire, mon fils.

—Eh ! bien, mon papa, il me semble que je sais maintenant tout ce qu'un homme peut apprendre. (que l'humilité est une belle vertu dans un enfant !)

—Très bien, répondit le père, joyeusement, tu veux faire un habitant, n'est-ce pas ?

—Oui, papa ; c'est un habitant que je veux faire.

—Eh ! bien, mon enfant, tu vas prendre la terre d'un arpent et demi. Tu commenceras demain à travailler, remarque bien, à travailler.

—Oh ! pour cela, ne craignez rien, papa ; je vais travailler comme deux hommes. (à onze ans, c'est beaucoup promettre.)

—Va te coucher maintenant, mon fils, dorsbien ; à demain.

L'enfant joyeux bondit de son siége, la hart alors n'avait que trois pieds ; il gagna son lit.

Le lendemain matin, à trois heures, une voix se fit entendre : mon fils ! à l'ouvrage ! Il n'y avait pas à regimber. Ecoute, il y a vingt-cinq arpents de *clôture* à faire.........

—Combien d'arpents ? papa.

—Vingt-cinq ! es tu sourd ? et de plus, vingt-cinq

arpents de fossé à creuser; (il ne comptait que par vingt-cinq,) dépêche-toi et pars tout de suite.

Arrivé à la clôture, car enfin nous y sommes arrivés, l'enfant trouva les perches pesantes, l'ouvrage n'alla pas vite jusqu'au déjeuner, il se flattait qu'on devait l'appeler. Bernique! Une petite chaudière de fer blanc apparut sur le coteau à patates. Le père ne voulant pas faire perdre un temps précieux à son fils, lui apportait son déjeuner. Hâte-toi, dit-il, que je m'en aille. Le petit mutin était de taille à se mesurer quelques instants, il saisit la chaudière, mangea deux bouchées, et en petit philosophe, se mit à la *clôture.* Le père examina son ouvrage, rien n'était bien fait, il fallait tout recommencer. Il fallait " masser " les pieux ou piquets, on apporta à l'enfant une " masse " aussi grosse que lui ; à l'aide d'un banc, il se mit à l'œuvre ; à dix heures, sa philosophie commença un peu à perdre de sa logique ; les bases en étaient moins solides Il voulut se reposer : à l'ouvrage, lui crie-t-on, de loin. Il continua. A midi, point d'appel; l'enfant n'ose se rendre à la maison, car la hart de merisier était encore là et elle avait pu profiter dans l'avant-midi. Tout-à-coup, la petite chaudière apparait sur le fameux coteau à patates. Le père est souriant, s'assied à côté de son fils, parle d'affaires et d'autres, lui demande, écoutez bien, ce qu'il prétendait semer le printemps suivant sur sa terre. L'histoire ne dit pas si l'enfant rougit, espérons-le cependant. Le père partit. L'en.

fant, les ampoules aux mains poursuivit son ouvrage. Il fit bien des réflexions, il crut qu'il était plus facile de sauter pardessus les clôtures que de les faire. La fatigue le surmontait, il se soutenait à peine. Le petit philosophe, différant de son confrère, disait : " je pense que je n'existe pas." Le petit orgueil était vaincu. (Puisse-t-il ne pas revenir !) Il alla se jeter aux genoux de son père, demanda de retourner à l'école ; le père ne voulait pas, l'enfant supplia, le père réfléchit et dit : C'est bien, retourne à l'école, mon enfant ; je vais t'essayer encore une fois, mais souviens-toi que la *clôture* n'est pas finie. Va demander pardon à ta sœur, et demande lui bien humblement si elle veut te reprendre. L'enfant obéit, se rendit à l'école, la tête basse, se jeta à genoux, fit ses excuses, et fut admis au bout du banc. Aux questions qu'on lui fit, il répondit : oui, mademoiselle Cassé ; certainement mademoiselle, avec beaucoup de plaisir, mademoiselle. La " maman " n'était plus à l'école ; mais il y avait un fils obéissant et soumis, qui poursuivit ses études plus tard et dont les parents furent contents.

Considérez maintenant ce que serait devenu cet enfant, s'il n'avait pas eu un père de génie. Il ne serait pas retourné à l'école, aurait couru les chemins avec de petits compagnons, et se serait gâté. Il serait aujourd'hui probablement à travailler, quelque part, dans quelques mines pour lesquelles il a toujours eu un fort penchant. Voyez le moyen admi-

rable dont son père s'est servi pour changer ses dispositions. Il eut pu battre son fils et l'envoyer à l'école, mais ce fils y aurait été avec sa tête, *sans ses pensées*, comme on a dit. Le génie du père vit que la détermination de retourner à l'école devait venir de son fils. " Il faut que je lui fasse *désirer* de nouveau d'aller à l'école, " se dit le père, et quelques perches de clôture lui réussirent mieux que s'il lui eût donné un dessert de jus de merisier. Voilà ce que c'est que d'avoir un père d'esprit et de bon sens.

Oncle Germain s'amusait beaucoup aux dépens de ce petit écolier à la *clôture*, et lui répétait souvent :

L'écolier ignorant de la belle aventure,
D'une hart de merisier et d'un bout de clôture,
Voulant jeter l'insulte à sa sœur l'instruisant,
Faisant le rodomond, s'esquivant en sifflant,
Fera bien de savoir, par l'un de mes neveux,
Ce que l'on doit penser de la clôture à pieux.

Une autre histoire à propos du même jeune homme qui a eu comme vous voyez, bien des accidents dans sa vie.

On était en élections, c'est dire assez clairement qu'on en était au temps le plus chaud de l'année, c'est-à-dire, dans le mois de janvier. Le jeune homme à la clôture, vit que tout le monde, parlait. Il se regarda, vit qu'il était du monde et prit la résolution de faire comme les autres. Parler sur quoi ? sur la politique, bien entendu ; à dix-neuf ans, dans notre

Canada, on connait la politique sur le bout de ses doigts. Le sujet qu'il avait à traiter était sa moindre préoccupation. Il suffisait de mettre une négation partout où son adversaire emploierait l'affirmation, et de se servir d'affirmations quand son antagonisme lui jetterait à la figure une négation. Le tout consistait à dire : ce n'est pas cela, quand l'autre dirait : c'est cela, et de s'écrier avec assurance, ce point est important, c'est cela, quand l'autre s'étoufferait en disant : ce n'est pas cela. Il écrivit donc le corps de son discours : c'est cela, ce n'est pas cela ; puis à ce corps, il y mit une tête bien sonore, puis une queue bien longue ; il lut le tout à ses amis qui trouvèrent que c'était un discours politique bien commun. Il s'en alla au pays des montagnes où il avait des parents, et se présenta un dimanche sur une pile de planches qui servait de "*husting*," comme on sait se présenter, à dix-neuf ans, sur des piles. Messieurs les électeurs, je suis heureux de vous adresser la parole, aujourd'hui, à l'ombre du clocher de votre église, qui me rappelle les beaux jours de ma première communion. Messieurs les électeurs, oui ! intelligents et nobles électeurs de cet intelligent et noble comté, de cette belle et grandiose paroisse (il n'y avait que des souches), le mot élection, comme un coup de foudre, vient de tomber dans les rangs de la foule. Réveillé par la commotion, j'ai surgi de ma couche de repos, et vous me voyez à mon poste, mes faibles armes en main, criant à mon pays ; " je suis prêt ; vaincre ou mourir est ma devise.

(Ce début parut faire un grand effet sur le peuple, car on vit plusieurs habitants qui étaient à charger leur pipe, s'arrêter tout court, et se demander l'un à l'autre s'il avait des allumettes) ; " je viens, en ce jour d'une importance vitale, vous exposer péremptoirement et catégoriquement les grands principes sociaux dans les limites desquels doit marcher une politique qui a pour base fondamentale, et je pourrais presque dire "expérimentale," les intérêts des nations ; pour but constant et principal, le bonheur des individus, et pour effet incontrôlable, la sécurité des peuples, oui, des peuples aux aspirations généreuses.

Et rien que dix-neuf ans pourtant ! Quel étonnant tonneau tonnant de tonnante éloquence !

Messieurs les électeurs, à ce mot d'élection, j'ai senti mon sang, oui, mon sang (une chance que ce ne fut pas le sang d'un autre) bouillir dans mes veines, et les quatre murs d'un collége, étant trop étroits pour retenir l'ardeur de mon patriotisme, je me suis lancé dans l'arène politique. Un habitant, nommé Poirier, l'arrêta alors tout court en lui criant : Eh ! Eh ! jeune homme ! dis donc si tu es parti de toi-même, ou si tu as été chassé !

Le jeune orateur dut alors entrer dans le corps de son discours en répondant : ce n'est pas cela, puis il descendit des piles, comme on sait descendre quand on a exposé les grands principes sociaux. On lui a dit qu'il avait bien parlé, mais il a toujours cru que l'habitant Poirier avait parlé mieux que lui.

Maintenant nous allons parler un peu de nos Sauvages du Canada. Je suis missionnaire des Sauvages du Golfe et du Labrador. J'ai vu les tribus des Montagnais, des Naskapis, et des Esquimaux. Les Montagnais vous sont connus et n'offrent maintenant rien de particulier, si ce n'est qu'il est rare de trouver un enfant de douze ans, qui ne sache lire et signer son nom ; j'ai rencontré même des Sauvages qui montraient à des Canadiens à signer le leur. Les Naskapis habitent l'intérieur des terres. C'est un peuple doux, hospitalier, mais très superstitieux. Ils vivent dans des tentes de peaux de caribou, mangent la viande de cet animal, et sont revêtus de sa peau. Il fait bien froid dans leur pays, l'hiver y est très-long, et ils sont souvent exposés à mourir de faim, n'ayant pas de provisions, mais seulement le gibier des bois pour se nourrir. Ils nous donnent beaucoup de consolations. Permettez moi de vous raconter un des plus grands bonheurs de ma vie. Je fis une fois, un long voyage de trois cents lieues en canot d'écorce, deux guides Sauvages et moi eûmes un peu de misère, n'ayant pas de provisions. Le poisson cependant ne nous manqua jamais. Après plus d'un mois de marche, nous arrivons à un grand lac sur le bord duquel se trouvaient des Naskapis infidèles. Une jeune fille de seize à dix-sept ans se mourait. Après avoir maîtrisé un jongleur qui voulait opposer son influence à celle du missionnaire, celui ci se rendit auprès de la malade, quatre à cinq minutes après son arrivée. Il s'agenouille devant elle, lui présente

son crucifix, lui parle du consolant mystère de la Rédemption du genre humain et, une heure après, baptisait cette pauvre infidèle qui rendait quelques instants plustard le dernier soupir. J'avais de grosses larmes aux yeux, quand je m'éloignai du cadavre de cette sainte : oh ! qu'il fait bon, mes chers amis, d'être missionnaire ! ! !

Les Esquimaux infidèles habitent le pays des glaces et des neiges. Ils sont habillés de peaux de loup-marin, vivent dans des cabanes de neige la grande partie de l'année, et, malgré le froid intense qu'il fait dans ces régions, ils n'ont point de bois pour se chauffer, ni pour faire cuire leurs aliments. Oui, mes bons habitants, ils mangent leurs vivres crues. Quelle triste vie ! Quelles misérables créatures ! Ces pauvres, les plus abandonnés des peuples sur la terre, ont une âme, une âme crée pour posséder Dieu ! Ne pourrions-nous, par nos prières et nos aumônes, n'en sauver qu'une seule ! quelle source d'espérance pour l'autre vie ! ! Nous sommes à les évangeliser. Mes bons habitants, j'aime à vous dire ici que tous les bienfaiteurs de nos missions ont le fruit de deux grand'messes dites à leur intention pendant le temps de la mission, puis une messe chaque mois de l'année, dite par le missionnaire partout où il se trouve. Vous serez tous bienfaiteurs de nos missions, et par conséquent vous aurez part à tous ces avantages en vous procurant ce petit livre, cette mine " riche en trésors spirituels " vendue au profit des missions Sauvages

du Canada et de la colonisation. Ayez-en chacun un dans votre maison et vous ne regretterez pas, j'espère, les quelques centins déboursés à cette intention. Que d'argent, que de 25 centins plus mal employés que ceux-là !

Je me lève maintenant et vous dit : au revoir : mes raquettes m'attendent, et j'ai d'autres compatriotes à visiter, compatriotes Indiens, car si le patriotisme est une vertu, la nationalité pour le missionnaire est une faiblesse : il est cet être cosmopolite rêvé par la philantropie et produit par la religion, cet habitant de tous les climats et de tous les lieux. Le missionnaire ne connait d'autre patrie que celle qui est circonscrite par les quatre points cardinaux, et, une main sur son crucifix, l'autre tournée vers le ciel, il péut s'écrier avec assurance : Indiens de l'Asie, nègres de l'Afrique, sauvages de la forêt ou des prairies ! vous êtes tous mes compatriotes ! ! !

Je vous laisse pour dernier souvenir le testament de mon oncle Germain, qui ne renfermait que ces lignes :

" Souvenez-vous, amis, en tout temps et partout,
Que nous sommes couchés plus longtemps que debout."

TABLE DES MATIÈRES.

—

DEUXIÈME VEILLÉE.

CHEMIN DE FER.—NAVIGATION D'HIVER. PORT D'HIVER.

TROISIÈME VEILLÉE.

